

LONDRES.

TOME PREMIER.



L O N D R E S.

*Transivi ut viderem sapientiam ,
erroresque & stultitiam. Ecclesiast.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & considérablement
augmentée.

T O M E P R E M I E R.

Prix, 3 livres le volume relié.



ou

A L A U S A N N E.



M. DCC. LXXIV.

100-44363-100

Journal of Management Education 30(6)

• f b

b H

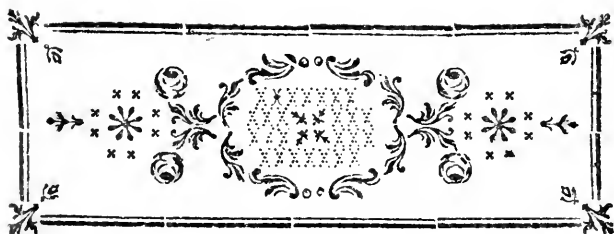
10. *Journal of the American Medical Association*, 273, 1995, 1033-1038.

1990

• 9 7 2 3 4 5 6 7 8 9

10

100



A V I S

D U L I B R A I R E .

C E S observations rédigées en 1766 & 1767, & mises dans le cours de cette dernière année entre les mains des Imprimeurs , parurent enfin en 1770 sous le titre de *Londres* : on s'appercevra , en les lisant , qu'à plusieurs égards , l'indication de ces époques étoit nécessaire.

La dernière fut celle du début de l'*Observateur François à Londres* : le *Londres* n'étoit

qu'un passe-volant en comparaison de l'*Observateur*, qui, se proposant une très-longue carrière à fournir, usa de ses droits en s'emparant de toutes les trompettes de la Renommée.

J'ai cependant eu à me louer du débit du *Londres* : si les circonstances eussent été plus favorables, cette seconde Edition auroit pu paroître en 1773.

Dès l'année précédente, M. le Docteur de Nugent avoit publié, en 2 vol. in-8°, exécutés avec le plus grand soin par l'Imprimeur de la Société Royale, une traduction Angloise du *Londres*, que,

sous cette époque, des Imprimeurs Flamands contrefirent d'après mon Édition.

Il vient de m'en tomber entre les mains une autre de la même espèce, avec la date de 1772, & le nom de *Neuchâtel*: le *Londres* y est annoncé comme ouvrage d'un *François*, augmenté, dans cette Édition, des notes d'un *Anglois*. Ces notes très-peu nombreuses, & qui, la plupart, ont pour objet de censurer l'*Auteur François*, confondues avec celles qui se trouvoient dans mon Édition, ne sont accompagnées d'aucun renseignement qui distingue ce qui appartient à l'Éditeur Suisse, de ce qui est à l'*Au-*

teur *François*. Au moyen de cette confusion , ou toutes les notes paroissent appartenir à l'Éditeur ; ou , ce qui est plus singulier , l'*Auteur François* a l'air de se censurer soi-même dans toutes celles où l'Éditeur s'est proposé de le redresser : ce dernier pourra faire usage de cet avis dans une seconde édition , à laquelle l'engagera peut-être le retard forcé de celle que je donne aujourd'hui.

Dans ses deux derniers volumes , publiés en 1774, le *Voyageur François* a fait entrer le *Londres* à large dose , c'est-à-dire par paquets de 4 , de 7 , de 15 pages continues.

Une Lettre insérée au Journal Encyclopédique, Septembre 1773, offre la date d'un Bill du Parlement d'Angleterre, qui, faisant droit sur une des observations du *Londres*, a abrogé à jamais & dans tous les cas, la *Peine forte & dure*. Cette Lettre est terminée par des vœux pour l'abrogation de la corvée en France, vœux qui, contre toutes les apparences, se trouvent aujourd'hui heureusement remplis.

Les additions de cette nouvelle Édition sont au ton du fond de l'ouvrage. D'après une étude suivie de tout ce qui a paru en François sur l'Angleterre, l'Auteur paroît s'être

attaché à ne rien répéter de ce qui avoit été observé , dit ou indiqué par les Ecrivains antérieurs. Les additions sont le fruit de nouvelles réminiscences ou d'observations adressées à l'Auteur , par des amis , par des inconnus , par des Censeurs dont sa docilité lui a fait des amis. Parmi ces derniers , je nommerai M. de la Condamine , qui , par la voie du Journal Encyclopédique (*), s'étant plaint d'un fait rapporté par l'Auteur sur des Mémoires peu exacts , l'a depuis honoré de son amitié , pour gage de laquelle il l'a forcé d'accepter le dernier exem-

(*) Octobre 1770.

plaire qui lui restoit de son *Voyage à l'Équateur*, enrichi de corrections , de notes & d'additions de sa main ; il lui a aussi fait part , pour cette nouvelle Édition, de plusieurs observations parmi lesquelles il suffira d'indiquer celle qui se trouve à la page 314 de ce volume.

Pour ne rien omettre de ce qui peut présenter avantageusement un Ouvrage que j'ai intérêt de faire valoir , j'ajouterai qu'il a complètement déplu aux Auteurs de l'*Année Littéraire*.

Je finis, en demandant grace pour les fautes indiquées dans l'*errata* de chacun des volu-

mes ; il mérite d'autant plus d'attention , que plusieurs de ces fautes forment de vrais contre-sens. Les futures de quelques additions abandonnées à la discrétion du Compositeur , reclament également l'indulgence du Lecteur. Enfin quelques pages qui trouvoient leur place sous l'Art. *Eglise Anglicane* , mal-adroitement transposées & jetées sous l'Article *Gouvernement* , sont venues obstruer le cours des évènements qui ont enlevé au Clergé Anglican, la dignité de *puissance intermédiaire*. Ces petits désordres sont inévitables dans toute Édition qui ne se donne pas sous les yeux de *l'Auteur*.

LONDRES.



L O N D R E S.

J' A V O I S pris à Paris la route de Calais. Je me promettois de voir cette ville : la Tragédie , dont elle avoit fourni le sujet , étoit alors au plus haut période de sa gloire. Se trouver à portée de Calais , sans le visiter , eût été une mal-adresse qu'aucun Parisien ne m'auroit pardonnée ; & il faut savoir se prêter aux fantaisies de ses amis.

Malgré ma résolution , de très-honnêtes gens de Boulogne , à qui j'étois recommandé , mirent un *embargo* sur mon équipage & sur ma personne : ils firent leur affaire de mon passage en Angleterre. Je séjournai quelques jours avec eux , en attendant que la furie de l'équinoxe de Mars fût un peu calmée.

Je profitai de ce séjour pour examiner la ville de Boulogne & son

port que mes hôtes prétendoient fortement être le *Portus Iccius* de César.

Ils ont, en faveur de cette prétention, trois autorités d'autant plus imposantes, qu'elles sont détachées de tout intérêt domestique, celles de Cluvier, de Bergier & du savant Joseph Scaliger (a).

Le port actuel de Boulogne est formé par l'embouchure d'une petite rivière qui, coulant du midi à l'ouest, offre un abri sûr sous les collines qui la bordent par sa gauche. La plus élevée de ces collines

(a) Il s'exprime ainsi dans ses notes sur les Commentaires de Jules-César : *Delirant qui Iccium Portum aliud volunt esse à navali Bononiensi : multa adversus eorum pertinaciam objici possunt. Qui Iccium portum Calais esse putant, à Ptolomeo refelluntur, qui prius ponit Iccium, inde Gessoriacum à quo Calais distat plusquam 20 mill. pass. hoc est leucis Belgicis VII.* Dans un Mém. inséré au 28^e. vol. de l'Acad. des Belles-Lettres, M. Danville établit à Wissant, le *Portus Iccius*. Des mesures exactement prises, des calculs adaptés à ces mesures sont la base de ce Mémoire, où le savant Géographe a considéré comme une eau morte, le bras de mer qui sépare le Boulonois de l'Angleterre.

domine également le port & la plage. On y voit les restes d'un fort, que les gens du pays appellent *le Castillon*. En dépassant le port, cette colline forme un môle naturel qui rompt les flots que pousse le vent du sud : par la droite, la plage a pour défense, contre les vents du nord, une falaise qui court à l'ouest, environ deux-cents pas en mer. On voit sur la crête de cette falaise, les restes d'une tour élevée par Caligula, pour servir de fanal & de défense au port dont cette construction annonce l'ancienne importance (a). Une carrière, mal-adroitement ouverte sous les fondemens de cette tour, les a livrés à l'action du flot, qui, en les minant, a enfin renversé l'édifice : une partie de sa maçonnerie est roulée dans la rade, par énormes quartiers que

(a) On l'appelloit *Tour d'Ordre*, & peut-être originairement *Tour d'Ardre* à cause du fanal qu'elle portoit. En 1545, elle faisoit encore partie des défenses de la ville de Boulogne, & Henri VIII s'en servit utilement contre les efforts des François pour le troubler dans sa nouvelle conquête. V. le dernier Livre des *Mém. de Langey*.

n'ont pu entamer ni l'air ni la mer, à l'action desquels ils sont successivement exposés.

Autrefois le port remontoit environ une lieue dans les terres, où il s'étendoit par différens rameaux. On voit encore sur un de ces rameaux, actuellement comblé & que traverse le chemin royal, une chapelle où dans le X ou XI^e. siècle vint aborder une N. D. que les Boulonnois accueillirent avec une ferveur dont ils ont été abondamment récompensés par l'argent que leur a long-temps apporté la dévotion des matelots envers cette image miraculeuse.

En 1478, Louis XI donna à cette N. D. le comté de Boulogne en pleine souveraineté, après l'avoir démembre du comté d'Artois. Il fauvoit par-là aux rois ses successeurs le désagrément de relever, pour ce comté, d'une puissance étrangere ou ennemie, si le comté d'Artois, d'où relevoit celui de Boulogne, venoit à être démembré de la couronne de France.

Le terrain qui formoit le fond du port, est occupé par un village

qui , ainsi que son territoire , porte le nom d'*Ixe*. Les Boulonnois joignent cette dénomination aux autorités sur lesquelles ils établissent l'identité de leur port avec le *Portus Iccius* de César. Il en résulteroit une démonstration complète , si , ce que je n'ai pas été à portée de vérifier , le nom d'*Ixe* n'a point été imposé à ce village , depuis que différens ports de Picardie se sont disputé l'honneur de représenter le *Portus Iccius*.

Les Boulonnois prétendent aussi que , sous les Romains & jusqu'à l'établissement des Anglois à Boulogne , leur port avoit son embouchure sous le *Castillon* , & que , la mer y entrant alors de droit fil , le jussant , plus vif dans cette position , entraînoit tous les sables que dépose la rivière.

Les Anglois , s'étant emparés de Boulogne , n'avoient pu joindre le *Castillon* à leur conquête : ce fort , & tout le territoire de la gauche du port , étoient demeurés à la France. Pour être maîtres chez eux , les Anglois comblèrent l'ancienne embouchure , & ils en ouvrirent

une nouvelle , dont la mauvaise position a insensiblement encombré un port où la mer n'arrive & d'où elle ne se retire que par bricole , en frappant la grande falaise.

Pour conserver , ou plutôt pour rendre à la France un port infiniment précieux par sa position , il ne s'agiroit que de nettoyer celui de Boulogne & de rouvrir son ancienne embouchure : en cet état , il suffira par son étendue à tous les besoins de la marine , même royale ; il se nettoiera de lui-même. Enfin , on lui donnera une rade aussi sûre qu'étendue , en prolongeant parallèlement à la falaise de la droite, le môle naturel qu'offre à la gauche le promontoire du *Castillon*.

Tout se réduit à rétablir entre la rivière & la mer , le balancement établi par la nature , & que les Anglois ont rompu , en ouvrant l'embouchure actuelle. On propose d'aider la nature & non de la forcer , ainsi qu'on l'a fait à Dunkerque. Dans le premier cas , les dépenses sont circonscrites , elles ont des

bornes certaines : dans le second , elles n'en ont point , & elles sont presque toujours hasardées.

En passant de Paris à Boulogne , les bords de l'Oyse m'avoient mis sous les yeux un phénomène dont il est impossible de n'être pas frappé. Ces bords & le reste de la Picardie offrent une race d'hommes & de femmes qui ne ressemble point à celle qui peuple les environs de Paris. Hommes & femmes , tout , en général , est de la grande taille : les villageoises elles-mêmes ont un teint & un embonpoint qu'on ne trouve point ailleurs dans les personnes de cet état : le teint des bergères a la fraîcheur que leur donne la poésie pastorale : l'âge altère cette fraîcheur , sans la détruire entièrement.

En examinant de plus près le peuple de ce climat , on découvre avec étonnement qu'en général il est autrement taillé que le peuple du Paris & des provinces situées à l'est & au midi de Paris. Les épaules & les hanches , rabattues sur l'emmanchement , s'éloignent de la

forme quarrée : les parties charnues , sans préjudice à la fermeté que l'on y peut desirer , doucement prolongées , s'éloignent de la forme sphérique , dans la même proportion. Presque toute la Picardie est taillée sur ce modèle , que l'on retrouve en Angleterre , & dont Beaumont m'offrit le premier spectacle.

Sur la route que je tenois , cette ville étoit la première place de l'ancienne Belgique. Il me parut très-singulier que cette partie des Gaules fût encore distinguée de la Celtique par des renseignemens aussi peu méconnoissables.

On conçoit aisément que l'usage de la bière , du cidre , du poiré , que les travaux de la campagne , dont la culture des vignes ne fait point partie , peuvent entretenir dans le sang & dans toute l'habitude du corps , une fraîcheur qui se manifeste par celle du teint ; mais comment expliquer cette différence sensible dans la manière dont les corps & leurs parties les plus frappantes sont taillés ?



P A S S A G E

E N A N G L E T E R R E.

LE Jeudi 11 Avril 1765 , je m'embarquai à Boulogne (a) dans le paquebot du capitaine Mériton , occupé toute l'année à passer en bouteilles , de Boulogne à Douvres , ou à Londres même , le vin François que les Anglois tiennent en cave dans la premiere de ces villes. Au moyen de cet arrangement , ils ne paient qu'au fur de la consommation , les droits immenses dont ce vin est chargé.

Avant & depuis l'équinoxe , la Manche s'étoit trouvée dans une tourmente perpétuelle , & cette tourmente avoit retenu dans les ports d'Angleterre , les bâtimens

(a) Je ne quittai cette ville qu'après avoir rendu mes devoirs à la sépulture du célèbre le Sage , qui y avoit passé les dernières années de sa vie & y est mort en 1747.

Anglois prêts à mettre à la voile. Elle avoit jetté dans ces mêmes ports & dans ceux de Flandre & de Hollande les bâtimens Hollandois, Suédois, Danois, que le mauvais temps avoit surpris en route : enfin, en fermant les ports de France, elle y retenoit depuis long-temps un grand nombre de passagers que leurs affaires ou la curiosité appelloient en Angleterre.

Le vent n'étant point encore décidé, le capitaine Mériton s'arrangea sur cette indécision, pour le temps qu'il croyoit nécessaire au passage; mais à peine fûmes-nous en pleine mer, qu'il devint absolument arrière; ce qui mit dans le calcul du capitaine, trois heures d'erreur que nous passâmes à l'ancre. A la vue des côtes d'Angleterre, sur une mer encore très-grosse, nous attendîmes, dans une situation cruelle pour gens peu marins, que la marée nous ouvrît le port de Douvres.

Le reste de la tourmente agit à l'ordinaire sur les passagers, parmi lesquels étoient quatre femmes : il fit sans relâche, particulièrement

sur ces femmes , l'effet du plus violent émétique.

Je vérifiai par moi-même ce que j'avois ouï dire à un capitaine de vaisseau dans la marine royale de France, que les habitans de l'intérieur du royaume sont infiniment plus durs à la mer , que ceux des provinces maritimes. La peur a sans doute quelque part à l'effet de la mer : or , elle doit être très-forte dans des gens qui , dès l'enfance , n'entendent parler que de naufrages & d'échouemens , dont ensuite ils sont souvent les témoins. Un habitant des provinces Méditerranées n'a , au contraire , entendu parler de naufrages que de fort loin , & il les regarde comme des exceptions à l'allure générale de la navigation. Lorsqu'il voit la mer pour la première fois , un bâtiment est pour lui un objet non de terreur , mais de curiosité ; & la vue de l'Océan ne laisse de place dans son ame , qu'à l'admiration qu'y excite l'objet le plus capable de remplir toute l'idée qu'il soit possible à l'homme de se faire de l'immensité.

Dans cette heureuse disposition ,

fortifiée par la résignation à la mort, qui doit être la première cargaison de tout voyage de curiosité, je m'occupai moins de la dureté de la mer, que de la manœuvre du pilote & des matelots : courant presque toujours le tillac, je jouis, à la faveur d'une très-belle nuit, d'un spectacle aussi rare qu'amusant.

Les bâtimens enfermés dans les ports de France, d'Angleterre, &c. avoient profité de la fin de la tourmente pour déboucher & faire route. Nous les coupions pendant que nous voguâmes, & ils défilèrent autour de nous, tout le temps que nous passâmes à l'ancre. La quantité de ces bâtimens de toute espèce étoit prodigieuse, la Manche en paroïsoit couverte : je n'étois rassuré que par mon ignorance dans la manœuvre, contre le danger que nous courions à chaque instant d'être heurtés & brisés par les plus grands : ils paroïsoient venir sur nous à pleines voiles, mais tout s'arrangeoit de leur part & de la nôtre, de manière qu'ils nous cotoyoient ensuite à la portée de

la voix, chacun se demandant où il alloit, & se souhaitant mutuellement un bon voyage.

Les bâtimens François, qui, depuis plusieurs jours, attendoient à Calais, à Dunkerque, &c. l'instant du passage, arriverent avec nous à Douvres (a) qui se trouva rempli de François.

J'eus beaucoup à me louer des douaniers Anglois. C'étoient deux hommes que je pris, au premier coup-d'œil, pour des mendiants : ils avoient l'air de leur état, qui en Angleterre est le dernier & le plus vil de tous les états. Ils vinrent à la rade me demander très-humblement la permission de visiter ma malle, l'entr'ouvrirent & se retirèrent en toute humilité, sans avoir fait mine de mettre la main à mes poches ni même à mon sac de nuit. Il m'en coûta un écu pour retirer mes effets de la douane, où ils avoient été déposés en arrivant à terre; mais c'est un ancien droit,

(a) Trois ou quatre de ces bâtimens échouèrent.

& non une exaction de commis : ils l'appellent *Droit de Vicomté*. L'aubergiste chez lequel je fus logé, en étoit le fermier.

Douvres n'a de fortification qu'un antique château, assis sur un promontoire de craie , coupé à pic dans son centre, par la mer. Elle n'a d'habitans que des matelots , des gens de mer & des aubergistes (a). Je n'y vis de remarquable que la grandeur démesurée des enseignes d'auberge , la ridicule magnificence des ornemens dont elles sont chargées , la hauteur des especes d'arcs de triomphe qui les soutiennent & dont la plupart traversent la rue. J'y vis partir des chaises de poste sous la conduite de petits garçons de 12 à 13 ans , que l'on me dit être excellens postillons. J'y cherchai une église ou temple ; mais dans toute la ville , rien n'annonce un bâtiment de cette espece, & je ne pus le trouver.

Les auberges étoient entièrement remplies de François , au transport

(a) *Differtum nautis , cauponibus atque malignis.*

desquels la poste & les voitures publiques ne pouvoient fournir. Je ne pus avoir à manger qu'en allant moi-même à la cuisine tirer de dessus la braise, des tranches de bœuf qui y grilloient : c'étoit l'unique bonne chère que l'on pût se procurer. Toute l'affaire du cuisinier étoit de souffler sans relâche le charbon de terre à demi-éteint par la graisse des grillades, & d'en substituer de nouvelles à celles que tous les gens de l'auberge venoient successivement lui arracher. Dans la nuit, on vint m'éveiller à trois heures, pour me faire donner mon lit à des arrivans : il est vrai que je l'occupois depuis six heures du soir. Malgré tout le tintamarre que l'on me fit, je tins bon & ne désespérai qu'à cinq heures.

J'étois parti de Boulogne avec une Angloise, demeurant ordinairement à Boulogne, & qui passoit en Angleterre avec une fille très-aimable. Cette Angloise arrangea, avec un grand & vieil Irlandois, qui se disoit officier, & qui avoit passé avec nous, que je paiérais une partie du prix de leur passage : en

conséquence ils firent exiger de moi, par le capitaine , le double de ce que je devois payer. Je ne parle ici de ce petit égreffinage , que pour observer, à l'honneur des Anglois, que c'est l'unique que j'aie essuyé en Angleterre. J'en fus indemnisé, en retour, en repassant de Douvres à Boulogne, dans un paquebot frété par un homme, que je ne vis point, qui se tint caché pendant tout le passage, & qui, en débarquant à Boulogne, usa des mêmes précautions pour n'être ni vu ni connu. Le Capitaine de ce bâtiment m'offrit & me donna le passage, moyennant six livres, pour moi, mon domestique & mon équipage. Tout y est très-cher, mais c'est autant pour l'Anglois lui-même que pour l'étranger.

L'arrangement entre l'Angloise, l'Irlandois & le Capitaine, s'étoit fait en Anglois, que je n'entends point; mais comme un sens se supplée ordinairement par un autre (a), je voyois en quelque façon ce que

(a) Rabelais, L. 4. C. 5. dit, en ce sens,

je n'entendois pas. Ainsi , pendant mon séjour en Angleterre , c'est par les yeux que j'ai entendu : un mot me suffisoit pour saisir bien des choses qui échappoient le plus souvent à ceux qui n'étoient pas affligés , comme moi , de l'ignorance de la langue Angloise. J'ai vu dans le même embarras plusieurs François , qu'une étude suivie de la langue Angloise avoit mis en état d'entendre les poètes mêmes : ils étoient sourds & muets pour l'Anglois usuel.

que *Panurge* , depuis qu'il avoit pris lunettes ;
oyoit des oreilles beaucoup plus clair que de coustume.





R O U T E

DE DOUVRES A LONDRES.

LA quantité de passagers dont Douvres se trouvoit surchargé, fut une raison pour rompre une loi inviolable de police, qui défend en Angleterre aux voitures publiques de se mettre en route le dimanche. Je partis un dimanche, moi huitieme, dans deux voitures qu'ils appellent *Machines Originales* ou *Volantes*. Ces voitures à six chevaux font en un jour les 24 lieues de Douvres à Londres, pour le prix d'une guinée. Les domestiques ont leurs places à moitié prix, ou sur l'impériale ou sur le siège du cocher, qui est à trois places. Un vaste magasin ménagé sous ce siège très-élevé, porte les hardes, qui se paient à part. Les cochers, dont nous changions, en changeant de relais, étoient de gros hommes de bonne mine & vêtus d'une bonne

panne. Lorsqu'ils partoient ou vouloient animer leurs chevaux, j'entendois un bruit périodique, semblable à celui d'un bâton qui auroit battu sur le moyeu d'une des roues de l'avant-train. J'ai su & vu depuis que c'est l'usage des cochers d'Angleterre, en frappant du pied en mesure sur leur marche-pied, de donner à leurs chevaux, par ce battement, le signal de partance : ils l'emploient aussi pour les exciter à doubler le pas. Le fouet, qui est une très-longue baleine recouverte de crin & terminée par une cordelette, n'est entre leurs mains que ce qu'est, en hiver, l'éventail dans celles de nos dames : il ne leur sert que de contenance, & leurs chevaux ne le sentent presque jamais. J'entrerais ailleurs dans un plus grand détail sur les attentions & sur les ménagemens des Anglois pour leurs chevaux.

Comme, ainsi que je l'ai dit, il n'arrive presque jamais que les voitures publiques soient en route le dimanche, nous fîmes spectacle dans les villes & dans tous les lieux que nous traversâmes, & il en

réfulta pour nous , des avantages & des inconvéniens.

1°. Nous ne trouvâmes point de commis dans les lieux où ils ont leurs postes ordinaires; ce qui nous épargna des fouilles & des visites.

2°. Il y avoit à parier que nous ne verrions point de ces voleurs de grand chemin , qu'ils appellent *Gentils hommes des chemins* , & qui font très-répandus fur cette route : en effet , nous ne vîmes de gens de cette efpece, que ceux qui étoient accrochés à des potences , le long du chemin : ils figurent-là en perruque & habillés de pied-en-cap.

Ces avantages furent balancés par deux inconvéniens.

1°. Vu l'abfence des commis , que l'on prévoyoit , on avoit rempli les coffres de nos voitures de barillets d'eau-de-vie , que nous répandions dans les auberges de la route , ce qui nous arrêtoit fort fouvent. Nous en étions confolés par le plaifir de faire innocemment la contrebande , & par la bonne humeur que répandoit ce petit trafic parmi les cochers & les postillons.

2°. Entre Cantorbéry & Rochef-

ter , les habitans d'un village qui borde le grand chemin , avoient choisi ce jour-là , où la route devoit être libre , pour transférer un moulin à vent , de la gauche à la droite du chemin , dans un lieu qui leur paroissoit plus avantageux. Or , vu la nature du pays très-boisé , le corps de ces moulins est une espee de cage très-élevée qui va prendre le vent au-dessus des arbres : cette cage , très-ressemblante à une grande ruche , est composée d'un chafsis circulaire de bois , recouvert d'un treillis crépi en chaux. Celle qu'il s'agissoit de transférer , sous la forme d'un cône de 30 pieds d'élévation sur 12 à 15 de diamètre , cheminoit dans une voie creuse où nous nous trouvions engagés & qu'elle remplissoit : vingt ou trente hommes , dont une partie la tiroit avec des cordes & l'autre la pouffoit à la main ; avançoient lentement ; & 20 toises de chemin qu'elle avoit encore à parcourir , ne nous promettoient pas d'en être bientôt débarrassés : cochers , postillons , passagers , tout le monde mit pied à terre & se joignit à ceux

qui tiroient ou pouffoient. Après un quart d'heure de travail, on gagna un endroit du chemin où le talut, qui le bordoit d'un des côtés, se trouvoit moins escarpé : on rabattit, on prolongea ce talut à coups de pic : enfin les deux voitures gagnèrent la crête du chemin, par le secours de cordes passées dans le corps de chaque voiture & dans le siège du cocher. Tout ce qu'il y avoit-là de François rioit à gorge déployée de l'aventure, qui ne prit rien sur le flegme des Anglois : jeunes & vieux, ils raisonnaient long-temps & froidement sur les moyens de se débarasser de nous : ils mirent ensuite la main à l'œuvre, hissèrent nos voitures & reprirent leur besogne avec tout le sérieux de gens qui auroient passé leur vie à promener des moulins à vent.

A Cantorbéry, où nous arrivâmes de très-bonne heure, je m'étois déjà apperçu que je n'étois plus en France. Un gros homme, qui sortoit du lit, passa dans une espèce de lanterne vitrée, en saillie au-dessus de sa porte, le temps assez considérable qu'il fallut pour le

changement de chevaux, toujours par la raison qu'on ne nous attendoit point. Pendant tout ce temps, ce gros homme en robe de chambre & toque de velours, les bras croisés, nous considéra sans changer d'attitude, sans se remuer, sans sourciller, avec un air de tristesse que l'on ne rencontre en France que sur les physionomies de gens qui viennent d'enterrer le meilleur de leurs amis. Le même air étoit peint sur le visage de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qui, pour nous considérer plus à l'aise, s'étoient établis au milieu de la rue avec la même immobilité dans les bras, dans les jambes, dans les yeux & dans tous les traits de la physionomie.

Le sol du terrain que nous parcourûmes de Douvres à Londres est, en général, un mauvais mélange de sable & de craie. Nous cotoyâmes des bois de haute futaie, aussi fournis que les quarts de réserve des forêts de France les mieux tenues. Ils appartiennent à l'archevêque & au chapitre de Cantorbéry. On

rencontre très-fréquemment des communes couvertes de brouffailles & de genêts épineux très-forts, très-hauts & qui conservent leur fleur toute l'année. Ces brouffailles sont abandonnées aux pauvres de chaque communauté : leur vigueur & leur épaisseur donnent lieu de conjecturer que les pauvres sont rares dans ces communautés. Les meilleures terres de la route sont en houblonnières, qui, déjà sorties de terre, étoient *peffelées* avec des perches de 12 à 15 pieds de hauteur.

Nous rencontrâmes quelques églises paroissiales d'ancienne construction, terminées en plate-forme bordée de crénaux. Ces crénaux annoncent que les églises qui en sont décorées, ont les droits seigneuriaux, & que la seigneurie est réunie à la cure. On ne put me dire si cette réunion remontoit aux premiers temps, ou si elle étoit un démembrement des seigneuries qui appartenoient aux moines, lorsqu'ils furent chassés d'Angleterre (a).

(a) Chez les Normands, le fonds des
Les

Les grands chemins , ainsi que tous ceux d'Angleterre , ruinés sous les guerres civiles , entièrement abandonnés jusqu'au règne de Georges II , ont été , sous ce règne , pris en considération par le parlement. Ferrés de *Silex* concassé , ils sont bons & bien tenus , quoiqu'on ne connoisse en Angleterre ni corvée , ni *Génie des Chaussées* (a).

Il est vrai que l'entretien n'en est pas aussi considérable qu'ailleurs : l'Angleterre n'a point de rouliers : la mer fournit suffisamment aux transports de toute espèce. L'entretien des chemins est

bénéfices & de toutes les cures étoit un fonds noble , dont le bénéficié ou le curé pouvoit donner une partie en arrière-fief. Ce ne fut que sous le règne de Henri IV , que les successeurs furent autorisés à revendiquer ces démembrements. V. la 643^e. *Constit. de Littleton* , & les art. 142 & 157 de la *Cout. réformée de Normandie*.

(a) Après le détail de travaux immenses exécutés par Vespasien pour le rétablissement des grands chemins , Aurelius Victor ajoute : *Tot tantaque brevi confecta, INTACTIS CULTORIBUS*. Sous les Empereurs précédens , les contributions des pays conquis fournissoient aux frais des Ponts & Chaussées. Au-

aux frais de ceux qui en usent : des barrières très-fréquentes se ferment devant chaque voiture , & l'on y paie le prix réglé par un tarif affiché , suivant le nombre des chevaux qui forment l'attelage. Il n'est ni rang ni dignité à l'abri de ces péages : le Roi lui-même y est soumis , & la barrière se fermeroit devant son équipage , si quelqu'un de ses officiers ne payoit à l'avance. De Londres à Richemont , lieu ordinaire de sa résidence , il est abonné par grace spéciale : encore ne lui fait-on pas celle de l'abonner à l'année : il paie par quartier. Ces péages , établis dans les premiers temps de la monarchie , avoient été depuis inféodés , ainsi que ceux de France , & ils n'existoient plus qu'à titre lucratif ; mais le parlement les a rendus à leur destination , & il en établit tous les jours de nouveaux sous le nom de *Turn-*

guste ayant remis la *Via Flaminia* dans l'état où on la voit encore aujourd'hui , *reliquas vias triumphalibus viris ex MANUBIALI PECUNIA sternendas distribuit.* Suet. in Aug. C. 30.

Pike. On a été en France au même but par une autre voie.

Les chemins ont, dans toute leur longueur, une banquette élevée sur deux à trois pieds de large, & cantonnée de piquets dont le sommet est blanchi, pour qu'il soit aperçu dans la nuit par les conducteurs de voitures. Ce trottoir est pour les gens de pied. Dans les endroits où le terrain trop étroit n'a pu se prêter à cet arrangement, les propriétaires des héritages limitrophes sont obligés de donner passage par leurs champs, tous fermés de haies vives très-fortes. Les communications de ces passages, ainsi que de ceux qui abreuvent les villages, sont formées par des claies d'environ quatre pieds de haut : moitié grimpant, moitié sautant, on les franchit. L'habitude a formé les villageoises à cet exercice, qu'elles font avec autant de grace que de prestesse.

Cette attention des Anglois pour les gens de pied a plusieurs causes : 1°. Ils ont la vie des hommes en une estime très-singulière, & ils sacrifient à cette estime une infinité

de choses d'agrément & de commodité. 2°. Leurs loix n'ont pas uniquement pour auteurs & pour surveillans , des gens à carrosse. 3°. Comme les voitures Angloises sont aussi vîtes en campagne que lentes à la ville , la rencontre des piétons & la crainte de les écrâser ne ralentissent ni ne croisent leur allure impétueuse.

Il s'en faut de beaucoup que les grands chemins soit alignés & tirés au cordeau : non que l'Angleterre manque d'ingénieurs assez habiles pour tirer une ligne droite à travers champ ; mais outre que l'extrême cherté du terrain demande quelques ménagemens , la propriété est en Angleterre une chose sacrée que les loix ont mise à l'abri de tout attentat , non-seulement de la part des ingénieurs , inspecteurs & autres gens de cette espece , mais de la part du Roi lui-même (*a*) : d'ailleurs , ainsi que nous le verrons à l'article des jardins , la droite ligne

(*a*) Voyez , dans les Mémoires du Lord Clarendon , l'embarras où le projet d'un parc entre Richemont & Hamptoncourt , jetta Charles I. & tout son Conseil.

n'est point dans le goût Anglois.

Les fermes & maisons de payfans qui bordent les chemins ou les avoisinent, bâties en brique & couvertes de tuiles, sont ouvertes par des croisées vitrées, très-proprement tenues. Les granges sont aussi en tuiles : on n'apperçoit que quelques halliers couverts de chaume. L'aïssance intérieure répond à ce qu'annonce l'extérieur. Nous rencontrâmes grand nombre de voitures chargées de bled ou de foin que l'on conduisoit aux ports. Chacun de leurs conducteurs, presque tous laboureurs & métayers, vêtu de beau drap, une bonne redingote sur le dos & des bottines très-propres aux jambes, montoit un petit bidet, d'où, la grande baleine à la main, il dirigeoit son attelage formé de chevaux vigoureux, très-soignés & portant de bonnes chaînes au lieu de traits. L'Angleterre n'a cependant point de gens occupés par état du bien-être des peuples : la richesse des campagnes est l'ouvrage d'une aïssance industrieuse (a)

(a) *Honestis manibus omnia lætiùs prove-*

L'autorité publique se contente de l'animer & de l'encourager : elle croiroit la détruire, en la gênant ; si elle entreprenoit de la diriger.

PAR la maniere dont les Anglois exploitent leurs foins , ils gagnent les frais & l'emplacement des bâtimens consacrés ailleurs à les rassembler & à les garder. Ils font la première fauchaison au mois de Mai : les pluies du solstice , qui manquent rarement en Angleterre , donnent une seconde récolte , que suit une troisième ; quand l'automne est favorable ; ce qui arrive très-communément. Ces deux ou trois récoltes ne donnent , au total , qu'un foin petit , foible & très-souple. Les payfans l'amassent en meules dans leurs cours. Sa finesse , & l'humidité de l'air auquel il est immédiatement exposé , le mastique en quelque sorte & en forme un corps qui se coupe par bandes perpendiculaires , plus ou moins larges , à

niunt , quoniam curiosius fiunt. Plin. Hist. lib. 18. C. 3.

proportion du besoin, soit pour la consommation, soit pour la vente. Ces bandes ensuite partagées transversalement, donnent de petites bottes dont la substance ressemble au premier coup-d'œil à celle des mottes de tannerie.

Ce foin, d'une mastication & d'une digestion infiniment plus aisée, que le foin mûri sur pied, est en même temps beaucoup moins substantiel : deux tiers de ration en foin de Paris, suffisent pour un cheval élevé en Angleterre. Malgré cette disproportion, malgré l'augmentation dans la main-d'œuvre, qu'exige une manipulation multipliée; malgré la non-valeur de prés en fauche presque toute l'année, pour la nourriture du gros & menu bétail; malgré la nécessité qui en résulte pour chaque propriétaire de laisser en simple pâture une partie considérable de prés, outre les Communes immenses consacrées à cette destination, les Anglois prétendent y gagner, & parce que leurs prairies ainsi exploitées leur rendent davantage, & parce qu'indépendamment de ce gain, les chevaux

nourris de ce foin se portent mieux , sont sujets à moins de maladies & conservent plus long-temps leur légèreté & leur vigueur. Or , disent-ils , le foin est fait pour les chevaux , & non les chevaux pour le foin : raisonnement qui s'étend à mille objets capitaux , qu'ils jugent impitoyablement d'après cette analogie.

DE Rochester à Londres , dans un demi-lointain , on a sur la droite la Tamise , dont les bords , couverts de la plus riante verdure , sont irrégulièrement plantés de très-grands arbres. Des felouques , des bâtimens marchands , des vaisseaux de haut-bord montent & descendent majestueusement sur le fleuve , leur mâture & leurs voiles agréablement confondues avec le feuillage.

Les villes & villages de la route ont d'excellentes auberges , un peu chères , mais où le lord Anglois est aussi bien servi que chez lui , & avec une propreté à désirer dans une grande partie des meilleures Maisons de France. L'aubergiste ne paroît que pour faire les honneurs

de la maison aux plus grands seigneurs, qui le font souvent manger avec eux. Cet homme, quelquefois le personnage le plus important du canton, est une espèce d'homme d'État, communément dépositaire du secret des brigues dans les assemblées qui se tiennent chez lui, pour les élections de membres du parlement. Les aubergistes & les auberges sont sur ce pied en Angleterre, parce que les seigneurs Anglois ne connoissant, pour leurs fréquens voyages, que les voitures publiques ou leurs chevaux, se font honneur de payer sur la route en raison de leur qualité, & que les Anglois pensent en général que c'est en voyage qu'il est permis de ne pas savoir ménager. La poste en France a ruiné les auberges, depuis qu'elle est devenue la voiture des seigneurs, des militaires, & des marchands qui se sont imaginé qu'elle leur donne du relief. Dans toute la route de Paris à Boulogne, je n'en ai trouvé qu'une qui puisse entrer en comparaison avec les auberges actuelles d'Angleterre & les anciennes auberges de France : c'est

celle de Montreuil : auffi les Anglois s'arrangeñt-ils , foit en venant à Paris , foit dans le retour , pour ne pas brûler Montreuil ; plufieurs même s'y arrêtent pour jouir du bon vin , de la bonne mine & des attentions que l'on trouve-là. Ces établiffemens commencent à fe former en Espagne : s'ils y ont la même fortune qu'en France , il faut fe hâter d'en jouir.

On m'avoit fait remarquer à Cantorbéry la maifon qui formoit l'auberge où M. le duc de Nivernois , arrivant en Angleterre pour la paix , avoit été traité en ennemi. Pour fon foupper , & celui de fa fuite , peu nombreufe , l'aubergifte avoit exigé 40 ou 50 guinées , & le duc les avoit payées : l'aubergifte indiscret ayant fait trophée de cette exaction , la Nobleffe de Cantorbéry & de la province de Kent , qui , chaque mois , tenoit chez lui fes feffions , fit prier le duc de fe pourvoir en restitution. Le duc l'ayant refusé de la manière la plus décidée , cette Nobleffe fe chargea , au nom de la nation , de fa vengeance qu'elle exécuta & confomma de

cette manière. Elle convint , & tous ses membres jurèrent , de ne plus tenir les sessions dans cette auberge , & en voyage , de descendre ailleurs. Cette résolution & ses motifs ayant été promulgués dans les papiers publics , tous les Anglois qui passoient par Cantorbéry se firent un point d'honneur d'y accéder. L'Auberge ainsi déserte , l'aubergiste , ruiné dans les six mois suivans , en fut chassé , après avoir vu vendre ses meubles & tous ses effets , au profit des créanciers qui étoient aussi entrés dans la conspiration formée contre lui.

Cantorbéry n'a de remarquable que son église métropolitaine , bâtie dans le même goût , dans le même temps & peut-être par les mêmes ouvriers que la cathédrale de Rouen (*a*).

Rocheſter n'a qu'une rue longue de près d'une lieue , & habitée ,

(*a*) Elle est en croix archiépiscopale , c'est-à-dire , qu'elle a deux croisées qui la coupent dans sa largeur. Ce raffinement gothique n'a rien ni de grand ni d'agréable. V. ci-après l'art. ARCHITECTURE.

pour la plus grande partie, par des matelots, charpentiers & ouvriers de la marine royale. Cette marine a son principal atelier à Chatam situé derrière Rochester, à l'embouchure de la Medwai, qui, coulant du midi au nord, traverse cette ville sous un pont fort long & bien bâti. La marée montant, lorsque nous passâmes ce pont, je crus d'abord que la rivière que nous traversions, étoit la Tamise elle-même.

J'eus le bonheur d'avoir pour compagnon de voyage dans cette route, M. Chaftanier, fils d'un greffier de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Après de bonnes études en France, le hasard l'a fixé à Londres, où il exerce avec distinction la chirurgie, à laquelle, suivant l'usage d'Angleterre, sont jointes la chymie & la pharmacie. Il revenoit de Paris avec un chargement de drogues, de livres & d'estampes.

J'étois venu à Boulogne avec un jeune Anglois de Newcastle, qui avoit fait à Paris ses études & ses cours dans la même profession,

avec dessein de s'établir à Londres. Le hasard avoit mis sous sa conduite un jeune Anglois de son âge , officier réformé dans l'infanterie Britannique. Cet officier étant venu passer un mois à Paris avec 200 guinées , sans recommandation & sans aucune connoissance de la langue Françoisse , retournoit en Angleterre , suivant la voiture publique , & n'ayant sauvé de Paris que l'habit qu'il portoit. Son froc brun & ses cheveux taillés en rond , lui donnoient l'air d'un abbé , & nous lui en conférâmes le titre. Il voltigeoit autour de la voiture , marchoit le pas militaire , faisoit l'exercice , attaquoit tous les passans de conversation avec une gaieté qui l'abandonnoit à la rencontre de quelque Anglois ; alors il fondoit en larmes. Le jeune chirurgien ne connoissoit ni cet officier ni sa famille : il n'avoit que l'argent à-peu-près nécessaire pour son voyage ; cependant il le défrayoit sur la route. Toute la voiture voulut partager avec lui cette bonne œuvre : on donnoit place à

l'abbé, lorsqu'il y en avoit de vacante. Il voulut passer avec moi à Boulogne. Je fus témoin des adieux de son charitable compatriote , que des affaires appelloient à Dunkerque : mêlant ses larmes aux siennes , il partagea exactement avec lui le peu d'argent qui lui restoit pour sa route , au hasard d'en manquer lui-même avant que d'arriver à Londres. Après un mois de séjour dans cette ville , j'y eus la visite du jeune chirurgien : il n'avoit point encore vu son abbé : & quand, disoit-il , *je ne le reverrois jamais , je n'aurois aucun regret à la charité que j'ai exercée envers un compatriote malheureux.* Ce n'est pas le seul exemple que le hasard m'ait offert de la bienfaisance & de la générosité qui , en Angleterre , sont de tous les états.

J'ARRIVAI à Londres vers la fin du jour. Quoique le soleil fût encore sur l'horison , le pont de Westminster étoit déjà illuminé , ainsi que le grand chemin qui y conduit & les rues qui y débouchent. Ces

rues , larges , alignées & bordées de hautes maisons , forment le plus beau quartier de Londres. La rivière couverte de bateaux de différentes grandeurs , le chemin , le pont & les rues remplies de carrosses , leurs très-larges trottoirs couverts d'une foule empressée de peuple , m'offrirent le spectacle qu'offriroit Paris , en y arrivant par les plus belles rues du quartier Saint-Germain ou de la place Vendôme , si ces quartiers étoient aussi fréquentés par le peuple , que par les gens à équipage.

Le hasard m'avoit jetté dans un appartement vers la place de Leicester-Fields , chez un M. Mertyne , cuisinier du roi. Ce quartier , voisin de Westminster , est distribué en petites maisons de deux étages , que tient un principal locataire. Il en loue aux étrangers les appartemens très-légèrement meublés & composés de deux ou trois petites pièces , à raison , pour le premier , d'une guinée ou guinée & demie par semaine , & de la moitié environ pour le second. A peine a-t-il

une partie de son logement *gratis* ; tant les loyers & les charges du locataire sont considérables à Londres.

Mon M. Mertyne étoit un M. Martin né en France, près de Chaumont en Bassigni. Etant passé des troupes Françoises dans la cuisine du duc de Cumberland, & de-là dans celle du Roi, il avoit épousé la fille d'un officier Dauphinois, réfugié en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes ; cet officier vivoit encore.

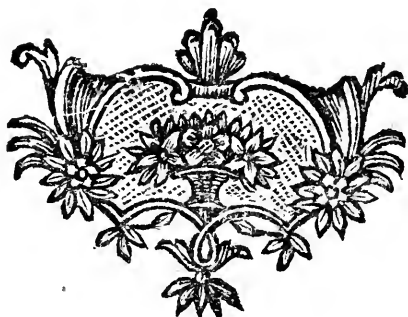
L'hôte, l'hôtesse & leurs enfans parloient avec une égale facilité le François & l'Anglois ; ce qui me fut d'un grand secours, non pour apprendre l'Anglois, (car, passé l'âge de 40 ans, aucun homme sensé ne se jette dans les langues étrangères (a) ; mais pour satisfaire ma curiosité sur mille petits détails que

(a) Je n'ai rapporté d'Angleterre que ces deux mots, *very good* & *very wel*, qui, dans des conversations Angloises, m'ont quelquefois défrayé, en les plaçant au hasard, mais avec l'intérêt d'un homme qui est à la conversation.

de purs Anglois n'auroient pu me débrouiller.

Le lendemain de mon arrivée , après avoir bien examiné la carte de Londres , je me jettai , seul & à pied , à travers cette grande ville par la rue d'Oxford : je tombai dans Holborn & de-là dans le Strand , qui me conduisit à S. Paul , à la Bourse & au-delà. Je revins par la Tour , & ayant traversé le pont de Londres , je passai par Soutwarck à Westminster , après avoir suivi pendant près d'une lieue le grand chemin qui côtoie Lambeth , à travers les plus jolies guinguettes de Londres. Je m'étois jeté dans ce grand chemin , pour n'avoir pas reconnu la rue de traverse qui le lie au pont de Westminster. C'est l'unique erreur que j'aie commise dans cette grande excursion , qui remplit toute ma journée , ainsi qu'il est aisé de l'imaginer : en me procurant des points fixes pour me guider par la suite , elle me mit en état d'aller par-tout sans embarras & sans incertitude. Une pareille excursion dans les

quartiers nouvellement bâtis au nord-ouest de la Tamise acheva de me faire connoître tout Londres.





L O N D R E S.

T A M I S E.

A l'exclusion de ces nouveaux quartiers , Londres n'a que le premier coup-d'œil en sa faveur , & elle le doit à la Tamise. Cette rivière, en y arrivant, coule du sud au nord , & , dans cette direction , elle a Westminster & Withall à sa gauche ; tournant ensuite de l'ouest à l'est , elle côtoie Londres dans toute sa longueur , qui est au moins la même que celle de Paris , à la prendre de Charenton à Chaillot. Withall , situé à la tête de ce canal à perte de vue , semble annoncer , par sa position , le palais d'un souverain , qui auroit en partage

..... *Imperium pelagi sævumque tridentem.*

Il fut le siège de la Volupté & le trône de l'Amour , dans les années qui suivirent le rétablissement de Charles II. « Des degrés de ce Palais la Cour descendoit pour

» s'embarquer sur le fleuve, à la
» fin de ces jours d'été, dont la
» chaleur & la poussière ne per-
» mettoient pas la promenade du
» parc. Un nombre infini de ba-
» teaux découverts, qui portoient
» tous les charmes de la Cour, &
» de la ville, faisoit cortége aux
» berges, où étoit la famille roya-
» le » (a).

J'ai dit que la Tamise côtoie Londres; car vis-à-vis Westminster elle n'a que la campagne, où sont répandues des guinguettes & de jolies maisons, dont le nombre augmente de jour en jour. Vis-à-vis Londres, elle n'a à sa droite que Soutwarck, que l'on prononce *Soudric*, quartier mal bâti, n'ayant que deux rues dans sa largeur, & occupé presque en entier par des tanneurs & des teinturiers: c'est un fauxbourg avec lequel, jusqu'à nos jours, la ville n'avoit eu de communication que par le pont de Londres.

Ce pont étoit une des entreprises

(a) Mém. du Chev. de Grammont.

les plus hardies que l'architecture pût former & exécuter dans les siècles où il a été bâti : mais quoique l'on en ait depuis agrandi quelques arches , il forme une barrière qui empêche les vaisseaux de remonter jusqu'où la Tamise seroit navigable pour eux , c'est-à-dire , jusqu'au coude qu'elle forme sous Withall ; & cette barrière se trouvera renforcée par le nouveau pont que l'on construit actuellement entre l'ancien & celui de Westminster. Si la partie supérieure du lit de la Tamise est actuellement moins profonde , c'est l'effet de cette barrière , qui , arrêtant l'impétuosité du *jussant* , a facilité dans cette partie l'élévation insensible du lit.

Au-dessus de Withall & du coude qu'y forme la Tamise , est le pont de Westminster , construit sous le dernier règne , dont il sera un monument auquel toute l'Europe n'offre rien de comparable.

Au-dessous du vieux pont , la Tamise forme le port de Londres : port immense par son étendue , port très-sûr , port où les plus grands

vaiffeaux viennent charger & décharger , port enfin qui , par la prodigieufe affluence de bâtimens de toute efpèce qui y abordent ou en partent fans cefle pour toutes les parties de l'Univers , & par le nombre d'hommes employés au fervice de ces bâtimens , forme une ville confidérable. Relativement à cette affluence & aux richesses qu'elle apporte à Londres , un Alderman répondit à Jacques I , qui , dans un instant d'humeur , menaçoit de transférer le fiége de la royauté , les archives de la couronne , &c. : *Au moins , Sire , V. M. nous laiffera-t-elle la Tamife.*

Malgré la commodité que l'on trouve dans le vieux pont , & qui fera doublée par celui qui s'élève , il fera toujours à defirer que le port qu'ils bornent , s'étendît jufqu'à Wifhall. Quelle aifance n'en réfulteroit-il pas pour les chargemens & déchargemens ! Quelle liberté pour la circulation ! Quelle magnificence pour le coup-d'œil ! Tout comparé , tout pefé , on pourroit regretter que Londres , réduite à l'impuiſſance où s'eſt trouvée la ville

de Rouen , de bâtir un pont de pierres dans ces derniers temps, n'ait pas été contrainte de se borner , comme elle , à des ponts de bateaux. L'entretien des derniers est très-dispendieux ; mais équivaut-il à l'intérêt des sommes qu'emporte sans retour la bâtisse de ponts de pierres ? Elle enrichit quelques particuliers : le service des autres nourrit à la journée une foule de citoyens. La préférence , en faveur des ponts de bateaux, sembloit décidée par l'esprit de calcul qui régit la ville de Londres , & qui a tant d'influence sur le gouvernement Anglois. Dans cet esprit , plus les *fonds morts* sont considérables , plus ils sont à éviter. Mais il ne régnoit pas en Angleterre , lorsque le pont de Londres a été bâti : il étoit d'un besoin indispensable d'établir une communication , & les ingénieurs d'alors n'avoient que des ponts fixes pour remplir cet objet.

L'ornement capital que tire Londres de la Tamise , elle le doit tout à la nature : loin de travailler à l'augmenter & à le faire sortir , l'art semble ne s'être occupé

qu'à le détruire ou à le masquer. Je veux parler de quais , que la Tamise attend en vain depuis la fondation de Londres. On a pris toutes les mesures imaginables pour dérober les abords & la vue même de ce beau fleuve : en un mot , dans tout Londres , la Tamise , aussi captive que la Seine l'étoit jadis dans Paris , & qu'elle l'y est encore entre le pont Notre-Dame & le pont-au-Change , n'a de communication avec l'intérieur de la ville , pour les chargemens & déchargemens des marchandises , que par des *buldings* , *stairs* , ou échelles qui se ferment exactement hors les cas de besoin , qui demeurent fermées tous les jours de fête & de dimanche , qui forment enfin autant d'égoûts pour les eaux & pour les immondices de la ville.

Le canal immense que forme la Tamise , pourroit offrir le coup-d'œil merveilleux qu'offre le grand canal de Venise bordé de palais de la plus somptueuse magnificence & de la plus piquante variété , qui ont sur ce canal leur issue & leur façade principale ; mais les bords de la

la

la Tamise , sont immédiatement occupés par des tanneurs , des teinturiers & autres manufacturiers , qui ont là l'eau de la premiere main. Les rues qui abreuvent ces manufactures sont les plus vilaines rues de la ville : enfin , les ponts n'ont eux-mêmes la vue de la rivière qu'à travers des parapets en maçonnerie pleine , qui porte une balustrade de trois pieds de hauteur , très-massive & très-ferrée : le tout , terminé par une pesante corniche , forme un corps d'environ dix pieds de hauteur. Le grand pont étoit , il y a environ vingt ans , exactement couvert de maisons , comme l'est encore le pont Notre-Dame à Paris ; en le débarrassant de ces maisons , on l'a ainsi bordé & fraisé : le pont de Westminster lui-même est arrangé sur le même modèle. En un mot , dans la premiere course , à laquelle je m'abandonnai pour reconnoître Londres , je ne pus me procurer une pleine vue de la Tamise , soit du côté de la ville , soit de celui de Soutwarck , qu'en entrant dans les maisons & dans les manufactures qui bordent la rivière

sans aucun espace intermédiaire.

On donne , pour raison de cet arrangement , le goût des Anglois & du peuple de Londres en particulier pour le suicide. Il est vrai qu'au-dessus & au-dessous de Londres , les bords de la rivière , entièrement libres , offrent la plus belle commodité que puissent désirer gens qui ont le ferme propos de se noyer : mais on a sans doute présumé que le chemin qu'il faut faire pour arriver-là & les réflexions que permet sa longueur , offroient un préservatif suffisant. D'ailleurs , dit-on , les imaginations frappées trouvent une espèce de gloire à courir à la mort sous les yeux du public.

Soit que le goût des Anglois pour l'eau ait son principe dans la nature , soit que la mode & le desir de faire parler de soi y influent pour beaucoup , l'architecte du nouveau pont que l'on construit , a pris le parti de ne le fermer que d'un accoudoir à jour & à hauteur d'appui : c'est-à-dire , qu'il va en user avec les gens de Londres , comme en usent avec les enfans ceux qui pensent que le meilleur moyen de

les guérir de la friandise , est de laisser à leur discrétion les confitures & les bonbons. Au moyen de cette pièce de comparaison, la fermeture des autres ponts paroîtra aussi ridicule qu'elle l'est en effet. Les gens de Londres n'abusant point de cette commodité , peut-être arrivera-t-il que le nombre des noyés n'excédera point le nombre de ceux qui , année courante, choisissent la mort sous cette forme. Alors on en viendra peu-à-peu à dégager la rivière , à lui ouvrir des communications, enfin , à la border de quais, dans le corps même desquels on pourra ménager les abords & les entrepôts nécessaires pour les chargemens & les déchargemens. Ces quais une fois ouverts, les premiers seigneurs , les plus riches marchands, les armateurs les plus opulens, invités, les uns par la richesse du coup-d'œil , les autres par la commodité de leur commerce , viendront à l'envi bâtir sur les bords de la Tamise ; & cette rivière trouvera enfin l'accueil qu'elle mérite. Alors le renouvellement de Londres sera le même que celui de

Lyon. Tant que Lyon a été renfermé dans le quartier de Fourvière , sa vieille construction lui interdisoit la vue de la Saône & du Rhône , que ses premiers fondateurs étoient venus chercher. Depuis qu'il est descendu dans le confluent , les quais , qu'il s'est ouverts sur l'un & sur l'autre fleuve , lui ont donné tous les avantages qui pouvoient résulter de sa situation , dont le plus capital est l'éloignement du danger de la peste & des épidémies , par le renouvellement de l'air.

Telles sont , pour la ville de Londres , les vues & les espérances de l'architecte du nouveau pont , ainsi qu'il me les expliqua lui-même (a). Je leur laisserai même , ajoûtoit-il , un modèle de ce qu'ils peuvent faire en ce genre , en liant mon pont à l'ancien par un quai , qu'il ne s'agira plus que de continuer , lorsque la raison aura enfin vaincu les vieux préjugés.

Cependant , pour justifier les Anglois par un exemple pris chez leurs

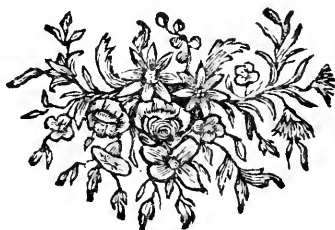
(a) Nos conversations étoient en Italien.

voisins , il me parla avec étonnement de la constance de la ville de Rouen , à conserver cet infâme rempart qui , dans toute sa longueur , la séparant de la Seine , lui en interdit la communication & la vue. La suppression de ce rempart contribueroit autant à la commodité du commerce , qu'à l'embellissement de la ville , & par la communication directe qu'elle ouvreroit entr'elle & son port , & par les maisons que tous les gens riches s'empresseroient d'élever sur le quai , qui , dans la même position à l'égard de la Seine , que celui du Louvre à Paris , seroit proportionnellement susceptible de la même magnificence. Mais l'architecte Anglois ignoroit que Rouen est tenu dans cet état de gêne & de contrainte , par la facilité qu'il procure aux Fermiers-généraux pour la perception de leurs droits sur le port.

Le pont auquel travaille cet architecte , n'est pas encore baptisé : les uns veulent l'appeller le *Pont Pitt* , du nom du Démosthène actuel de l'Angleterre : pour le parti opposé à M. Pitt , c'est le *Pont des Moines*

noirs (a), du nom d'un monastère détruit dans le voisinage de l'emplacement qu'il occupe. Quel que soit son nom, il surpassera le pont même de Westminster, & en hardiesse, & en magnificence dans la partie de la décoration. Il devoit être bâti en cinq années, pendant chacune desquelles le parlement a assigné à l'architecte 300 guinées. Des obstacles & des accidens en ont prolongé la construction, qui, en 1765, avoit gagné la dixième année. J'y reviendrai à l'article des Arts.

(a) Black-Friars.





LE VIEUX LONDRES.

EN bâtimens publics & particuliers , Londres n'a rien de comparable , pour le brillant & la magnificence , à Paris & aux villes d'Italie. Dans toute son étendue , le vieux Londres , abstraction faite des agrandissemens successifs , qui , depuis le règne de Charles II , l'ont au moins doublé , n'offre d'édifices distingués que le palais de Sommerfet , bâti par l'oncle & tuteur du dernier des Edouards , la maison du lord Maire , Temple-Bar , S.-Paul , la Bourse , le Monument & quelques églises perdues dans les maisons. Je parlerai de ces édifices à l'article des Arts. Pour ne plus revenir au palais de Sommerfet , il suffit de dire que ce palais , construit de débris d'églises , est une antiquaille de mauvais goût & en partie ruinée.

La tour n'a de respectable que quelques batteries qui en défendent les approches du côté de la Tamise. A l'abri & sous la protec-

tion de cette tour , que l'on donne pour avoir existé dès le temps de la conquête de la Bretagne par Jules-César , Londres s'est insensiblement formée , en remontant la Tamise. Elle avoit , dans toute cette étendue , une défense assurée , & dans le fleuve , & dans les marais , où il se répandoit par sa droite. La nature du sol , qui remplace aujourd'hui ces marais , annonce assez qu'il n'a été enlevé à la Tamise , qu'à force de digues & de travaux.

Le vieux Londres a deux grandes rues parallèles à la Tamise ; le Strand , qui , prolongé & continué sous le nom de Chéapside , &c. abreuve Londres dans toute sa longueur ; & Holburn , que coupe désagréablement la prison de Newgate. Ces deux rues sont bien percées , mais sans alignement. Le Strand a S.-Paul pour perspective naturelle ; mais , après avoir longtemps couru cette rue , S.-Paul ne se découvre que lorsque l'on y touche.

Il faut lire l'inscription du *Monument* érigé par Charles II à la tête du pont de Londres , pour se per-

suader que , sous ce prince , une très-grande partie du vieux Londres a été rebâtie sur de nouveaux alignemens. Des maisons jettées au hasard , ne pourroient former des rues plus étroites ni plus mal alignées. Si l'on a cru pouvoir se féliciter à cet égard , c'étoit sans doute par comparaison de l'état actuel avec l'état primitif de ces quartiers , avant que le feu y eût passé ; & parce qu'ayant obtenu un peu de terrain , au préjudice de la propriété , chose sacrée en Angleterre , on crut avoir beaucoup fait. Alors cette partie de Londres devoit être pire que ce qu'on appelle à Paris *la Cité*. Quelle ne devoit pas être la rapidité des incendies dans un tas de bâtimens ainsi amoncelés & tous construits en bois ! car ce ne fut que sous le roi Jacques I , que l'on a commencé à bâtir en brique.

Ainsi étoient alors bâties toutes les villes de l'Europe , même les plus importantes. Ces clapiers étoient très-favorables au teint du beau sexe : l'air , qui s'y trouvoit concentré , l'entretenoit dans la plus grande fraîcheur ; mais la lèpre , mais les

écrouelles, mais la peste y étoient établies à demeure; les incendies y faisoient tous les jours des ravages, auxquels on n'avoit rien à opposer; enfin, les transports perpétuels qu'exige le commerce, ne se pouvoient faire qu'à bras d'hommes & à travers un embarras perpétuel.

Dans ce quartier de Londres, renouvellé depuis le grand incendie, les rues, pavées de manière qu'à peine y trouve-t-on où poser le pied, & qu'il est impossible d'y tenir en carrosse, sont d'une éternelle saleté.

Les plus grandes & les plus belles rues, telles que le Strand, Chéapfide, Holburn, &c. seroient inabornables, si, pour la commodité des gens de pied, elles n'avoient pas, de part & d'autre, des trottoirs de quatre à cinq pieds de large, & pour la communication d'un trottoir à l'autre à travers la rue, de petites chaussées en dos d'âne, plus élevées que le niveau de la rue & garnies de pierres les plus larges, triées avec soin pour cet usage. Il est aisé d'imaginer de quelle incommodité sont, pour les voitures, ces chaussées très-fréquentes.

Dans la plus belle partie du Strand, vers l'église de S.-Clément, j'ai vu, pendant tout mon séjour à Londres, le milieu de la rue constamment garni d'une boue liquide & infecte, à la hauteur de trois à quatre pouces ; boue dont les éclabouffures couvrent les piétons de la tête aux pieds, remplissent les carrosses dont les glaces ne sont pas levées, & enduisent tout le rez-de-chaussée des maisons qui s'y trouvent exposées. Aussi toutes les matinées, les apprentifs font-ils employés à laver les façades de leurs boutiques, pour enlever l'enduit qu'y ont formé les éclabouffures de la veille.

Les Anglois les bravent avec leurs perruques d'un poil rouffâtre, aigre & crépé, avec leurs bas bruns, avec leurs longues redingotes bleues en forme de robe-de-chambre.

Pour juger combien elles doivent être fréquentes, il suffit de savoir que le pavé de Londres est formé de roches telles qu'on les tire de la carrière. Ces roches, presque rondes, n'ont ni queue, ni pied, ni affiette : elles roulent & se heurtent

sans cesse sur un fond , qui n'est autre chose qu'un amas de vieille boue. Tout l'art du paveur consiste à placer ces roches au plus près l'une de l'autre ; encore ce mauvais pavé est-il fort cher , tous les environs de Londres n'ayant que du sable , du tuf & de la craie. Quant aux pavés de grès , ils viennent à grands frais des extrémités de l'Angleterre , & c'est à Londres une des denrées les plus chères. A ce sujet ; si l'on en croit le peuple de Londres, Louis XIV offrit à Charles II de le fournir de grès pour paver sa capitale , à condition que le monarque Anglois le fourniroit , pour ses maisons royales , de ce beau sable qu'emploient les Anglois dans les allées de leurs jardins , & qui, bien battu, prend l'uni d'un parquet.

Cependant, on est parvenu à paver en grès la grande rue du parlement , qui , de Westminster , va à Charing-Cross , en passant devant le palais de Withall. La belle rue du Palmal en est déjà en partie pavée , & cela commence à s'étendre au Strand. Les deux premières de

ces rues étoient déjà sèches en Mai , tout le reste de la ville étant encore enseveli sous des flots de boue ; on les arrosoit même , ainsi que les ponts & les grands chemins les plus voisins de Londres : usage très-ancien en Angleterre , & que Joseph Outrequin a , depuis quelques années , porté à Paris (a).

Pour se garantir de l'embarras & de la saleté des rues les plus passagères , les piétons trouvent , entre

(a) Plus anciennement , Paris avoit emprunté de Londres l'usage des fiacres & des chaises à porteurs. Le dernier fut apporté en France par M. de Monbrun , bâtard du duc de Bellegarde. Si l'établissement du *Penni-Port* à Londres date de ce siècle , Paris auroit , à cet égard , l'honneur de l'invention. Dans le *Roman bourgeois* , publié en 1666 , une des Héroïnes , qui n'avoit point de laquais , confioit ses billets doux à certaines boîtes nouvellement attachées à tous les coins de rue , pour faire tenir les lettres de Paris à Paris : le ciel , ajoûte l'Historien , versa sur ces boîtes de si malheureuses influences qu'aucune lettre n'étoit rendue à son adresse : à l'ouverture de ces boîtes , on y trouvoit pour toutes choses , des souris que des gens malicieux y avoient jettées. *Roman Bourgeois* , premiere édit. page 531.

le Strand & Holburn , des cours , qui , dans la direction de ces rues , sont liées entre elles par des passages ou allées , qu'indique la foule qui y passe continuellement.

Les plus jolies boutiques sont répandues dans ces cours & sur ces passages. Le joli monde qu'elles y attirent, le choix, l'arrangement, le brillant des étalages, soit en étoffes , soit en choses de goût , soit en filles de boutique , suffiroient pour déterminer les piétons à s'y jeter de préférence , indépendamment de la propreté & de la sûreté qu'elles leur offrent.

Les boutiques du Strand & des rues qui le continuent , sont ce que , dans le détail, Londres offre de plus frappant aux yeux d'un étranger. Toutes fermées de grandes glaces , toutes ornées en dehors de membres d'architecture antique , d'autant plus déplacés qu'ils sont plus rigoureusement traités , toutes brillantes & par les choses qui s'y vendent , & par leur élégante disposition , elles forment un coup-d'œil auquel Paris n'offre rien de comparable.

Londres a dans son centre , pré-

cifément entre Holburn & le Strand, un dégagement tout formé dans deux places, qui, par leur position, semblent avoir été ménagées pour ouvrir, dans la direction de ces deux rues & dans une partie de leur longueur, une rue aussi droite & encore plus large que celle de S.-Louis du Marais à Paris : je veux dire la place de Covent-Garden & celle de Lincoln-inn. Le milieu de cette dernière, converti en chaussée, seroit plus utile au public, que ne l'est aux gens qui habitent cette place, le Boulingrin fermé d'un grillage qui occupe tout ce milieu.

Ces deux places s'alignent; cependant, à peine se communiquent-elles dans l'état actuel. On redoute à Londres toute nouveauté en ce genre : l'énorme cherté des maisons & du terrain justifie cette crainte; enfin, le préjugé Anglois, en faveur de la propriété, en privant Londres d'embellissemens, dont il seroit susceptible, met au moins le citoyen à l'abri des fantaisies & des caprices, dont il est le jouet dans

d'autres pays, de la part de mille ordonnances despotiques.

L'emploi de ceux de Londres est de redresser, en quelque sorte, le coup-d'œil, sans déranger l'état du terrain. Or, dans ces nouveaux alignemens, tout est à l'avantage des piétons, c'est-à-dire, que les trottoirs gagnent toujours quelque chose en largeur aux dépens du milieu de la rue : ce que j'ai vu pratiquer dans la partie du Strand, que l'on pavoit en grès.

Excepté dans les deux ou trois rues bien pavées depuis très-peu de temps, les carrosses les mieux suspendus & les plus étoffés sont de vraies charrettes, soit par le très-dur cahotement qu'occasionne à chaque pas l'inégalité & l'instabilité du pavé, soit par le danger continu d'être éclaboussé, si l'on ne tient pas toutes les glaces levées.

Pour suppléer à l'action de la demoiselle, dont les paveurs de Londres n'usent point, pour raffermir ce qu'ébranlent & dérangent sans cesse les carrosses, il est établi à Londres que les voitures

qui servent au transport des matériaux pour bâtir & des fardeaux les plus pesans, portent des jantes d'un demi-pied de large. Ces jantes, garnies sur leur largeur de trois fers ordinaires, font perpétuellement l'office de la demoiselle, ajoutent à la pesanteur énorme de ces voitures & rendent les éclaboussures plus fréquentes & plus copieuses. Le secours qu'on en tire, pour le raffermissement du pavé, a été jugé tellement essentiel, que le parlement a accordé à ces voitures, en faveur de leur monstruosité, l'exemption de certains droits de péage qui se lèvent sur tous les abords de Londres & dans Londres même.

Malgré la pesanteur & la longueur démesurée de ces voitures allant sans cesse de la ville au port & du port dans les magasins, par le Strand & les rues qui le continuent; c'est-à-dire par le quartier de Londres le plus rempli de carrosses, on n'y trouve néanmoins jamais d'embarras; en voici la raison: tout cela marche invariablement, en sens contraire, sur deux files, qui ne se croisent & ne se coupent jamais.

Les voitures les plus pesantes & les moins allantes réglant la marche de chacune des files , le meilleur attelage de Londres , dès qu'il s'y trouve engagé , est obligé de suivre l'allure de sa file , c'est-à-dire , de se laisser cahoter plus pesamment & plus longuement , quelque raison qu'ait le cahoté pour faire diligence.

Mais on ne voit point dans les Anglois cet empressement pour arriver , si commun & si ordinaire ailleurs.. Ils évaluent , sur ces retards , le temps de la course qu'ils ont à faire ; & on les voit remplir cette ennuyeuse tâche sans inquiétude & sans impatience.

Si , cependant , elle paroît devoir se prolonger au-delà de leur calcul , ils quittent leur carrosse & se jettent parmi la foule qui remplit les trottoirs. Cela arrive tous les jours aux premiers personnages de l'Etat , qui , dans ces occasions , voudroient en vain se prévaloir du poids de leur nom ou de la dignité de leur rang.



NOUVEAU LONDRES.

LES nouveaux quartiers de Londres , paralleles au quartier de S.-Paul & au parc S.-James, forment une nouvelle ville , qui ne ressemble à l'ancienne que par les trottoirs qu'ont toutes ses rues : insensiblement formée depuis la révolution, elle s'étend & s'accroît tous les jours , en proportion de l'accroissement de l'Empire Anglois. Ainsi, à chaque conquête, les Romains reculoient le *Pomærium* de leur ville :

Hoc paces habuere bonæ venticque secundi.

Dans l'histoire de Martinus Scriblerus , écrite sous le règne de Georges II, Pope & Swift le font naître sur la paroisse S.-Gilles, qui n'étoit alors qu'un amas de petites boutiques & d'échoppes. Elle est maintenant un assemblage de palais & de maisons destinées pour le logement de gens très-riches. La

grande rue d'Oxford, qui en fait partie, verra aussi, dans l'année prochaine, ses échoppes converties en palais. Enfin, Londres s'étendra bien-tôt jusqu'à Maribonne, qui n'en est plus éloigné que d'un quart de lieue. Ce village, formé par des réfugiés François, est actuellement un assemblage de jolies guinguettes.

Jusqu'au dernier règne, les seigneurs des trois royaumes, fixés dans leurs terres comme les anciens Romains (a), ne prenoient à Londres, lorsque des affaires publiques ou particulières les y appelloient, que des appartemens de louage : ils regardoient leur éloignement de la cour, comme le plus bel appanage de leur indépendance. Leur empressement actuel pour bâtir à Londres, suivant leurs richesses ou leur dignité, semble annoncer qu'ils ont abandonné le système de leurs peres & de leurs ayeux. La Cour n'a

(a) *Ab aratro arcessabantur ut Consules fierent.... suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant.* Cic. pro Ros. Amérino, n^o. 50.

point, dans cette révolution, l'influence directe qu'eut le cardinal de Richelieu dans la révolution du même genre, qui, en embellissant la Cour de France, y a ruiné les campagnes. Si cette manie de bâtir à Londres vient à gagner la Noblesse des trois royaumes, Londres, prise dans son état actuel, se trouvera doublée dans le siècle prochain. Cependant les villes de province s'accroissent en même raison que Londres; ce qui marque un excédent de population, que les colonies devroient diminuer, & qu'elles ne diminuent point.

Les nouveaux quartiers de Londres sont formés de rues alignées & assez uniformément bâties en brique. Les maisons, dont on en compte 20000 bâties depuis 15 années, n'ont, ainsi que dans le vieux Londres, que deux étages, ou trois au plus, non compris une espèce de souterrain qu'occupent les cuisines & les offices : arrangement uniforme, & dont l'hôtel de Bedford, élevé par Inigo Jones, a fourni le modèle. Ce souterrain, qui donne au rez-de-chaussée toute la

salubrité d'un premier étage , a jour sur un fossé de trois pieds de large , & ce fossé sépare la maison de la rue. Le trottoir qui le borde , porte sur des voûtes , qui ajoûtent à l'aifance & aux décharges des pièces souterraines. La plus grande commodité que l'on en tire , est d'introduire par-là , au moyen d'une pierre qui se lève dans le trottoir , tout le charbon de terre nécessaire pour la maison : commodité très-importante pour la propreté. Ce trottoir est séparé du fossé par un grillage de fer replié en berceau. De ce grillage , plus ou moins orné , font partie deux pilastres en fer , qui , formant une espèce d'avant-porte , soutiennent deux petites lampes que fournit chaque maison à l'illumination de la ville pendant la nuit ; & de tout cela , il résulte une décoration qui réunit l'agrément à l'utilité. L'unique inconvénient qui en résulte , c'est que , malgré l'attention respectueuse de tous les ouvriers Anglois pour le public , il est difficile , aux gens employés à renouveler chaque jour l'huile des lampes , d'éviter exacte-

ment qu'il n'en distille sur les passans. J'ai vu casser une tête par la chute d'une de ces lampes & du bocal de crystal qui la renfermoit : la chose se passa assez doucement de la part du blessé, qui reçut de fort bonne grace les excuses de l'illuminateur.

Ces lampes, toutes renfermées dans de semblables bocaux, & allumées, pour plus grande précaution, souvent une demi-heure avant le coucher du soleil, éclairent immédiatement le trottoir, & elles ne portent au milieu de la rue, que l'excédent d'une lumière, qui, dans les rues larges, c'est-à-dire les plus fréquentées par les carrosses, suffit à peine pour éclairer & diriger leur marche.

Par une suite de ces attentions pour le peuple, tous les édifices publics, ou sacrés ou profanes, toutes les maisons royales, celles des princes, &c. ont des horloges avec de grands cadrans, qui, indiquant l'heure aux piétons, leur évitent la dépense où l'embarras d'une montre.

Les nouveaux quartiers de Lon-

dres sont coupés & se communiquent par des places quarrées, dont plusieurs sont d'une fort grande étendue : les Anglois les appellent *squarres*. Fermées la plupart, comme la Place-Royale l'est à Paris, elles ont au milieu ou des boulingrins, ou des pièces d'eau. Celle de *Grosvenor* a un jardin distribué en allées. Quelques-unes ont des statues équestres des derniers rois. Celle de Red-Lyon est décorée d'un obélisque tronqué, de la plus grande proportion, & qui fait un très-bon effet. Les maisons qui bordent ces places, ne sont point assujetties à une exacte uniformité : parmi des façades toutes nues, on en voit de plus ou moins ornées, suivant le caprice ou le goût du propriétaire. Dans la place S-James, on en achevoit une, pendant mon séjour à Londres, qui tranchoit sur toutes celles de cette place : elle étoit formée d'énormes colonnes, qui, engagées d'un tiers dans le mur, tenoient tout le bâtiment & portoient un fronton proportionné. Cette décoration gigantesque, semble avoir, sinon un modèle

modèle, au moins une excuse dans cette énorme colonnade qui, cantonnant le presbytère de S.-Eustache à Paris, répand dans tous ses appartemens le faux-jour que les auvents & les *tappeculs* procurent aux magasins des marchands, faux-jour inutile en tout sens à un presbytère.

Palmal & les autres rues du quartier de la cour, habitées par tous les grands seigneurs, n'ont point de portes cochères; ce sont toutes petites portes de quatre pieds de large, uniformément décorées de deux colonnes Doriques, chargées d'un lourd fronton aussi déplacé là que les colonnes. Cette manière de se loger a sa raison, & dans l'extrême cherté du terrain, & dans le goût des Anglois pour la propreté la plus recherchée; goût peu compatible avec les écuries & tous leurs détails: de petites rues détournées servent d'entrepôts pour les écuries & pour les remises.

Je n'ai vu, dans tout Londres, que quatre maisons comparables aux grands hôtels de Paris: celle

du lord Chesterfield , celle du duc de Bedford & les hôtels qu'occupoient les Ambassadeurs d'Espagne & de France, encore ces hôtels , bâtis en brique , pour la plus grande partie , n'ont-ils rien de cet éclat que donne la pierre de Tonnerre à ceux de Paris.

L'hôtel Montaigu mérite une distinction particulière. Par son étendue , par ses distributions , par la magnificence de ses ornemens , par l'agrément de sa position , il a plus l'air d'une maison royale que de l'hôtel d'un particulier , à Londres sur-tout , où le palais du Roi n'est qu'un assemblage de bâtimens très-simples , sans suite & sans accord. Le parlement a depuis acquis cet hôtel , & il l'a consacré au public , en y réunissant les monumens , les collections de toute espèce qui peuvent constater l'état actuel des Arts & des Sciences , & aider à leurs progrès pour l'avenir. Cet assemblage immense , quoiqu'il ne soit pas complet dans toutes ses parties , porte , ainsi que le palais qui lui est consacré , le titre de *Mu-*

sée Britannique. J'en parlerai avec plus d'étendue à l'article des Sciences.

Les églises des nouveaux quartiers de Londres, ne sont encore que de petits bâtimens, où l'on ne voit que de la brique : on les reconstruira par la suite d'une manière conforme à leur destination, sur les fonds très - considérables assignés par le parlement, dès le temps de la reine Anne. Ces fonds ont déjà donné à la ville de Londres quelques églises, dont je dirai un mot par la suite.

Malgré la largeur & l'alignement de ses rues, malgré la facilité qu'y trouve l'air pour se renouveler de lui-même, le nouveau Londres n'est pas moins enseveli que l'ancien, sous des flots de boue. Le terrain sur lequel on le bâtit & on le pousse tous les jours, est une campagne rase, très-grasse, très-fertile, & dont une partie forme une prairie d'autant meilleure, qu'elle absorbe, faute de pente, toutes les eaux du ciel. Ce défaut de pente, qui contribuoit à la richesse du terrain,

ne contribue aujourd'hui qu'à la saleté des rues. On a voulu y remédier par quelques égoûts souterrains qui portent à la rivière les eaux de chaque maison , par des puisards qui les absorbent , & par de très-sévères défenses de jetter aucune eau par les fenêtres : malgré ces précautions , les belles rues de ces nouveaux quartiers ont été , pendant tout mon séjour à Londres , au même degré de saleté , malgré le travail continuel d'énormes tombereaux pour l'enlèvement des boues.

En joignant à l'incommodité de la boue , la fumée , qui , mêlée avec un brouillard perpétuel , couvre Londres & l'enveloppe exactement , on trouvera dans cette ville , les choses qui frappaient le plus Horace dans celle de Rome (*a*).

Cette fumée est occasionnée , pendant tout l'hiver , qui est environ de huit mois , par le charbon de terre : unique aliment du feu

(*a*) *Fumum & opes , strepitumque* , en y ajoutant *illuviem*.

dans les cuisines, dans les appartemens & dans les salles même de parade; & par celui que conformément des manufactures de verre, de fayence, de poterie, d'armes, les ateliers de teinturiers, &c. le tout établi au cœur même de Londres, sur l'un & sur l'autre bord de la Tamise. La commodité qu'offre le fleuve, pour distribuer le charbon dans ces ateliers; la facilité que procure leur situation, pour répandre tout ce qui s'y fabrique dans les magasins & dans les boutiques, sans être obligé de l'emballer & de l'encaisser, ont procuré à Londres, & lui assùrent à perpétuité, toutes les incommodités qui résultent de pareils établissemens dans son sein. Celle de la fumée s'accroît tous les jours: si l'accroissement de Londres va jusqu'où il peut aller, il faudra se résoudre à n'y jamais entrevoir le soleil.

Cette fumée, chargée de parties terrestres, roulant dans une atmosphère pesante & humide, forme un nuage qui enveloppe Londres comme un manteau, un nuage

que le soleil ne perce que très-rarement, un nuage qui, revenant sur soi-même, ne permet au soleil que quelques échappées, qui procurent aux gens de Londres ce qu'ils appellent leurs *Jours Glorieux*, *Glorious Dai*. Le goût des Anglois pour la promenade, brave le désagrément des autres jours. Le 26 Avril, le parc S. James, couvert sans interruption de brouillards, de fumée, de pluies, qui permettoient à peine de distinguer les objets à quatre pas, fut rempli de promeneurs, qui furent l'objet de mon étude & de mon admiration dans toute cette journée. A l'ouverture décidée du printemps, tout ce parc, arbres, allées, bancs, boulingrins, étoit encore imprégné d'une espèce de bave noire, formée des dépôts successifs qu'y avoit laissé la fumée de l'hiver.

Mais il ne suffit pas à cette fumée d'envelopper Londres & ses habitans; elle leur porte immédiatement, & par elle-même, mille incommodités non moins nuisibles que désagréables : incommodités.

qui s'accroîtront en raison de l'accroissement que Londres acquiert tous les jours.

Les vapeurs, les brouillards, les pluies, dont est chargée l'atmosphère de Londres, entraînent, dans leur chute, les parties les plus pesantes de la fumée; ce qui forme des pluies d'encre, & produit tout l'effet que l'on en peut attendre, sur les habits qui s'y trouvent immédiatement exposés. Leur effet est d'autant plus sûr & plus inévitable, qu'il est d'étiquette parmi le peuple de Londres de ne point user & de ne pas souffrir que les étrangers usent de nos parapluies de taffetas ou de toile cirée : aussi Londres est-il rempli de boutiques de dégraisseurs, occupés à laver, réparer, reblanchir les habits ainsi enfumés; c'est lessive perpétuelle.

Les bâtimens mêmes éprouvent, sans remède, les effets de cette fumée. Les plus considérables, à commencer par S. Paul, bâtis de pierre de Portland, qui ressemble assez à celle de Tonnerre par la blancheur & par la finesse du grain,

paroissent bâtis de charbon , & ils le paroissent d'autant plus , que les parties les plus exposées à la pluie conservent une partie de leur première blancheur.

L'air triste & lugubre , que répand la fumée sur les bâtimens , est le moins dangereux de ses inconvéniens à leur égard : ses parties corrosives agissent sur la pierre , la mangent & la détruisent. Lors du grand incendie de 1666 , l'ancienne cathédrale , qui y périt , avoit , depuis le règne d'Élisabeth , été l'objet de réparations aussi fréquentes que dispendieuses , occasionnées par l'action insensible de la fumée sur toutes les parties de ce grand vaisseau les plus exposées à son action. Cependant , Londres n'étoit alors que la moitié de ce qu'il est aujourd'hui , à le prendre dans son total. Le palais de Sommerfet est un témoin parlant de l'effet qu'opère , sur les bâtimens , la rouille qu'y dépose la fumée de charbon. Les pierres de ce palais , qui paroît avoir été bâti avec le plus grand soin , sont en filigrane , dans l'état

de pièces de métal, inégalement corrodées par l'eau forte.

L'intérieur des bâtimens publics & des maisons particulières, est également affligé par les parties les plus subtiles, les plus pénétrantes & les plus corrosives de la fumée. Aussi tous les ameublemens consistent-ils généralement, pour les meubles courans, en grandes chaises, dont le siège, très-durement rembourré, est garni de maroquin, & en tables de bois des Indes; quant aux tapisseries, en toile, ou en papier, pour ceux qui ne se contentent pas d'un simple blanc-à-bourg; quant aux lits, en étoffes plus solides que brillantes, & qu'il faut être déterminé à renouveler souvent, si l'on préfère le brillant au solide.

Les bibliothèques, sur-tout, ont à se plaindre des ravages de la fumée. Les reliûres les plus soignées, les plus ménagées, les plus brillantes, y prennent bientôt l'air de ces livres qui, à Paris, ont passé deux ou trois années sur le quai des Augustins, exposés à l'intempérie de

toutes les saisons. Aussi les sçavants les plus curieux en belles reliûres font-ils obligés de les enfermer hermétiquement sous glace , encore faut-il les essuyer de temps en temps ; & c'étoit par où commençoit M. le docteur Galli , lorsque nous voyions ensemble quelque livre de son beau cabinet.

Telle est , quant au physique , cette ville fameuse , dont Pavillon disoit :

Elle est , pour moi , toute pleine d'appas :
Je n'y vois ni commis , ni moines , ni misère ;

L'on n'y travaille guère ,
Et l'on y fait de bons repas.

Les Anglois prétendent Londres plus grand & plus peuplé que Paris , & les François regardent Paris comme la ville la plus considérable de l'Europe , soit par son étendue , soit par sa population. Quant à l'étendue , il faut observer , 1^o. que Londres n'a ni ces palais , ni ces hôtels , ni ces maisons religieuses , qui occupent inutilement environ un tiers de Paris : 2^o. que les mai-

sons n'y ont que deux étages ou trois au plus, & que chaque maison est communément occupée par un seul ménage. A l'égard de la population, si, parmi les habitans de Londres, on compte les hommes & les ménages répandus sur ces bâtimens de toute espèce, dont la continuelle affluence remplit le lit de la Tamise, depuis le pont de Londres jusqu'à Gravesend, il en résultera l'excédent qui donne à la population de Londres la supériorité que l'on peut conclure des listes comparées des naissances & des morts dans l'une & l'autre Capitale.





P O L I C E.

S P E C T A C L E S , &c.

MAIS ce par où Londres ressemble le moins à Paris, c'est par la manière dont s'y fait la police.

D'après le goût connu des Anglois pour les combats d'hommes & d'animaux , & pour ces scènes horribles de carnage & de sang , que toutes les autres nations ont bannies de leurs théâtres , j'avois imaginé trouver à Londres un peuple aussi sanguinaire , que haut à la main , un peuple en qui l'amour du carnage égaloit la fierté , un peuple parmi lequel on ne pouvoit établir la tranquillité & la sûreté , que par un redoublement des précautions , des attentions & de toutes les mesures qu'exige ailleurs la manutention de la police : mais je me trompois.

Non *istis* vivitur illic
 Queis tu rere *modis*: *Urbs* hâc nec purior ulla est,
 Nec magis his aliena malis.

Toute la police est entre les mains de quelques juges, aussi peu importants que les commissaires de quartiers à Paris : elle poursuit les délits, sans entreprendre de les prévenir : par respect pour la franchise de la nation, que pourroient corrompre la défiance & l'espionnage, elle n'a à sa suite ni espions, ni ces bureaux de correspondances ténébreuses, qu'elle regarde du même œil que les bons empereurs Romains regardoient les délateurs (a).

Londres n'a ni troupes, ni garde, ni guet d'aucune espèce : il n'est gardé, pendant la nuit, que par des vieillards choisis dans la lie du peuple, qui n'ont, pour toutes armes, qu'une lanterne & un bâton, qui parcourent les rues en criant les heures à chaque fois que sonnent les horloges, qui annoncent le matin le beau ou le mauvais

(a) Voyez, au commencement du 14^e. livre d'Ammien Marcellin, un beau portrait de cette espèce de gens, relativement à l'usage qu'en faisoit le tyran Gallus. Voyez le 6^e. Discours de Gordon sur Tacite.

temps, qui viennent à l'heure indiquée éveiller ceux qui ont quelque voyage à faire, & qu'enfin il est d'étiquette de roffer au sortir de parties dans lesquelles de jeunes étourdis ont ensemble passé une partie de la nuit.

Les Anglois eux-mêmes disent que Londres est rempli de filoux, aussi hardis que subtils. Quoique toujours dans les rues, dans la foule, & au milieu des attroupemens que le hazard jettoit sur mon chemin, quoique sans attention à mes poches, je n'ai point eu à me plaindre de leur subtilité, que j'invitois même par le peu de précaution que je marquois. Me promenant, une après-dinée, dans l'avenue des invalides de Chelféa, & m'étant assis sur un banc, je m'y endormis le livre à la main : à mon réveil, je me trouvai environné d'Invalides, dont un me dit en François, que j'avois beaucoup risqué en m'abandonnant ainsi au sommeil. Je savois, lui répondis-je, que j'étois environné de militaires & de braves gens : que peut-on craindre dans

une telle compagnie ? & je donnai au François un scheling pour son avis.

Malgré cet avis , me trouvant depuis dans le parc de Kinsington , & ayant tourné au soleil un de ces demi-cabinets répandus dans les boulingrins , & qui tournent sur un pivot , je m'y abandonnai encore au sommeil : mon réveil fut accompagné de la surprise la plus agréable. Toutes les places du cabinet étoient occupées par une coterie de jeunes & jolies femmes , dans le plus grand silence. Elles s'en indemnifèrent en liant avec moi une conversation très-gaie , & qui dura aussi long-temps qu'il étoit possible entre gens qui ne s'entendoient point. Mon livre , que je cherchai , étoit entre les mains d'une des plus jolies , qui me permit de lui témoigner ma reconnaissance par un baiser. C'est l'unique filouterie à laquelle m'ait exposé mon peu de précaution contre les filoux.

Si les habitans de Londres se croient environnés de filoux , au moins n'agissent-ils pas en consé-

quence, à l'égard des pots de ce bel étain de Cornouaille, dans lesquels les marchands de biere distribuent à toute heure leur marchandise dans les maisons de leurs quartiers. Lorsque ces pots sont vidés, pour donner aux garçons marchands la facilité de les recueillir en repassant dans le quartier, on les jette dans les allées des maisons ouvertes, souvent même dans la rue au pied de la porte fermée. J'en rencontrois à chaque pas d'ainsi exposés, & cette vue me rassuroit contre la subtilité des filoux.

LA police abandonne les spectacles à eux-mêmes. Elle croit devoir respecter les plaisirs & la gaieté passagere d'une nation qui n'a que ces lieux pour faire trêve à la tristesse & au sérieux de son caractère. Absolument dénués de surveillans de toute espèce, les spectacles de Londres sont encore plus libres que ne l'étoient ceux de Paris, avant que M. d'Argenson les eût livrés aux Gardes-Françoises : liberté d'autant plus étonnante dans les premiers, que la livrée, admise sans payer, y

remplit un grand paradis , qui domine l'amphithéâtre & le double.

Toutes les gazettes de l'Europe retentissent de tems en tems des bagarres , des tumultes , des combats , qui font la suite de cette liberté. La dernière mêlée , dont elles aient parlé , avoit pour objet une troupe de danseurs François , admise au théâtre de Covent-Garden , & contre laquelle le prétendu patriotisme avoit ameuté une cabale. L'action fut des plus vives , on revint à la charge plusieurs jours de suite à coups de poing & de bâton , & la victoire s'étant enfin décidée pour le parti patriote , les Françoisavoient abandonné le champ de bataille aux vainqueurs. La police & le ministère avoient , dans cette guerre , gardé une exacte neutralité.

Drury-Lane avoit été , vers le même temps , le théâtre d'une action d'autant plus chaude , qu'il s'agissoit de la liberté nationale , ou d'un intérêt que l'on croyoit y tenir de très-près.

Les spectacles de Londres donnent communément une grande pièce en cinq actes , suivie d'une

petite en un acte , ce qui fait six actes au total. Or , il a toujours été d'usage d'admettre au troisieme acte , à moitié prix , tous ceux qui se présentent pour entrer : d'où il arrivoit que bien des gens , brûlant par économie les trois premiers actes , qui sont communément les moins intéressans , le théâtre se trouvoit rempli de gens qui n'avoient payé que la moitié du prix fixé pour les différentes places ; ce qui ne faisoit point le compte des Entrepreneurs. Garrik , le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre ; & peut-être l'Europe , se trouvant à la tête de l'entreprise du théâtre de Drury-Lane , crut pouvoir se servir de la considération que lui méritoient ses talens , pour mettre son théâtre sur le pied de ceux de Paris. S'étant assuré d'un parti , il proposa cet arrangement pour la premiere représentation qu'il annonçoit.

Cette proposition , confirmée par l'affiche , excita dans Londres une rumeur pareille à celle qu'auroit pu exciter l'apparition d'une armée ennemie. L'alarme gagna ceux

même qui ne fréquentoient jamais les théâtres. Enfin , le jour indiqué , celui de Drury-Lane se trouva rempli comme il ne l'avoit jamais été. Le plus profond silence régna dans toute l'assemblée , jusqu'à ce que la pièce fût commencée : mais à peine les acteurs eurent-ils paru , qu'il s'éleva un cri général. Les partisans de Garrik , répandus dans toutes les parties du spectacle , se mirent en devoir d'abord d'appaiser les clameurs par des remontrances & par des prières , & ensuite de les étouffer à beaux coups de poing & de bâton sur ceux qui crioient le plus fort. La mêlée devint bientôt générale : au milieu de cette mêlée , les acteurs tenant toujours le théâtre , les partisans du *moitié prix* , pour lesquels la victoire se déclaroit , arracherent les bancs qui garnissent le parterre & les deux amphithéâtres , démolirent les loges & se firent des armes de leurs débris , pour chasser les comédiens du théâtre & pour achever la déconfiture de leurs partisans. La victoire décidée , une partie de ces débris fut enlevée & emportée par

les vainqueurs en signe de victoire.

Le théâtre ayant été réparé & r'ouvert, la même foule y revint; & Garrik ayant paru pour faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé, il fut traité en homme qui auroit attenté à la majesté du peuple Anglois : pour réparation de quoi, on exigea de lui, sous peine de démolition totale de son théâtre, qu'il demanderoit pardon. Il le fit, & après avoir long-temps abandonné le théâtre, il n'y a reparu qu'en cédant aux instances de toute la Noblesse, soutenues de celle du Roi lui-même.

Avant cette démolition, la loge du Roi avoit, pour ornement le léopard & la licorne, supports des armes d'Angleterre. Ces figures massives & grossièrement sculptées, garnissoient le devant de la loge, où elles n'étoient fixées que par quelques chevilles. Elles furent les premières armes entre les mains du parterre mutiné : la licorne fut lancée sur le théâtre, où elle tomba au milieu des comédiens, qui s'écartèrent pour en éviter la chute : le léopard, ou plus lourd où

moins adroitement lancé, n'arriva pas à sa destination; il rasa l'avant-scène & tomba sur le grand clavestin de l'orchestre, qu'il mit en pièces. Par cet événement, la loge du Roi a beaucoup gagné, en perdant un ornement gothique, que l'on ne s'est pas avisé de rétablir.

Vers 1749, le petit théâtre de New-Market avoit essuyé un orage encore plus terrible. Un Italien, nommé Calagorri, y avoit établi un jeu de gibecière, & sa dextérité lui attiroit un grand nombre de spectateurs. Ayant fait & répété une infinité de tours dont ces spectateurs ne pouvoient démêler la manipulation, pour tirer parti de leur étonnement, il annonça & afficha qu'à tel jour il feroit sortir un homme d'une quarte à bière; mesure qui, sur un pied de hauteur, porte environ quatre poudres de diamètre. A l'heure indiquée, le théâtre rempli de ce que Londres avoit de plus distingué par la naissance, par le rang, ou par les connoissances, ne put suffire à la foule des spectateurs. Tout ce qui put pénétrer s'y étant entassé,

Calagorri parut, remercia le public de son empressement, & offrit de faire sortir son homme d'une pinte, qui est une demi-quarte, si on vouloit doubler le prix des places & payer sur le champ. La proposition fut acceptée, on paya, & le joueur de gobelets demanda le tems nécessaire pour le changement de batteries qu'exigeoit le changement qu'il venoit de promettre. Une heure se passa sans impatience de la part du public, ensuite une demi-heure; deux heures s'étant écoulées, & rien ne paroissant, on appella Calagorri, qui ne parut point. Les cris ayant inutilement redoublé, l'appartement qui occupoit le derrière du théâtre, fut enfoncé, & l'on n'y trouva qu'une table sur laquelle étoient une quarte & une pinte. Le chagrin de se voir ainsi joué se tourna en fureur : les plus furieux eurent recours à la vengeance usitée : ils se mirent à travailler à la démolition de la salle. Au milieu de ce fracas, au milieu des cris de gens entassés & pressés par ceux qui étoient restés dehors, & qu'attiroit le bruit

du dedans , toutes les lumières se trouvant éteintes , la crainte d'être étouffé , arma toute la foule contre elle-même. Les coups voloient , la porte fut démolie , & les plus pressés échappèrent par la brèche , moulus de coups & couverts de blessures. Ceux que la fureur avoit aveuglés sur le danger , continuèrent le travail qu'ils avoient commencé , & ne se retirèrent qu'après avoir renversé le théâtre & la maison dont il faisoit partie. Parmi les personnes les plus distinguées qui se trouvèrent enveloppées dans cette bagarre , étoit le duc de Cumberland : ce prince avoit une épée de la plus grande richesse , qui lui avoit été donnée par la reine de Hongrie. Cette épée , arrachée de son côté , & fracassée dans le mouvement qu'il s'étoit donné pour sortir , fut trouvée en pièces parmi les débris du théâtre , & il donna 40 guinées à ceux qui la lui rapportèrent. Pour Calagorri , aussitôt après avoir touché l'argent de la pinte , il étoit monté sur des chevaux qui l'attendoient à une porte de derrière , profitant , pour son

évasion , des deux heures d'attente & du temps considérable dont eurent besoin , pour se démêler , des gens plus occupés du soin de leur vie , que de tirer vengeance d'un charlatan qui avoit abusé de leur crédulité (a).

Tels sont , à Londres , les effets du défaut de police dans les spectacles ; mais il fait partie des libertés de la nation , & il est aisé d'imaginer quelle carrière il laisse aux propos ; elle s'étend au Roi lui-même , au Roi présent. Lors de l'établissement du nouvel impôt sur la bière , le Roi y avoit essuyé ce que l'aigreur du mécontentement peut suggérer à un peuple altier. S. M. a abandonné le spectacle , pendant mon séjour à Londres , déterminé , dit-on , par une plaisanterie atroce qui lui a été adressée hautement & distinctement.

LES filles publiques , autre dé-

(a) On a dit depuis , que cette aventure n'étoit autre chose qu'une farce imaginée par quelques Grands , pour essayer jusqu'où pouvoit aller la sottise de la crédulité du Peuple.

partement

partement très-intéressant pour la police de toutes les grandes villes, paroissent inquiéter fort peu celle de Londres. Cependant elles y sont en plus grand nombre qu'à Paris, plus libres & plus effrontées qu'à Rome même. A la chute du jour, elles garnissent les trottoirs de toutes les grandes rues par troupes de cinq ou six, la plupart fort honnêtement mises. Les boutiques où l'on vend la bière leur servent de refuge & d'attelier : ces boutiques ont communément un arrière-cabinet ou boudoir, consacré à cet usage. Plusieurs troupes attaquent en plein jour les passans, & surtout les étrangers. Ce métier est si peu clandestin, que l'on débite publiquement la liste de celles qui le font avec quelque sorte de distinction : cette liste, très-nombreuse, indique leur demeure & offre les détails les plus précis sur leur figure, sur leur taille & sur les divers talens qui les distinguent. Elle se renouvelle chaque année & se vend dans le portique de Covent-Garden, sous le titre de *Nouvelles Athalantes*, avec le nom de l'auteur,

M. Harris , au frontispice (a). On trouve aussi là deux poèmes intitulés, l'un *The Meretriciad*, l'autre *The Courtisan*, l'un & l'autre assortis à la liste que vendent les mêmes libraires.

Outre les débitantes dans les rues & en boutique, Londres a plusieurs honnêtes marchands en gros qui tiennent des magasins où l'on trouve des assortimens complets. Un magasin de cette denrée s'appelle *Bagno* : les prix y sont réglés, & tout s'y passe avec l'honnêteté & la décence que comporte ce genre de commerce. Je dirai ailleurs quel Ordre de l'État y fournit le plus.

L'AFFAIRE de M. Wilkes, pour sa 45^e. feuille du *Lord-Britton*, a appris à toute l'Europe jusqu'à quel point la liberté de la presse est portée à Londres. Les puissances de

(a) De pareilles listes avoient cours à Athènes & dans la Grèce, suivant l'indication qu'en donne Athénée. Les auteurs en usoient comme M. Harris, imitateur, en ce genre, d'Ammonius, d'Antiphane, de Calistrate, de Gorgias, d'Hermésianax.

l'Europe & leurs ministres prétendroient en vain jouir à Londres , de la part des écrivains , du respect & des égards , que le roi d'Angleterre & ses ministres n'y trouvent pas eux-mêmes. De combien de satyres Louis XIV ne fut-il pas l'objet , long-temps même après l'entière défaite du parti Jacobite ! Le lord Moleworth , au retour de son ambassade à Copenhague , vers le commencement de ce siècle , donna en Angleterre une relation du Danemarck , remplie d'observations très-caustiques sur la cour & sur l'état de ce royaume. Le roi de Danemarck étoit alors dans la plus grande intimité avec la cour d'Angleterre , & il donna ordre à son ambassadeur de demander au roi Guillaume une réparation éclatante de la part de l'écrivain , avec prière même de le lui livrer , pour qu'il en fît lui-même justice. Gardez-vous bien , répondit le roi Guillaume à l'ambassadeur , gardez-vous bien d'éventer cet ordre : il n'aboutiroit qu'à enrichir une nouvelle édition & à en assurer le débit.... Quant à la liberté de la presse

les Anglois mettent peu de différence entre la France & les pays d'Inquisition. Ils me donnoient pour preuve des entraves sous lesquelles, suivant eux, notre librairie gémit, la dernière édition d'Homere donnée à Paris, en 1747, au bas de laquelle on lit en effet. *Jussu illustrissimæ Galliarum Cancellarii legi Homeri opera omnia, quæ extant, græca, &c. quæ quidem Typis ITERUM mandari posse censui. Parisiis die duodecimâ Mai 1744. P. GERMAIN.* Ou, disoient-ils, cette approbation est le fruit de la tyrannie la plus caractérisée, ou elle n'annonce qu'un *Pensum* donné par le Chancelier au Censeur, qu'il avoit trouvé en défaut sur quelque autre ouvrage : *Pensum*, qui devenoit un supplice cruel, si, comme ils se donnoient la liberté de le présumer, M. P. Germain ignoroit le Grec.

LES estampes satyriques excitent encore moins que les livres, l'attention de la police. Une infinité de petites boutiques, dans le quartier de Westminster sur-tout, sont chaque jour tapissées d'estampes, où

les principaux membres du ministère ou du parlement sont impitoyablement déchirés sous des emblèmes aussi grossièrement imaginés , que pitoyablement exécutés. Le graveur a atteint le but , s'il peut conserver quelques traits qui rendent reconnoissables les personnages qu'il veut livrer à la risée du peuple.

J'ai vu , dans ce genre , une estampe qui représentoit les grands-juges amassés en un tas , avec leurs grandes perruques , & dormant profondément en attitudes burlesquement contrastées. Les physionomies de la plupart de ces magistrats étoient très reconnoissables , & le dessein de l'estampe étoit d'assez bonne main.





C O M B A T S.

TOÛT ce qui n'attente directement ni à la paix publique, ni à la liberté ou à la vie du citoyen, est étranger à la police, qui, en conséquence, laisse un champ libre aux combats particuliers, très-fréquens à Londres entre les gens du peuple & quelquefois entre d'honnêtes gens, qui, par forme de récréation, veulent rosser ou être rossés.

La canaille est le juge né de ces combats, qui ont des règles traditionnelles, dont la première est que le combat dure jusqu'à ce que l'un des champions s'avoue vaincu, soit en demandant la paix, soit en restant à terre sans se relever, & se refusant au secours des spectateurs, toujours prêts à remettre le vaincu sur ses pieds.

Ces combats se font à coups de tête & à coups de poings. Les athlètes, en s'y présentant, quittent leurs habits, souvent la chemise même : il est de la politesse d'en user ainsi

de la part d'un Anglois à l'égard d'un étranger. On prouve par-là & que l'on ne craint point les coups , & que l'on n'a rien sur soi qui puisse en parer ou en amortir l'effet.

Ce genre de combat tient , sans doute , au caractère Anglois. Il a toujours été pratiqué en Angleterre , d'où il a été apporté par les Bretons-François , qui l'ont conservé & qui le pratiquent encore avec quelques modifications (*a*). C'étoit gentillesse entre Anglois du plus haut rang. Dans la fameuse entrevue de François I avec Henri VIII à Boulogne , ce dernier prit un jour le roi de France au collet & lui proposa de lutter : le défi accepté , Henri donna à François deux crocs en jambe , que François esquiva , & jetta l'Anglois par terre , lui

(*a*) Dans les *Joyeuses Aventures* , ouvrage imprimé pour la première fois en 1555 , le Héros de la première Nouvelle , parcourant la Bretagne , y trouva une riche maison de gentilhomme où il y avoit trois filz de bon age & de belle taille , beaulx danseurs de passe-pieds & de triorhis , beaulx lutteurs , & n'en eussent craint homme , collet à collet.

*donnant , dit Fleurange , un merveilleux
sault (a).*

Ce goût tient tellement au sang Anglois , que dans les Pensionnats d'Éton , de Westminster , &c. les enfans de la première noblesse , que l'on y élève , se font de fréquens défis de cette espèce , & se battent dans toutes les règles du point-d'honneur. Pourquoi , me disoit un de ces jeunes gens , ne me battrois-je pas ? ne vaux-je pas tout homme de mon âge ? Si je refuse de combattre , ou si dans le combat je m'avoue vaincu , c'est un avantage que je donne sur moi pour toute la vie ; mon adversaire fera éternellement en droit de dire : voilà un homme que j'ai vaincu , je vaux mieux que lui. Cependant cette jeune noblesse ne s'est point trouvée à portée de prendre dans le peuple des modèles & des exemples de cette espèce de férocité.

Elle s'étend aux femmes même , au moins parmi le peuple. J'ai vu , dans Holburn , une femme aux

(a) Hist. de Calais , par M. Lefebvre
tom. 2.

prises avec un homme, qui, prenant ses avantages, se lançoit sur elle avec une fureur, dont les plus affreux symptômes étoient peints dans son attitude & dans tous les traits de son visage. Ses coups portés de toute la force dont il étoit capable, il reculoit & s'animoit par des torrens d'injures, pour revenir à la charge. La femme, qui paroissoit moins furieuse que lui, faisoit ces intervalles pour lui sauter à belles mains au visage & aux yeux. Je vis cinq ou six voltes de ce combat, qui m'étonna d'autant plus, que la femme avoit sur le bras gauche, un enfant d'un an ou deux, qui, loin de jeter les hauts cris, ainsi qu'il est naturel aux enfans en occurences moins sérieuses, ne paroissoit pas sourciller, & sembloit prendre tranquillement leçon de ce qu'il devoit pratiquer un jour.

La police (a) n'a aucune inspec-

(a) Je n'ai pu savoir si elle a eu quelque influence sur la cessation de ces combats à outrance, qui, au commencement de ce siècle, se donnoient en public & sur des théâtres.

tion sur ces combats particuliers , qui entretiennent la bravoure du peuple , mais qui ne le fortifient point contre l'arme blanche. Elle permet même que , par voie de fait , l'on prenne sur le champ vengeance d'une insulte que l'on ne s'est point attirée. Dans la rue du parlement , je vis un de ces coquins qui bordent les trottoirs de ce quartier , attaquer d'injures un honnête-homme qui passoit à portée de lui , & lui aller porter le poing sous le nez. L'insulté leva une grosse canne qu'il avoit à la main , & l'appuya sur le crâne de l'agresseur , qui tomba sous le coup sans connoissance : l'homme à la canne continua son chemin. J'appris que l'insulte qu'on lui avoit faite étant gratuite , il n'avoit aucune recherche à craindre , quand même son homme seroit mort du coup qu'il lui avoit porté.

entre des gladiateurs exercés comme l'étoient ceux de l'ancienne Rome (*). L'atrocité de ce spectacle a suffi , sans doute , pour le faire abandonner.

(*) *Reflexions sur la poésie , premiere Partie , Sect. 2.*

Me promenant un autre jour dans le Parc S. James , je vis un Anglois , assez honnêtement mis , venir au milieu de la grande allée , attaquer un homme qui avoit l'air étranger & qui portoit l'épée. S'arrêtant devant lui & lui coupant le chemin , il fit mine , sans le toucher , de lui porter de la main quelques bottes en tierce & en quarte. L'étranger , offensé de cette insolence , mit la main à la garde de son épée ; & à ce geste , l'Anglois prit la fuite à toutes jambes. Un jurisconsulte , avec lequel je me promenois alors , m'assura que si , pour répondre à cette insolence , l'étranger , tirant l'épée , l'eût passée à travers le corps de l'insolent aggresseur , vu l'insulte publique , la loi le mettoit à couvert.

Cependant le meurtre est , en Angleterre , le premier & le plus capital de tous les crimes. Le préjugé que les loix ont établi à cet égard , est si généralement & si profondément enraciné , qu'il est très-rare que les voleurs même de grand chemin aillent jusqu'à tuer. Dès que la chaleur des plus sanglantes révo-

lutions a été passée, ce préjugé, reprenant le dessus, a conservé la vie à des personnages qu'on eût ailleurs sacrifiés de sang-froid à la raison d'État. Ainsi Richard Cromwel, Fairfax & tous les chefs du parti anti-royal, ont survécu au rétablissement de la royauté, & ont joui jusqu'à la mort de leur état. On m'a fait voir à la cour la femme d'un pair, à laquelle le titre de petite-fille ou arrière petite-fille de Cromwel, est un titre moins d'opprobre que de distinction.

La ville de Londres dénuée, ainsi que je l'ai dit, de troupes, de garde, de guet de toute espèce, peuplée de gens désarmés, (car personne n'y porte l'épée, à l'exception des médecins, toujours vêtus de noir, & des officiers, lorsqu'ils sont en uniforme,) réduite pendant la nuit à la surveillance de vieillards sans armes, n'est gardée que par le commandement de Dieu : *Non occides*, & par des loix contre le meurtre, aussi sévères qu'exactement observées, sans distinction d'états, ni de personnes; soit que la loi ait influé sur le caractère de

la nation , soit que le caractère de la nation ait aidé & qu'il facilite l'exaëte observation (a) de la loi (b). De toutes les grandes villes de l'Europe , Londres est la seule où il ne se commette ni meurtres , ni assassinats. J'en ai fait l'expérience , autant qu'il étoit en mon pouvoir. En revenant de la comédie , vers les onze heures du soir , je préférerois aux grandes rues , de petits passages très-foiblement éclairés ,

(a) *V. Infr.* l'article des Loix & de la Jurisprudence. Dans son plaidoyer pour Cécinna ; Cicéron disoit : *Nihil in civitate tam diligenter quàm jus retinendum est : quo sublato , nihil est quod æquabile inter omnes esse possit.* Un de ces hommes rares que la France met au rang de ses premiers hommes d'État , M. Pithou , après une vie passée au milieu du feu des guerres civiles , disoit dans son testament : *Reclâ , sincerâ , æquabili , constanti inter omnes justitiæ administratione , etiam sceleratissimis atque audacissimis os occludi , manus obligari vidi , expertus sum.*

(b) Dans le carnage qui a souillé presque toutes les révolutions d'Angleterre , l'Anglois se ressembloit aussi peu à lui-même , que les Parisiens d'aujourd'hui ressemblent peu aux Parisiens de la fin du xve. siècle , ou aux Parisiens de l'année 1572.

tels que ceux qui , à Paris , de la rue S. Jean de Bauvais , conduisent à la place Saint-Michel , par Saint Jean de Latran , Saint Benoît & la Sorbonne. A ceux qui me demandoient la raison de cette préférence , je répondois que je voulois savoir par moi-même , s'il étoit vrai que l'on n'assassinoit point à Londres ; & j'ai eu , à cet égard , tous les éclaircissemens & toute la satisfaction que je desirois. Dans les émotions même les plus vives , me trouvant au milieu de la canaille attroupée , je l'ai vu menacer froidement , piller paisiblement des maisons qui lui étoient suspectes , jeter quelques pierres , enfin , environnée de troupes , demeurer en respect , ainsi que les troupes qui l'entouroient , par la crainte mutuelle de l'effusion de sang (a).

En un mot , le peuple de Londres , quoique fier , quoique haut à la main , est en soi-même un peuple bon , un peuple humain , même dans le dernier Ordre. Il paroît tel ,

(a) V. Infr.

par son attention à prévenir les bagarres presque inévitables au milieu du flux & reflux perpétuel de voitures, dans les rues les plus fréquentées & la plupart très-étroites. Si, malgré les attentions des cochers & des chartiers pour les éviter, il se forme quelque embarras, leur prompte disposition à se détourner, à reculer, à s'ouvrir, à prêter la main, en cas de besoin, empêche que ces embarras ne dégénèrent en ces bagarres, souvent meurtrières, qui sont si communes à Paris. Ajoûtons même, à l'honneur des cochers de Londres, bourgeois & autres, que 400 carrosses que j'ai vus ensemble à Renelag, se placent, s'arrangent, se traversent, & sont toujours prêts, chacun au premier ordre, sans gardes & sans ordonnateurs qui président à cet arrangement.

Aux fêtes publiques, aux cérémonies qui attirent la foule, quelque grande qu'elle soit, les enfans & les personnes de petite taille sont sûrs d'y trouver des attentions : tous s'empressent à leur ouvrir le passage, & même à les élever pour qu'ils se

trouvent à portée de voir. Les avenues & les portes du lieu où se donne la fête, sont gardées par des gens armés, non de fusils, de pertuisanes, de hallebardes, mais de grands bâtons creux, qui, lorsqu'ils en usent, ce qui arrive très-rarement, font grand bruit & peu de mal.





P A U V R E S.

SI, à l'égard de tous les objets que je viens de parcourir, la police est sans fonction, c'est, en grande partie, parce que Londres n'a point de pauvres, au moyen d'établissements de charité très-riches & très-nombreux, & de sommes immenses que produit la taxe pour les pauvres. Chaque paroisse en fait la levée & la répartition : c'est une des premières charges auxquelles toutes les maisons sont imposées, & une charge très-considérable. On en peut juger par le total du produit de la taxe, évalué à 20 millions (a). C'est une des impositions que la petite bourgeoisie paie le plus alégrement : elle la regarde comme un fonds dont, à la mort du pere de famille, les intérêts sont assurés à sa veuve & à ses enfans.

(a) Tout le numéraire énoncé dans cet Ouvrage, est en valeur de France.

Où cette taxe pourroit n'être pas portée aussi haut, où les pauvres en tireroient des secours encore plus assurés & plus considérables, si, contre le droit, ou au moins contre l'usage de tous les temps & de tous les pays, personne ne s'en enrichissoit. Pendant mon séjour à Londres, la chambre des pairs s'occupa sérieusement du projet d'un bill d'administration générale, & de l'établissement d'un bureau pour la répartition, levée & distribution du produit de la taxe des pauvres. J'assistai même à une séance de cette chambre, qui fut remplie par cet objet, duquel sortit un incident qui fut enfin décidé en faveur des pauvres, après une longue & vive discussion.

Cet incident fut élevé par le lord Littleton, qui observa que la chambre descendant aux détails des besoins des pauvres & des secours qu'ils demandoient, il devoit lui proposer, comme premier secours, le *gratis* de tous les actes qui se faisoient en parlement, pour eux ou en leur nom, relativement à tout établissement de charité quelconque.

La proposition touchoit principalement le chancelier, auquel passe une partie de ces droits, & qui présidoit la chambre comme commissaire du roi. Il quitta sa place, &, après avoir beaucoup parlé de ses dispositions personnelles pour l'arrangement proposé, il se retrancha sur l'usage & sur le danger des innovations. Le lord Mansfield, juge du banc du roi, & l'un des hommes de l'Angleterre qui manie le mieux la parole, parla aussi assez longt-temps dans le sens du chancelier. Au fond, la chose n'avoit été mise sur le tapis, de la part du parti alors opposé à la cour, & qui s'appelloit le *Parti Patriote*, que pour faire assaut contre le parti du ministère, qu'ils appelloient le *Parti de la Corruption*. Elle fut, en conséquence, débattue avec toute la vivacité qu'y pouvoient mettre les vues secrètes des proposans & des opposans. Après de longs débats, les voix se trouvant à-peu-près partagées, on les compta avec les plus grandes précautions, & la proposition en faveur des pauvres fut admise à la pluralité de trois voix.

Les deux partis ayant fait ainsi essai de leurs forces, & ni l'un ni l'autre n'y comptant pas assez pour s'en prévaloir dans le bill d'administration générale, on en est demeuré au projet. Quel intérêt, dira-t-on, peuvent avoir ces partis à influencer exclusivement sur un bill de cette nature ? L'intérêt de composer le bureau de gens affidés, & de procurer à ses partisans, des places toujours lucratives, ou pour ce monde, ou pour l'autre. D'ailleurs, changer l'administration actuelle, c'étoit soulever une foule de gens qu'auroit ruiné le nouveau plan ; & chaque parti a, parmi ces gens, ecclésiastiques & autres, des champions qu'il est intéressant de se conserver.

Quoi qu'il en soit, la taxe des pauvres, malgré les abus inséparables de toute affaire pécuniaire, malgré l'énorme quotité de cette taxe, est le plus beau moyen dont un peuple opulent puisse se faire honneur de ses richesses. En aidant des familles laborieuses, en bannissant de Londres la mendicité, elle a délivré la police des princi-

paux objets de sollicitude qui l'occupent ailleurs.

A juger de cette police par *l'Appel aux Nations*, qu'interjeta M. de la Condamine, d'un mauvais procédé dont il se plaignoit de la part d'un juge de paix, on pourroit prendre, de ceux qui l'exercent, une idée très-sinistre; mais la justice qui fut faite de ce juge, a suffisamment justifié le gouvernement (a).

Si l'on jugeoit de l'état du peuple de Londres par le gain journalier des artisans, ce peuple pourroit être regardé comme très-riche, en comparaison du peuple de Paris, le prix de ses journées étant presque double de celui qui se paie à Paris : & il seroit relativement d'autant plus aisé, qu'en général il est aussi réglé dans ses mœurs & dans sa conduite, que le peuple de Paris, généralement pris, l'est peu. Mais il vit bien, il est bien vêtu (b), il multiplie beaucoup; & tout est

(a) Voyez sur ce fait une lettre de M. de la Condamine lui-même, *Mercur de France* Juillet 1770.

(b) En traversant la Tamise, j'ai eu souvent, pour bateliers, des gens en bas de soie.

à Londres d'une si excessive cherté, qu'en gagnant beaucoup, & ne dépensant que pour le nécessaire, il vit, ainsi qu'ailleurs, au jour la journée. Les provinces de l'Angleterre sont, pour ces objets, à l'égard de Londres, ce qu'est la France à l'égard de Paris; & dans l'un & l'autre pays, la même balance est établie entre le peuple de la campagne & le peuple des villes; si toutefois, du côté de l'Angleterre, tout l'avantage n'est pas pour le campagnard, qui goûte cette félicité dont jouissoit le peuple d'Israël, dans ses jours les plus heureux: *Habitabat unusquisque, absque timore ullo, sub vite suâ & sub ficu suâ, & comedebat de ficu suâ & vineâ suâ, & bibebat de cisternis suis: état qu'avoient précédé & que suivirent des siècles de sang & de larmes, où les tristes cultivateurs euntes ibant & flebant mittentes semina sua. Ps. 125.*

Pour que l'on puisse juger de la cherté des denrées à Londrè, je vais donner un état de leur prix pendant que j'y ai séjourné: le pain se vendoit 5 à 6 s., la viande 9 s.; la pièce de bœuf 16-18 s. la livre,

le lard 20 f. , le beurre 25 f. , la chandelle 14 f. , le prix d'une vache laitière est de 12 à 15 guinées ; l'arpent de terre , aux environs de Londres , se loue le même prix par an , & une voiture de fumier , pris à Londres , est de 12 l. Cette cherté des denrées excitoit les clameurs du peuple , mais elle ne faisoit pas famine , & le parlement assemblé ne s'en occupa que sur de longues & de vives sollicitations de la part de la populace ameutée. Toutes les mesures qu'il prit à cet égard , se bornèrent à fermer les ports aux grains d'Angleterre , & à les ouvrir pour trois mois aux grains étrangers. Dans les délibérations sur cet objet , un des premiers pairs dit que la cherté étoit moins une preuve de la disette de grains , que de la surabondance d'or & d'argent que la guerre & le commerce apportoit en Angleterre ; que la campagne participoit par-là à cette surabondance , qui se répandoit sur le cultivateur ; enfin , qu'on la devoit d'autant moins regarder comme un mal dont on dût s'occuper , qu'elle étoit un des plus forts liens

que l'on eût pu imaginer pour attacher, dans la constitution présente, le peuple au gouvernement. Cet avis s'étant répandu dans le peuple, y excita la révolte formelle, dont je parlerai ailleurs.

Le pain Anglois est bon & délicat, quoiqu'avec beaucoup de mie. Ce sont les Anglois qui ont imaginé d'user de la levure de bière au lieu de levain : usage qui eut tant de peine à s'introduire à Paris vers le milieu du dernier siècle. La première édition de l'histoire de la police de Paris, offre les pièces très-singulières de la contestation qu'il occasionna. Le parlement s'en trouvant saisi, prit les avis de notables bourgeois, de la faculté de médecine & presque de la Sorbonne; & ces avis contradictoires augmentant la difficulté loin de la résoudre, le petit-pain s'est maintenu de lui-même en possession de la levure de bière. Il en fera sans doute ainsi de l'inoculation, dont l'Europe aura pareillement obligation à l'Angleterre. Ceux qui s'y intéressent pour ou contre, ne peuvent lire sans intérêt & sans plaisir les
pièces

pièces recueillies par le commissaire la Marre ; l'avis , sur-tout , du fameux libraire Vitré : cet avis ne pourroit être plus plaisant , quand Molière lui-même l'auroit rédigé.

Le beurre & le thé , dont vivent les gens de Londres depuis le matin jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée , occasionnent la plus grande consommation de pain , qui se coupe par tranches transversales , d'un mince qui fait autant d'honneur à l'adresse du coupeur , qu'au tranchant du couteau. Deux ou trois de ces tranches fournissent à un déjeûné. Ils n'en font pas moins économes dans leurs repas : ce qui y suffit , en ce genre , à un François d'un appétit ordinaire , pourroit suffire à trois Anglois de bon appétit. Ils semblent n'user de pain que dans la crainte de passer pour faire tous leurs repas sans pain : d'après le goût national , leurs médecins regardent le pain comme le plus lourd & le moins digestif de tous les alimens. C'est ce goût , & l'usage établi en conséquence , qui met les Anglois en état d'exporter de leurs isles une quantité prodigieuse

de grains : exportation qui prouve moins la surabondance en ce genre , que le peu de consommation. Aussi la cherté du grain fait-elle peu de sensation , même dans le peuple , qui se passeroit aisément de pain , si les circonstances l'exigeoient.

De-là , on peut conclure , en passant , que la culture doit être dirigée en France sur des principes différens de ceux qui la règlent en Angleterre , où la moitié du terrain est & doit être en pâtures & en pacages.





V I A N D E.

J'A VOIS beaucoup oui parler de l'excellence de la viande que l'on mange en Angleterre; mais en ayant usé de toutes les manières dont on la sert , c'est-à-dire , ou rôtie , ou bouillie , je n'y ai trouvé ni la fermeté , ni le suc , ni la finesse qu'à celle de France. La volaille est molle & baveuse; le veau a toute l'imperfection d'une viande non encore formée; le mouton n'a de mérite qu'une graisse d'autant plus frappante , que les bouchers ne détachent le suif d'aucune partie : le bœuf même , d'une chair moins compacte & plus divisible que celui de France , & par conséquent d'une mastication & d'une digestion plus faciles , n'a pu en imposer que par là , & par sa graisse énorme (a) ,

(a) Cette haute graisse de la viande que consomment les Anglois , semble vérifier , à leur égard , la prophétie d'Ezéchiel , 39-19 , *comedetis adipem in saturitatem.*

aux François qui l'exaltent au-dessus de celui de France. La comparaison, entre l'un & l'autre, se trouve décidée par un fait journalier. Les Anglois ne connoissent ni soupe, ni ce que l'on appelle en France le bouilli. S'ils font quelquefois de la soupe pour des malades, ou pour des étrangers qui ne peuvent s'en passer, le bœuf avec lequel ils l'ont faite, ne reparoit plus, au moins sur les bonnes tables : totalement épuisé & dépouillé de ses sucs, il n'est ni présentable, ni mangeable : c'est un *cuput mortuum*. Celui qui se sert bouilli, ne passe sur le feu que le tems nécessaire pour la cuisson, & l'on jette l'eau où il a cuit. Dans le ménage que je tenois à Londres, les jours où je mangeois chez moi, j'avois le pot-au-feu : si le bœuf y avoit bouilli plus de deux heures, il n'étoit plus possible d'en manger ; mais la soupe étoit meilleure. En abrégeant l'opération, on parvenoit à avoir un bouilli qui conservoit encore quelques sucs, mais aux dépens de la soupe, dont les Anglois aiment mieux se passer, moins par choix que par nécessité.

Si, de la végétation , on peut conclure à la nutrition animale , celle d'Angleterre nous expliquera pourquoi la chair des animaux, chacun très-grand dans son espèce , y est moins ferme , moins compacte, moins succulente qu'en France. En effet, dans une température qui n'a ni les grandes chaleurs , ni les froids excessifs de la France , l'atmosphère d'Angleterre , chargée de brouillards & toujours humide en hâtant la végétation , la rend plus forte & plus vigoureuse , au moyen de la souplesse , toujours uniforme , que conservent les couloirs dans lesquels circulent les suc nourriciers. Cela se reconnoît , au moins dans les cantons que j'ai parcourus , à l'inspection du bois , soit coupé, soit sur pied. L'orme , par exemple , & dans sa tige , & dans ses pousses , & dans son écorce , a l'air du peuplier de France ; & le peuplier, qui a pris sa grosseur , l'air des saules de France dans toute leur vigueur : tous ces arbres sont également couverts , dans toutes leurs parties , d'une mousse, ou plutôt d'un duvet léger & verdâtre, qui s'enlève à la

main , & qui est , sans doute , autant l'effet d'une transpiration toujours aisée , que de l'humidité de l'atmosphère dans laquelle ils naissent continuellement. Aussi est-ce en Angleterre que les platanes , & autres arbres de mode , ont , dans leur croissance , cette célérité prodigieuse que le climat de France n'obtiendra jamais.

Etendez cette analogie aux herbagés & à tous les menus végétaux , dont se nourrit le bétail (*a*) ; étendez-la à la nutrition animale , il en résultera que la chair des animaux , d'une substance moins ferme , moins compacte , moins solide que celle des animaux de France , n'est pas également capable de soutenir l'opération qui prépare le meilleur plat de la cuisine Françoisse. C'est peut-être par cette raison que notre bœuf salé est tellement inférieur au bœuf salé d'Angleterre & d'Irlande , que nos armateurs eux-mêmes

(*a*) De-là la perfection du lait & de tout le laitage à Londres même , dont la consommation , en ce genre , est au moins double de celle de Paris.

préfèrent ce dernier à celui de France : une chair prend plus ou moins le sel & toutes les préparations qu'exige la salure , en raison du moins ou du plus de densité dans ses parties.

L'isle de Man, située à une distance égale de l'Angleterte , de l'Ecosse & de l'Irlande , offre le contraire de tout ce que l'on voit , dans ce genre , en Angleterre ; son sol très-élevé , dénué de bois & ouvert à tous les vents , est peuplé d'hommes & d'animaux de la plus petite espèce ; mais ces animaux , comparés à ceux de l'Angleterre , sont pour la substance & le suc , ce qu'est en France un mouton des plaines de Champagne , à l'égard d'un mouton nourri dans les gras pâturages de la Normandie.

Le prix des légumes est à Londres , en raison de la cherté des autres denrées (*a*) , & ils n'en sont pas meilleurs. Tous ceux du crû des environs de Londres , choux , raves , épinars , imprégnés de la fumée du

(*a*) Un poireau se vendoit 2 s.

charbon de terre qui remplit l'atmosphère de cette ville, ont un goût très-désagréable, qu'ils communiquent aux viandes avec lesquelles on les a fait cuire. Je n'ai mangé de bon, en ce genre, que les asperges, qui avoient, sans doute, crû dans des campagnes éloignées de Londres. Au reste, la douceur constante de la température de l'Angleterre, dispense les jardiniers de la plupart des précautions & des attentions auxquelles sont soumis les jardiniers de France. Ils sèment presque tout en pleine terre, plus ou moins nourrie de terreau. Je n'ai vu de couches que dans les campagnes les plus somptueusement tenues.





P R O P R E T É.

L'AIR humide & presque toujours embrumé qui enveloppe Londres , exige la plus grande propreté ; & à cet égard , les habitans de Londres peuvent entrer en comparaïson avec les Hollandois. La vaisselle , les foyers , les meubles , les appartemens , les portes , les escaliers , les portes même de la rue , leurs ferrures & leurs grands heurtoirs en cuivre jaune , tout est , chaque jour , lavé , écuré , frotté. Dans les maisons même dont les appartemens sont au louage , le milieu de l'escalier est couvert d'un tapis destiné à recevoir , à la décharge de l'escalier même , la boue que l'on apporte du dehors. Tous les appartemens ont de pareils tapis , dont l'usage a passé en France depuis quelques années.

Mais ce qui étoit de nécessité en Angleterre , n'est en France que de somptuosité. Les maison de Londres sont toutes bâties en sapin ;

les escaliers & les planchers sont de la même matière, qui ne peut soutenir le frottement continu des pieds sans s'écorcher & s'écailler : de-là la nécessité des tapis. Au reste, ces planchers, d'un sapin choisi, lavés & frottés tous les jours, ont un air de blancheur, de fraîcheur & de propreté que n'a pas toujours le parquet le plus fini (a).

C'est précisément pour se défendre de l'humidité, que les Anglois sont dans l'usage de laver chaque jour leurs appartemens : usage qui y rend le feu d'une indispensable nécessité dans le temps même où il seroit le plus aisé de s'en passer ; mais dans ce temps même, il seroit, disent-ils, encore plus nécessaire, si l'eau n'absorboit pas l'humidité que l'air porte & dépose par-tout. Ainsi Londres seroit inhabitable ; si, pour fournir au besoin continu du feu, elle ne trouvoit pas, dans le charbon de terre, une res-

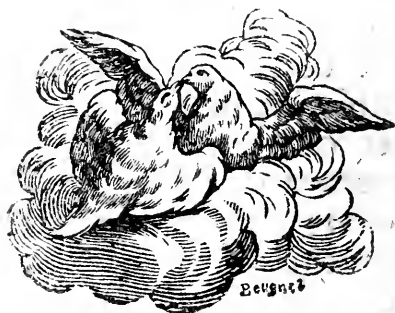
(a) Ce goût pour la propreté a banni de Londres les petits chiens, qui vivent à Paris avec tous les états, & qui remplissent les maisons, les rues & les églises.

source à laquelle ne pourroient suffire les plus immenses forêts.

Pour prouver combien Londres ressemble peu à Paris, & par ce besoin, & par ses ressources, il suffit de dire que, dans les beaux jours du mois de Mai, toutes les pièces du *Musée Britannique*, pièces aussi prodigieuses par leur nombre que par leur étendue, avoient dans chaque cheminée un foyer allumé, moins pour les échauffer, que pour mettre à couvert des atteintes de l'humidité, les livres, les manuscrits, les chartes & les collections en tout genre de curiosité, dont ce *Musée* est le dépôt commun (a). Les bibliothèques publiques de Paris, celle même du Roi, n'ont pas besoin de ce secours pour la conservation des dépôts très-précieux qu'elles renferment : le soin

(a) On a la même attention pour les pièces du château de Hamptoncourt, où le Roi Guillaume a fait placer les fameux cartons de Raphaël, cartons que Richardson regarde comme très-supérieurs à tout ce que possède Rome & l'Italie des ouvrages de ce grand maître.

que l'on prend à Londres pour chauffer ces dépôts, est égal à celui que l'on a à Paris pour en écarter le feu.





DOMESTIQUES.

LA propreté des gens de Londres, dans leurs appartemens & dans toutes les parties de leur ameublement, exige, de la part des domestiques, des soins & une attention qui ne paroissent point leur coûter, & qui n'égalent pas encore ceux qu'ils apportent au service personnel de leurs maîtres. Je parlerai à l'article des Arts d'un chambranle de cheminée, dont la sculpture, formée de figures très-délicatement terminées & presque toutes en saillie, me fit trembler pour ce morceau destiné à être livré aux mains des domestiques. Je témoignai mes allarmes au sculpteur lui-même, dans l'atelier duquel il étoit encore; mais il me rassura, & m'apprit qu'il avoit plus à gagner qu'à perdre en de telles mains. En un mot, l'exactitude des domestiques est égale à la ponctualité des maîtres, qui, communément, suivent, dans tous les détails de leur vie, un ordre invariable. Toute la livrée, tout le domestique de la bourgeoisie

est simplement & solidement vêtu, & l'insolence n'est d'étiquette dans aucun rang de cet ordre. Les cochers ont, par distinction, une houppelande, ornée d'une rotonde à deux ou trois étages, tous chargés de longues franges, & dont le dernier leur bat au milieu du dos. Avec cette houppelande sur le corps, perchés sur des sièges très-élevés, le corps plié en deux & les jambes battant de l'arrière à l'avant, ils ressemblent, on ne peut pas moins, à ces cochers du bon air, qui font étinceler le pavé de Paris. Quant à cet extérieur & à cette position, le cocher du ministre, du premier seigneur, du premier négociant de Londres, n'a rien qui le distingue de ses camarades, qui ne paroissent point regarder le cocher même de la place comme un être qui leur soit inférieur.

Les servantes de la petite bourgeoisie, les femmes-de-chambre de la haute & petite noblesse, font cortège à leurs dames dans les rues & dans les promenades publiques, mises de manière que, si on ne connoît pas la maîtresse, il est bien difficile de la distinguer de sa suivante.

L'assiduité, les attentions, la propreté, le travail, la ponctualité qu'exigent les Anglois de leurs domestiques, règlent le prix de leurs gages; c'est-à-dire que ces gages sont très-forts. On peut en juger par ceux que donnoit l'hôte chez lequel j'avois un appartement, à une grosse servante Galloise, qui arrivoit de sa province, qui entendoit à peine l'Anglois, qui ne savoit que laver, balayer & écurer, & qui ne vouloit pas en apprendre davantage. Les gages de cette fille étoient de six guinées, outre une guinée par an pour son thé, que tous les domestiques prennent ou en argent, ou en nature, & le matin, & dans l'après-dînée. Les gages d'une cuisinière, qui fait faire griller ou bouillir la viande, sont de 20 guinées. Les profits des domestiques doublent leurs gages. Ces profits ne sont pas des droits exclusivement établis sur les étrangers, ainsi qu'on l' imagine communément. Tous les Anglois y sont soumis, & ils les paient exactement chez leurs amis & chez leurs plus proches parens. La sœur de mon hôtesse les payoit toutes les fois qu'elle venoit manger

ou prendre le thé chez elle. Les seigneurs Ecoffois ont travaillé les premiers à affranchir les étrangers de ces droits , & ils ont formé une association qui a eu , pour premier objet , l'augmentation des gages des domestiques. Le lord Morton m'en instruisit lui-même , comme j'allois le quitter , après avoir dîné chez lui : il m'apprit qu'il étoit un des chefs de l'association. Dans les autres maisons du même rang , où j'ai mangé , le même ordre étoit sans doute donné : n'y voyant point les domestiques se mettre en posture de recevoir , j'en ufois à la Française. Les gazettes ont retenti de soulèvements des Domestiques , occasionnés par la suppression de l'ancien usage. Il est à présumer que la victoire sera pour les maîtres , si toutefois la liberté Angloise ne se met pas de la partie. Malgré cet usage , qui , à certains égards , est celui de Rome & d'une partie de l'Italie , on ne paie point les cartes dans les maisons où l'on joue. Pendant son ambassade à Londres , M. le duc de Nivernois avoit , à ce dernier égard , mis sa maison au ton de l'Angleterre.



BÂTISSE DES MAISONS.

LES loyers sont un autre objet de dépense très - considérable. Excepté quelques maisons au centre de la cité, toutes les maisons de Londres appartiennent à des Entrepreneurs, qui bâtissent sur un terrain pris à bail pour 40, 60, 99 ans, à condition de remettre, à fin de bail, au propriétaire du terrain, le bâtiment en l'état où il se trouvera : la convention faite, la solidité de la construction se mesure sur la durée du bail, comme la chaussure sur un pied.

Celles qui sont aux moindres termes, n'ont, pour ainsi dire, que l'ame : *de cannâ straminibusque domos*. Il est vrai que le parement extérieur est en brique; mais il n'est que d'une seule brique, & ces briques, faites de la première terre qui tombe sous la main, & seulement présentées au feu, valent à peine les carreaux de terre pétrie & séchée au soleil, qui, dans certains pays, tiennent lieu de

pierres pour les bâtimens. Dans les nouveaux quartiers de Londres , la brique se fait souvent sur le terrain même , & l'on y emploie la terre que fournissent les fouilles pour les souterrains & pour les fondemens. On mêle à cette terre , en manière de phlogistique , les cendres ramassées dans Londres , par des voituriers distingués des boueurs : on m'a même assuré que les vuidanges des privés entroient , à certaine dose , dans la composition de cette brique.

L'intérieur de ces bâtimens est traité avec la même légèreté que l'extérieur : des brins de sapin tiennent lieu de poutres ; toute la menuiserie est de la même matière & de tout ce que l'on a pu trouver de plus mince. En gagnant du terrain , on diminue d'autant la dépense. Les appartemens sont lambrissés aux deux tiers de leur hauteur , & le lambris creux , qui accompagne les fenêtres , reçoit des contre-poids , au moyen desquels elles se lèvent & s'abaissent par la plus légère impulsion. Dans des maisons ainsi construites , il est aisé d'imaginer quels

progrès, quels ravages doivent faire les incendies presque inévitables.

Au moyen des arrangemens avec les entrepreneurs, les propriétaires des terrains assûrent & renouvellent les fonds très-considérables que leur produisent ces terrains (a); les entrepreneurs ne laissent point dans leurs familles des semences à ces discussions interminables, qui naissent des actions en garantie & en hypothèque; les citoyens trouvent à se loger au meilleur compte que puisse le permettre l'excessive cherté des loyers en général: enfin, les Anglois trouvent dans leurs maisons, ainsi que les Orientaux, de quoi se rappeler à chaque instant, que l'homme n'a de domicile fixe & certain que dans le tombeau.

Toutes les maisons de Londres, soit solidement, soit légèrement bâties, sont *assurées* contre les incendies. Le prix de l'assurance se règle sur

(a) Le fond de trois ou quatre des nouveaux quartiers appartient au duc de Bedford.

celui du loyer , & les dangers de feu font au compte des assureurs. Indépendamment de l'esprit de calcul qui régit , pour ainsi dire , l'Angleterre , cet établissement doit son origine à l'impression très-profonde que produisit , dans les habitans de Londres , le grand incendie de 1666.

Les locataires ont le même avantage pour les meubles , que des compagnies leur assurent au pied d'un inventaire fait entr'eux & les assureurs.

Ces expédiens , qui assurent l'éternité à la ville de Londres , n'ont point encore gagné celle de Paris.

J'ai dit qu'à Londres les loyers étoient d'une excessive cherté. Pour s'en assurer , il suffit de savoir que la maison où j'avois un appartement , bâtie sur un terrain irrégulier , en forme de claveffin , de 60 pieds de profondeur sur 14 de large , dans sa plus grande largeur , n'ayant que trois étages , y compris la cuisine & quelques offices en souterrains , étoit louée 38 guinées : le locataire étoit encore chargé de payer une guinée pour l'eau qu'ont toutes les mai-

sons , deux pour la taxe des pauvres , & trois pour l'impôt sur les fenêtres , balayeurs & *ouach-men*.

Cette eau , qu'ont toutes les maisons , leur est régulièrement distribuée trois fois par semaine , au *pro-rata* de la consommation de chaque maison. Elle y vient par des canaux souterrains , d'un diamètre proportionné à la quotité de la distribution : on la reçoit & on la conserve dans de grandes pipes cerclées de fer.

Cette eau , qui n'est point bonne , vient de la Tamise , d'où elle est élevée par des pompes , dont la première fut imaginée & placée au bas du pont de Londres , sous le règne d'Elisabeth , par un gentilhomme Allemand. Perfectionnée depuis par un réfugié François , nommé Savari , elle a été décrite par Desaguliers , & elle vient d'être appliquée , par un médecin François , au dessèchement de l'eau de la mer. Le comte d'Hérouville s'en est aussi servi pour les dessèchemens qu'il a entrepris depuis quelques années , dans les environs de Dunkerque. La vapeur de l'eau exaltée & raréfiée par l'é-

bullition , est le ressort de cette machine : ressort dont la force seroit incompréhensible , si l'on n'en avoit pas l'effet sous les yeux.

Les parties de Londres les moins à portée de la Tamise , par leur éloignement , ou par leur élévation , étoient privées d'eau. Un bon citoyen y a pourvu par une entreprise qui trouvera sa place parmi les établissemens patriotiques.





PROMENADES.

O U T R E le parc S.-James, le Gréen-parc & Hyde-parc , qui font une continuité du premier , & qui se trouvent , comme les Tuileries , à l'extrémité de la ville , l'intérieur de Londres a plusieurs promenades , d'autant plus agréables aux Anglois ; qu'elles sont moins fréquentées & plus solitaires que le parc. Tels sont les jardins renfermés dans les enceintes du Temple, de Gray's-inn & Lincoln-inn. Ils sont formés de boulingrins très-bien tenus , & plantés d'arbres ou taillés en pomme ou à haute tige : quelques-uns de ces jardins ont quelques parties en jardinage. Les boulingrins de Lincoln-inn ont des statues , qui , dans le total forment une assez agréable décoration.

Le parc S.-James & ses dépendances ne sont point aussi-bien tenus que ces jardins particuliers. Dans la partie la plus voisine de Westminster , c'est la nature toute brute : c'est une prairie irrégulièrement coupée & arrosée par des canaux ,

plantée de faules & de peupliers jetés au hasard. Et dans ces parties, & dans celles même qui sont le rendez-vous de la cour & de tout le beau monde, les boulingrins sont couverts de vaches, abandonnées à elles-mêmes, ou paissant, ou buvant, ou ruminant, les unes debout, les autres couchées : cela répand, sur ces promenades, un air de vie qui en bannit la solitude, lorsqu'il y a peu de monde. Sont-elles remplies : cela y réunit, sous un même coup d'œil, la foule, le luxe & le brillant d'une ville aussi opulente que peuplée, dans le contraste le plus piquant avec la simplicité champêtre.

Conformément à cette simplicité, la plupart de ces vaches se rendent, à midi & le soir, vers la porte par laquelle le parc communique avec le quartier de Withall. Attachées, sur une file, à des piquets, au bord du boulingrin le plus près de la porte, elles abreuvant les passans de leur lait, qui, tiré sur le champ, est servi avec toute la propreté Angloise, dans de grandes tasses à thé, à raison d'un sou par tasse.

J'ÉTOIS



V I N S.

J'ÉTOIS aussi peu fait au lait, qu'à la bière & au thé : je fus bientôt accoutumé à tout cela ; mais il me fut impossible de m'accoutumer au vin de Londres.

Le plus usuel est de trois sortes, dites de Porto, de Bordeaux & de Bourgogne, en rouge ; d'Espagne ou des Canaries, en blanc. Le Porto, ne laissant rien à la bouche, n'agit sur l'estomac que par sa pesanteur : le Bordeaux, de l'espèce la plus foncée & la plus épaisse, est animé & fouetté par une légère teinte d'esprit de vin. J'ai bu du Bourgogne à de très-bonnes tables : il coûtoit 12 liv. la bouteille ; mais il laissoit à la bouche un arrière-goût d'eau-de-vie. Quant au vin blanc, il est, pour la plus grande partie, entièrement factice : les Anglois le servent & le boivent comme tel, & il leur plaît.

A l'égard des vins rouges, j'ai su, d'un maître de l'art, que les payfans recueillent soigneusement, dans les

haies de tous les environs de Londres , les griottes & mûres sauvages qui y croissent ; qu'on vient publiquement les vendre aux marchands de vin ; que plusieurs de ces marchands ont à la campagne des plants de ronces & d'arbrustes sauvages qui portent ces espèces de fruits , dont la maturité fixe le temps des vendanges de Londres : c'est-à-dire qu'alors se composent les vins , dont la base est un jus de navets bouillis jusqu'à entière dissolution. Ce jus , mixtionné avec celui de fruits sauvages , avec de la bière , avec de la litarge , donne , après une légère fermentation , le vin de Porto , que consomment les cabarets & les guinguettes de Londres : on le fait entrer , *suivant l'art* , à plus légère ou plus forte dose , dans les vins de Bordeaux , & même dans le vin de Bourgogne , qui , en sortant des mains de plusieurs commissionnaires Bourguignons , n'est que trop souvent un mauvais rapé de vins de Languedoc & de Provence.

Je n'ai bu de vin non apprêté , qu'en deux maisons : chez un banquier François , qui , ayant maison à

Lisbonne , regardoit , comme un avantage capital , la commodité qu'elle lui procuroit d'avoir du vin de Porto , tel que le donne la nature ; & ce vin , très-foncé en couleur , mais pétillant & plein d'esprits , ressembloit au vin de Bordeaux bien choisi , bien en boîte , & bu à Bordeaux même.

Le chirurgien dont j'avois eu la compagnie de Douvres à Londres , avoit rapporté de France deux bouteilles de vin de Mâcon bien choisi : lorsque dans mes courses vers son quartier , j'allois le voir , il fermoit son cabinet , me faisoit passer dans l'arrière-cabinet , & tiroit d'une armoire où il renfermoit ses effets les plus précieux , une de ces bouteilles de Mâcon , dont nous buvions chacun un verre , à la santé de la France & des François.

L'Angleterre eut autrefois des vignes dans quelques cantons du pays de Galles , & même dans quelques provinces du Nord. La variation continuelle de la température & l'humidité constante du climat étoient peu favorables à ces vignes , qui , n'arrivant que rarement à une

entière maturité, donnoient le vin qu'il est aisé d'imaginer. Depuis qu'une culture raisonnée a mis l'Angleterre en état de tirer de son sol tout le parti possible, le cultivateur Anglois, renonçant à celle de la vigne, s'est borné à quelques treilles, qui lui donnent, pour les defferts, un raisin qui, dans les expositions les plus favorables, atteint rarement une parfaite maturité.

J'ai vu cependant à Cobham, dans un très beau parc, qui appartient à M. Hamilton, un rideau bien exposé, où l'on avoit planté environ un demi-arpent en plant de Bourgogne. On avoit rapporté, de différens endroits, la terre que l'on avoit jugé la plus convenable à cette culture, que le maître affectionnoit, & pour laquelle il n'épargnoit ni soins ni dépenses. Lorsque je vis cette vigne, on venoit d'y repiquer les échalas, & ces échalas n'étoient autre chose que des segmens de ces grandes perches que l'on emploie dans les houblonnières. Je fis part au vigneron de mes observations sur ce mauvais choix. En effet, ces perches, par leur volume & par la

proximité à laquelle elles sont plantées, font un ombrage plus nuisible là, que par-tout ailleurs; & les suc qu'elles déposent, en pourrissant, se mêlant à ceux dont se nourrit la vigne, achèvent de les altérer & de les énerver. Le vigneron accueillit mes observations, avec promesse de remplacer les tronçons de perches par des échaldas, ou des baguettes les plus légères qu'il seroit possible.

J'ai depuis eu le bonheur de goûter du vin du crû de cette vigne; c'étoit, à l'œil, une liqueur d'un gris sale; c'étoit, au goût, un mélange de verjus & de vinaigre liés par un mauvais goût de terroir.

Tel est le physique de Londres. Considérons-en maintenant la partie animée, je veux dire les habitans, qui, dans la première course que je fis le lendemain de mon arrivée, m'étonnèrent plus que la ville qu'ils habitent.



PEUPLE DE LONDRES.

IL faut bien distinguer dans ce peuple, les crocheteurs, les matelots, les porteurs de chaise & tous les journaliers répandus dans les rues, non-seulement des honnêtes-gens, dont plusieurs vont à pied uniquement par goût, mais même de la dernière classe des marchands tenant boutique.

Les premiers sont la plus insolente canaille que l'on pût rencontrer dans des pays où il n'y auroit ni loi ni police. Les François, sur lesquels se déploie principalement leur grossièreté, auroient tort de s'en plaindre, puisque les honnêtes-gens de Londres n'en font pas eux-mêmes à couvert. Demandez-leur une rue : si elle est à droite, ils vous l'indiquent à gauche, ou ils vous renvoient de main en main à leurs camarades. Les injures les plus atroces assaisonnent ces politesses. Pour en être assailli, il n'est pas nécessaire de lier conversation avec

eux : il suffit de passer à leur portée. Mon air François , malgré la simplicité de mon acoûtrement , me procuroit , à chaque coin de rue , des litanies d'injures , à travers lesquelles je glissois , louant Dieu de ne pas entendre l'Anglois. Les *Kyrie* de ces litanies étoient *French dog* , *French B* : y répondre , c'étoit lier partie pour se battre , & ma curiosité n'alloit pas jusques-là. Je vis lier une semblable partie entre un crocheteur & un François qui lui avoit craché au visage , ne pouvant répondre autrement aux injures qu'il lui vomissoit , sans avoir été provoqué. Le feu maréchal de Saxe , courant Londres à pied , eut , avec un boueur , une affaire qu'il termina en un tour de main , avec l'applaudissement unanime de tous les spectateurs : il laissa venir sur lui son boueur , le saisit par le chignon & le fit voler en l'air , en le dirigeant de manière qu'il retomba au milieu de son tombereau rempli jusqu'aux bords d'une boue liquide.

Passant un jour du haut au bas Chelséa , avec M. Hutton , dont je parlerai plus amplement ci-après ,

vingt bateliers de la Tamise , quittant leur ouvrage , se mirent en ligne , & l'affaillirent , à mon honneur , de toutes les horreurs que peut fournir la langue Angloise , se relayant comme des bacheliers qui auroient soutenu thèse : à la troisième bordée , M. Hutton s'arrêtant , leur cria , qu'ils disoient les plus belles choses du monde , mais que malheureusement il étoit sourd : qu'à mon égard , je n'entendois pas un mot d'Anglois & que c'étoit tirer au mur. Cette remontrance les calma ; & , en riant , ils retournèrent à leur atelier.

Dans le voyage qu'il a fait en 1763 à Londres , M. de la Condamine eut d'abord un cortège nombreux qu'attiroit un cornet acoustique de fer blanc qu'il avoit toujours à la main , & un plan de Londres déplié , qu'il consultoit dans ses pauses fréquentes à tous les objets qui pouvoient mériter son attention. Au milieu de cette foule importune , il alloit son chemin , tantôt seul , tantôt suivi d'un interprète. Ces gens s'accoutumèrent enfin à le voir ; ils compri-

rent sans doute qu'il étoit sourd & curieux, & ils cessèrent de s'attrouper (a).

Le lendemain de mon arrivée, mon domestique fit une triste expérience de ce que se permet cette canaille à l'égard des François & de ce qui en a l'air. Il avoit suivi la foule à Tyburne, où l'on pendoit trois coquins, dont deux étoient pere & fils. L'affaire finie, comme il revenoit par la grande rue d'Oxford, avec les débris de l'assemblée très-nombreuse qui avoit assisté à l'exécution, il fut assailli par deux ou trois polissons, & bientôt la foule l'ayant entouré, il fit spectacle pour elle. Sir Jaquett, maître des hautes-œuvres, prit part lui-même à ce badinage, & entrant dans le cercle, il frappa de la main l'épaule du patient. On commençoit à le tirailler par les basques de son habit & par sa cadenette, lorsque, de fortune, il fut apperçu par trois grenadiers des Gardes-Françoises, qui, ayant déserté & passé la

(a) Voyez le Mercure de France 1770, premier volume de Juillet.

mer, arrivoient à Londres, & buvoient alors dans un cabaret voisin de la scène. Armés de tout ce que le hasard leur offrit, ils firent sur la canaille une irruption subite, donnèrent sur les oreilles à tout ce qui se rencontra à leur portée, & ramenèrent leur compatriote au cabaret & de-là à mon logis. Sept ou huit campagnes qu'il avoit faites avec un officier de Gendarmerie, une année passée depuis à parcourir l'Italie, ne l'avoient pas assez aguerri pour soutenir une pareille scène : elle fit sur lui le plus grand effet. Enfermé dans la maison, sans oser mettre le nez à la porte, il passa quinze jours, jurant contre l'Angleterre & contre les Anglois. Robuste & vigoureux, avec un peu d'usage de la langue & du pays, il auroit pu se tirer brillamment de ce mauvais pas, en proposant un combat corps à corps à celui qui lui auroit paru le plus foible de la troupe qui l'affailloit : la victoire lui eût valu l'honneur d'être ramené & même rapporté en triomphe par ceux-mêmes qui s'étoient réunis contre lui. C'est la

première loi de cette espèce de combat : loi à laquelle les Anglois sont fidèles au milieu du feu des batailles , où le vaincu trouvera toujours dans l'Anglois un vainqueur généreux ; ce qui sembleroit prouver , contre Hobbes , que dans l'état de nature , état auquel tiennent les combats des rues de Londres , l'homme méchant & cruel par accès , est foncièrement bon & généreux. On en trouve des preuves plus illustres dans la courtoisie des Anglois envers leurs prisonniers , à la suite des actions les plus chaudes & les plus meurtrières. Froissard en offre mille exemples , dont le plus frappant est sans doute le traitement que fit Edouard III aux François échappés au carnage qu'avoient fait les Anglois , du corps qui venoit recevoir Calais , sur une fausse intelligence avec le Gouverneur de cette place : » quand cette be-
 » soigne feust passée , dit Froissard ,
 » le roi se trait à Calais droict au
 » Chastel , & là fist-il mener tous
 » les Chevaliers prisonniers , où ,
 » après les avoir fait revestir de ro-
 » bes neuves , il les fit souper à sa

„ table , moult honorable & les
 „ servit du premier mets; le gentil-
 „ Prince de Galles & les Chevaliers
 „ d'Angleterre , au second mets ,
 „ s'en allèrent servir à une autre
 „ table. Après souper , le Roi vint
 „ à Eustache de Ribaumont , con-
 „ tre lequel il avoit combattu corps
 „ à corps sous la banniere de Gaul-
 „ thier de Mauny , & qui l'avoit
 „ mis par deux fois sur ses genouils,
 „ & ayant pris le chapelet de per-
 „ les , bon & riche , qu'il portoit
 „ sur sa teste , il le remit sur celle
 „ du Chevalier François , en lui di-
 „ sant joyeusement ; Monseigneur
 „ Eustache , je vous donne ce cha-
 „ pelet pour le mieux combattant
 „ de la journée , & vous prie que
 „ le portiez cette année pour l'a-
 „ mour de moi. Je sçais bien que
 „ vous estes gay & amoureux , &
 „ que volontiers vous trouvez entre
 „ dames & damoyelles ; si leur dis-
 „ tes que je le vous ai donné ; si
 „ vous quistez votre prison & vous
 „ en pouvez partir demain s'il vous
 „ plaict.

J'ai dit que les Anglois eux-mêmes n'étoient point à l'abri de l'in-

solence de la canaille de Londres. J'en ai eu la preuve par le jeune chirurgien avec lequel j'étois venu de Paris à Boulogne. Dans la première visite que je reçus de lui à Londres, il me raconta que, quelques jours depuis son arrivée, se promenant dans les prairies de Southwarck, vêtu d'un petit volant vert qu'il avoit rapporté de Paris, il fut joint par trois de ces messieurs, qui, le jugeant François, ajoûterent aux injures, une paire de soufflets: „Heureusement“, m'ajoûtoit-il en François, „je n'ai pas „fait le *grossier*, car ils m'eussent „jetté dans la Tamise, ainsi qu'ils „me le promirent positivement, „lorsqu'ils m'eurent reconnu pour „Anglois, s'il m'arrivoit jamais de „me rencontrer dans leur chemin „avec mon habit de Paris „.

Un Portugais de ma connoissance se promenant vers le même quartier avec trois de ses compatriotes, leur conversation en Portugais fut interrompue par deux bateliers, qui leur mirent le poing sous le nez, en disant : *Chien de François, parle donc ton diable de François.*

Je ne parle point de trois pierres qui, un jour, à midi, au milieu de Holburn, arrivèrent dans un carrosse où je me trouvois avec trois François, dont un fut atteint à l'épaule : peut-être ces pierres s'adrescoient-elles ailleurs, & ne les dûmes-nous qu'au hazard.

Allant un soir de mon quartier au *Musæum Britannicum*, je passai par le carrefour des Sept cadrans. Il étoit rempli d'une foule de peuple, attendant un malheureux qui devoit être mis-là au pilori, & dont l'exécution venoit d'être remise à un autre jour. La canaille, furieuse de ce contre-temps, jetta sa colère sur tous les passans, soit à pied, soit en carrosse, & elle employa sur eux la boue, les œufs pourris, les chiens morts & toutes les infamies de cette espèce, dont elle s'étoit pourvue pour accabler, suivant l'usage, le malheureux pilorié. Sa fureur tomba principalement sur les carrosses de place, des cochers desquels elle exigea qu'ils la saluassent du fouet & du chapeau, en criant *Ourey* : cri de ralliement dans toutes les bagarres. Celle dont il s'agit, fut

d'autant plus complete , que celui qui devoit remplir le premier personnage dans la scène dont le dérangement avoit excité la mauvaise humeur de la canaille , appartenoit à celle de toutes les nations que cette canaille se croit le plus en droit d'insulter.

Il n'est en Angleterre aucun rang, aucune dignité à couvert de ces insultes. La jeune Reine elle-même s'y trouva exposée dans ses premières sorties à Londres : la canaille se tenoit choquée de ce que cette princesse fermoit un des côtés de sa chaise-à-porteurs.

On dit que ce sont gentilleffes de crocheteurs & de bateliers ; mais ces gentilleffes furent , entre les mains du long parlement , une de ses principales armes contre Charles I. Le coup décisif & qui déterminâ la guerre civile fut porté par deux requêtes présentées à la chambre des Communes en 1642 ; l'une appuyée de 15000 porte-faix , l'autre de plusieurs milliers de journaliers (a).

(a) Voyez l'Histoire de Clarendon ;

La politesse, les attentions, les prévenances des seigneurs, de la bourgeoisie & des plus petits marchands en boutique, peuvent indemniser & consoler de l'insolence de la canaille : j'en ai souvent fait l'épreuve.

Je parlerai d'abord des visites dont ont honoré mon appartement garni, les Lords que j'avois vus chez eux, de l'honneur qu'ils m'ont fait de m'inviter à leur table, des plus gracieuses instances pour que je les allasse voir dans leurs terres, de la bonté avec laquelle ils se prêtoient à ma curiosité & à toutes mes questions : c'étoit pure courtoisie de leur part, pour un piéton de mon état & de ma condition.

Quelque pressé que paroisse un honnête-homme que l'on rencontre dans la rue, à la première interrogation, il s'arrête, vous répond, se détourne souvent pour vous indiquer ce que vous lui demandez, ou vous mettre sous la conduite de quelqu'un que son chemin paroît

conduire où vous voulez aller. Un galant-homme me mit ainsi une fois sous la conduite d'une jeune & jolie gouvernante , qui retournoit chez elle avec un bel enfant sur le bras. Je fis fort agréablement la route , qui fut assez longue , en donnant le bras à mon guide , & faisant la conversation telle qu'elle peut être entre deux personnes dont l'une n'entend pas un mot de ce que dit l'autre. J'avois fréquemment dans les rues de ces conversations , où , malgré tous les efforts que l'on faisoit pour m'entendre & ceux que je faisois pour être entendu , je n'y pouvois néanmoins parvenir : je quittois alors mon homme , & lui disois , en riant & lui serrant la main : *Tour de Babylon !* Il rioit aussi , & nous nous quittions.

Ayant quelqu'un à chercher dans la rue d'Oxford , je présentai son adresse à la première boutique : il en sortit un jeune homme en bas de soie , veste de très-beau drap & le tablier à la ceinture. Après avoir essayé si j'étois homme à le suivre , il me fit signe de le suivre , & se mit à courir devant moi. Dans cette

courſe , qui fut d'un bout de la rue à l'autre , c'eſt-à-dire d'un bon quart de lieue , penſant qu'il y avoit dans mon guide quelque vue d'intérêt , je préparai un ſcheling , que je lui préſentai en arrivant à ma deſtination ; mais il le rejetta avec indignation ; & me faiſſant la main , qu'il ſecoua fortement , il me remercia du plaſir que je lui avois procuré. Je le retrouvai depuis au Tabernacle des Méthodiſtes.

Prendre ainſi ſon homme par le bras & le ſecouer au point de démancher l'épaule , eſt un des grands témoignages d'amitié que ſe donnent les Anglois , lorsqu'ils ſe rencontrent : le tout froidement , le viſage ne diſant rien , & toute l'ame paſſant dans le bras qui ſecoue. Cela leur tient lieu de nos complimens , de nos révérences , de nos embrafſades , monnoie auſſi décritee en Angleterre qu'elle l'étoit à la cour de l'empereur Alexandre Sévère (a).

Je trouvois les mêmes attentions

(a) *Si quis caput flexiſſet aut blandiùs aliquid dixiſſet , uti adulator , vel abjiciebatur , ſi loci ejus qualitas pateretur ; vel ridebatur ingenti*

dans toutes les assemblées publiques & particulières , où l'on m'a fait l'honneur de m'admettre. A la chambre des seigneurs , à celle des communes , tout étranger peut , sans indiscretion , s'emparer au hasard de quelqu'un qui entend sa langue , & on se fait un devoir de satisfaire à toutes ses questions. A la première séance , pour l'instruction du procès du lord Byron , je me trouvai jetté au milieu d'une famille aussi aimable que distinguée. Hommes , femmes , jeunes gens , tout s'empressa de satisfaire ma curiosité sur ce qui formoit ce grand spectacle , à m'expliquer ce qui se disoit , à m'indiquer l'origine des formalités les plus singulières , enfin à me faire part des rafraîchissemens dont la longueur de la séance avoit demandé que l'on se munit.

A celle du roi dans la chambre des seigneurs , pour l'édit de régence , un des lords évêques , à la portée duquel je me trouvois , s'offrit de lui-même pour être mon inter-

cachinno , si ejus dignitas majori subjacere non posset injuriæ. Lamprid. in Alex. Sever.

prête, & il voulut bien en faire les fonctions pendant toute la séance.

Aux audiences des deux bancs & de l'échiquier à Westminster, je me plaçois parmi les avocats, & parlant François à mes deux voisins, si l'un ni l'autre ne l'entendoit, l'un d'eux se levoit & m'amenoit à sa place quelque'un de ses confrères, qui, parlant ma langue, m'expliquoit de son mieux tout ce qui se disoit & se faisoit.

Aux spectacles, j'avois les mêmes ressources. Tout ce qui ne m'entendoit pas s'empressoit à chercher & à m'amener quelque'un qui m'entendît; & mon interprète, souvent muni d'une petite bouteille de vin, ne s'y abreuvoit point sans me la présenter ensuite : je buvois, parce que l'ayant refusé au premier qui me l'avoit offert, il m'avoit expliqué que ce refus étoit contraire aux loix de la politesse Angloise.

Au reste, ces attentions & ces prévenances sont dépouillées de toutes les démonstrations qui les accompagnent en France. Si un Anglois, ne m'entendant pas, m'alloit chercher un interprète, il se levoit

& me quittoit d'un air qui annonçoit plus l'humour que la politesse qu'il me préparoit : je ne le revoyois plus.

Je trouvois ces attentions & ces prévenances chez tous les marchands à grande ou petite boutique. Le marchand détachoit son fils ou sa fille, qui me servoit souvent de guide, après m'avoir servi d'interprète : depuis quelques années toutes les petites écoles de Londres enseignent le François concurremment avec l'Anglois, & bientôt le François fera par choix la langue du peuple Anglois, comme elle le fut par contrainte & par nécessité sous les rois Normands : ce qui prouve que l'antipathie ne s'étend pas à tout ce qui appartient aux François.

Cette antipathie est le grand ressort que font jouer les citoyens turbulens pour émouvoir le peuple Anglois contre le roi & ses ministres : des propositions de guerre contre la France, sont dans la bouche de ces citoyens, ce qu'étoit à Rome la *loi Agraire* dans la bouche des Tribuns séditieux. Pour me borner à un exemple, je citerai le duc de

Gloceſtre , premier auteur de la rébellion qui arracha à Richard II ſon neveu , la couronne & la vie , rébellion qui ouvrit ces ſcènes de ſang & de carnage , dont l'Angleterre fut le théâtre dans le cours du quinzième ſiècle. La trêve & le mariage que Richard II venoit de conclure avec la France , furent le prétexte des menées qui préparèrent cette révolution. » A l'entrevue de » Richard & de Charles VI. les ſeigneurs François , dit Froiſſard , » montroient au duc de Gloceſtre , » tous les ſignes d'amour & d'honneur qu'ils pouvoient ; ne oncques » pour choſe qu'ils ſçuſſent faire , » le purent-ils adoucir , qu'il ne » demeurait ſel & cruel en toutes » réponſes aux propositions de paix , » hault & dur en toutes concordances , & au demeurant , la pire » teſte & la plus perilleuſe d'Angleterre (*a*).

L'antipathie pour la France eſt , ſuivant quelques viſionnaires , dans le ſang Anglois :

(*a*) Froiſſard , pag. 48 & 65 du iv vol. de l'édition de 1505.

Littora littoribus contraria , fluctibus undas ;

mais il est aisé d'en découvrir quelques raisons , qui , sans l'autoriser , peuvent au moins la rendre plus tolérable aux François.

Je ne parlerai point de celles qu'offrent les guerres & l'inimitié envenimée qui armèrent les deux nations dans le cours des XIV & XV. siècles (*a*). Dès le règne de Louis XI les deux peuples s'étoient rapprochés. La politique de ce prince , qui connoissoit combien les nobles Anglois , communes & gens d'Eglise étoient enclins à la guerre contre son royaume , avoit scû les contenter & contenir par

(*a*) La mémoire des maux que les Anglois avoient faits à la France , y subsistoit encore sous François I. Le poëte Crétin voit un Anglois dans un créancier intraitable , & Marot dans un records impitoyable. Liv. 1 , chap. 15 , Rabelais fait renvoyer le premier précepteur de Gargantua saoul comme un Anglois. La gloutonnerie Angloise étoit passée en proverbe : *Faustus Andrelinus in Anglos derivavit adagium* , *Mensa Syracusana*. Erasme , en ses Adages.

Dans une contestation émue vers 1222, entre les écoliers de l'Université de Paris, les Fran-

divers moyens , dont Commynes nous a donné le détail. (a) Toute l'ame de Louis XI est peinte dans le choix & dans le jeu de ces moyens , peu honorables pour les ministres Anglois , sur lesquels ils firent leur effet. L'intelligence & les liaisons depuis établies entre Henri VIII & François I , entre Elisabeth & Henri IV , en rapprochant les Souverains , dûrent rapprocher les peuples & les guérir de cette haine : *Quod certaminibus ortum , ultrà metum durat. Vel. Patere.*

La religion avoit aussi contribué à les ramener , par la fraternité qu'elle avoit établie entre les Anglois & les Protestans , qui composoient

çois appelloient les Anglois leurs condisciples , *Potatores & Caudatos*. Jacques de Vitry , le meilleur de nos historiens du moyen âge , a donné place aux détails de cette contestation dans le Chap. VIII. de son Hist. d'Occident : *ô timidorum Caudatorum formidolositas ! quàm mundus præsens foret squammatus , si purgaretur à Caudis & à Caudatis. Mathieu Paris , vers l'an 1250. Voyez ci-après l'origine de ce sobriquet.*

(a) Mémoires de Philippe de Commynes. L. 4. C. 9. L. 6. C. 2.

alors

alors presque la moitié de la France ; dans le commerce sur-tout , c'est-à-dire dans l'état qui avoit alors , avec l'Angleterre , les rapports les plus intéressans & les plus continus.

La religion a ensuite contribué à séparer ce qu'elle avoit uni. Henriette de France , après quelques brouilleries domestiques avec le roi Charles I , son mari , avoit pris beaucoup d'ascendant sur l'esprit & sur les résolutions de ce prince : elle contribua beaucoup à l'affermir contre les premières propositions de ses sujets révoltés ; & dès qu'ils eurent attenté à la liberté du roi , elle s'étoit vu contrainte de repasser la mer & de chercher son salut dans la fuite.

La conduite du cardinal Mazarin envers Cromwel , ne dut pas prévenir bien avantageusement en faveur du ministère François , les Anglois rentrés dans le devoir.

Charles II , appelé au trône , entretint avec Louis XIV des liaisons qui le mirent en état de fournir à son goût pour la magnificence & pour la prodigalité. L'An-

gleterre doit à ce prince presque tous les établissemens qui sont le plus solide fondement de son opulence , de sa splendeur & de sa force actuelles : elle ne lui a cependant pas encore pardonné la vente de Dunkerque , ni aux François l'acquisition de cette place.

Les liaisons de Jacques II avec la France , avant & depuis sa chute , quoique l'évènement en eût été à l'avantage de l'Angleterre , convertirent en animosité ouverte , ce qui jusqu'alors n'avoit été que rancune cachée ; & cette animosité fournit allégrement à tous les projets du roi Guillaume contre la France. Ces projets furent secondés de toute manière par les François , que , vers le même temps , la révocation de l'édit de Nantes avoit jettés en Angleterre , & qui , dans leur désespoir , mordoient la pierre qui les avoit frappés.

Le passage de ces réfugiés offre une des raisons personnelles de la haine du peuple Anglois pour les François. Tous , ou pauvres , ou aisés , ne cessoient de crier contre la France , contre la Cour & contre

les Jéfuites , qui avoient travaillé pour établir à S.-James l'empire qu'ils exerçoient alors à Versailles. Un grand nombre de ces réfugiés , réduits à l'état de mendicité & aux bassesses qu'autorise ou suggère cet état , laffèrent enfin la charité des Anglois , qui s'accoutumèrent fans peine & fans effort à voir tous les François dans ces mendiants.

Les guerres qui ont fuivi , guerres opiniâtres & sanglantes , en renouvelant les anciennes animosités , ont ramené les deux nations au point où les avoient laiffé les batailles d'Azincourt & de Poitiers.

Londres eft encore le refuge de banqueroutiers de France , d'accufés qui , y ayant quelque'affaire férieufe à démêler avec la juftice , cherchent à fe mettre à couvert de fes pourfuites ; enfin , de contumax échappés à des fupplices mérités : or , de pareils gens font-ils bien capables de prévenir avantageufement en faveur de leur nation tout peuple chez lequel ils trouvent un afyle ?

Les aventuriers achèvent ce que ces fugitifs ont commencé. Les uns

tiennent en Angleterre , tant qu'ils peuvent y trouver des dupes ; d'autres , après y avoir représenté quelque temps , finissent par des fripponneries éclatantes : plusieurs , tombés dans les mains de la justice , subissent les peines qu'ils méritent ; mais une fuite heureuse en dérobe le plus grand nombre aux poursuites de leurs créanciers.

Un jeune Provençal , d'un nom fameux en France dans l'affaire qui a déterminé la proscription des Jésuites , venoit de s'évader de Londres , lorsque j'y arrivai. Il avoit , pendant trois mois , fait une figure convenable au titre de marquis qu'il s'étoit donné : une nuit au *Bagno* lui coûtoit 30 guinées , en pure magnificence. Il se disoit honoré par la France d'une commission secrète. Il étoit enfin parti , chargé de dettes & ayant mis sur la place une fausse lettre de change de 50000 écus , sur laquelle il étoit parvenu à en toucher 10000 : à mon arrivée à Londres , toute la bourse retentissoit de cet événement , dont on avoit soin de régaler les François.

Vers le même temps , deux étourdis de la première classe , partis de Paris dans la compagnie d'un chevalier de S. Louis , s'étoient montrés à Londres (a). Après y avoir passé quinze jours avec le plus grand fracas , ils étoient retournés à Paris , n'ayant rien vu de Londres que quelques *Bagno* & les promenades publiques , alors à peine abordables pour des François. Le chevalier de S. Louis , plus curieux & plus sensé que ses compagnons de voyage , s'étoit échappé d'eux la veille de son départ , & il étoit parvenu à voir aux flambeaux l'église de S. Paul. *Indiscrete nation* , s'écrioit Montagne , *nous ne nous contentons pas de faire savoir nos vices & folies au monde par réputation : nous allons aux nations étrangères pour les leur faire voir en présence !*

Vu la fréquence de ces aventures , les Anglois , qui ne connoissent point la France , s'en font des titres pour juger les François : ju-

(a) Le chef de cette petite troupe , étoit M. B. V. D. C. D. R.

gemens auffi téméraires que le feroient ceux des François , qui jugeroient l'Italie & les Italiens , d'après les charlatans & ces troupes de prêtres vagabonds que vomit l'Italie.

Pour tarir la source de ces faux préjugés , il feroit , fans doute , à defirer que les ports de France & les frontieres du côté de la Flandre fuflent fermés à tout François qui s'y présenteroit pour les franchir , fans lettre expédiée dans les bureaux du miniftère , en connoiffance & du voyageur , & des motifs de fon voyage. Cet *embargo* eft établi dans les ports ; mais c'est pure affaire de finance : il s'est converti en droit au profit du gouverneur ou de l'amirauté : en payant ce droit , tout paffe : plus il paffe de gens , plus le droit produit.

AUX raifons des Anglois pour juger finiftrement des François , fe joint l'attention qu'ont les auteurs qui travaillent pour le théâtre de Londres , de consacrer dans chaque pièce une fcène , au moins , à la charge des François , tous marquis.

J'ai vu ces marquis joués par un

petit acteur bancale , parlant François aussi mal qu'il marchoit , & prenant tous les airs que pourroit se donner un décroteur pris au hasard sur le Pont-neuf. Avec cette démarche & ces airs , il disoit , en dérision de tous les marquis , vrais ou faux , qui passent de France en Angleterre : *A Marseille , moi , j'étois Jean Farine : je suis ici M. le Marquis de Poudreville.*

Il n'est pas jusqu'au petit théâtre de M. Fout (a) , qui ne se permette de sonner le tocsin sur les François. La scène que j'y vis jouer , à la charge des François , se passoit entre un grand & un petit chapeau. Le grand se moquoit de l'exiguité du petit : le petit persifflait le grand & faisoit valoir son élé-

(a) Ce théâtre est rempli par le seul M. Fout , qui , dans une espèce de comptoir environné de têtes à perruque , de perruques , de chapeaux , de coëffures de femmes , & mettant en jeu sa tête même & sa perruque , joue toutes les nations , toutes les conditions & tous les états , dans des dialogues qui font beaucoup rire les Anglois : c'est une espèce d'*Encyclopédie perruquière* en action. Ce théâtre est très-fréquenté.

gance , son goût & ses graces. Ils disputèrent ensuite sur les causes de leur grandeur & de leur petitesse respectives : ils finirent par se battre , & le grand engloutit le petit.

Deux jours après , au théâtre de Drury-lane , je me trouvai partie dans une querelle qui pouvoit servir de clef à celle dont je viens de parler. Le hasard m'avoit placé à côté d'un bourgeois de Londres qui ne parloit pas mal François , & qui voulut bien me servir d'interprète. Il portoit un petit chapeau : dès le premier entr'acte , il me l'avoit fait remarquer. Démêlant où il en vouloit venir , pour lui couper le chemin , je lui montrai mon chapeau , acheté la veille à Londres & taillé à l'Angloise. Ne se le tenant pas pour dit , il ajouta que c'étoit uniquement par goût qu'il se coëffoit ainsi , qu'il n'y étoit point forcé par la nécessité ; & vint la conquête du Canada. C'est apparemment , lui dis-je , cette conquête qui vous a diminué le prix de la bière & qui vous a établi le pain à si bon marché

(le pain valoit alors 7 sols , & au moyen d'un impôt occasionné par la dernière guerre & non supprimé , la bière étoit augmentée de 2 s. par pinte). Vous entendez les affaires , répondit l'Anglois ; mais toujours est-il vrai que nous avons de notre côté le Canada & le Castor. Avant , lui répliquai-je , que d'entrer plus avant dans cette matière , dites-moi ce que vous avez gagné personnellement à cette conquête ; & je vous dirai ce que j'y perds personnellement : il sourit , & revint de très-bonne grace à m'expliquer la tragédie que l'on jouoit.

Dans celles de Sakespear , que nous connoissons par les traductions , on ne trouve point cet acharnement contre les François , qui , depuis environ un siècle , perce dans tout le théâtre Anglois. Les François , à qui cet auteur a donné des rôles , ou principaux , ou subalternes , y paroissent sous les traits que leur donne l'histoire. Cependant Sakespear étoit comédien ; il travailloit pour le peuple , & il avoit intérêt de le prendre par tous

les endroits qui pouvoient flatter ses préjugés.

Le théâtre est , à bien d'autres égards , un sujet de noise entre les deux nations. Corneille est-il supérieur à Sakespear ; Sakespear l'emporte-t-il sur Corneille ? Qui de Racine ou d'Otway doit emporter la balance ? Laquelle des deux nations a le plus d'auteurs originaux ou plagiaires ? *Thrax est Gallina Syro par ?* Ces points sont comme décidés en faveur de l'Angleterre , dans tous les écrits Anglois qui ont le théâtre pour objet. A propos de plagiaires , mon Anglois du Canada me soutint fort sérieusement que l'*Oracle* , donné pour petite pièce à la suite de la tragédie , qu'il avoit la bonté de m'expliquer , étoit de la composition de l'actrice qui y jouoit le premier rôle , & que l'*Oracle* François n'étoit qu'une traduction de l'original Anglois. Le *Charmant* étoit représenté dans cette pièce , par un petit homme en redingote , froid comme marbre , & qui ne marquoit la tendresse & l'embarras , qui sont l'ame de ce rôle , qu'en se mordant fréquemment le bout des doigts.

Les préjugés des XIV & XV^e. siècles , ramenés par les causes que je viens de détailler , influent sur le jugement que les Anglois les plus sensés portent des François. Ils les jugent d'après les petits maîtres imaginaires qu'ils voient au théâtre , ou d'après les petits - maîtres réels qui se montrent quelquefois à Londres. Ils ne les voient que du côté qui prête au ridicule : ils aident à tout ce qui peut les présenter de ce côté défavorable.

C'est dans cette vue charitable qu'ils entretiennent la folie d'un M. Descazeaux , qui a passé à Londres en qualité de poète , & qu'ils nomment le poète François , *Commonly called in London , the FRENCH POET*, ainsi qu'il le dit lui-même à la tête de ses écrits , qu'il fait imprimer & qu'il répand en feuilles volantes. Il m'a fait l'honneur de me gratifier de quatre de ces feuilles : elles méritent que j'en donne une idée , en y joignant quelques vers fidèlement copiés. La première , du 28 Août 1764 , intitulée : *Impromptu fait à loisir , pour le triomphe des Muses , candides , quoique non*

H 6

trop simples , sous l'étendard irréprochable de Graces très-amicalement conjugales , est une feuille in-folio que remplissent seize vers , suivis des conditions d'une souscription ouverte par l'auteur , pour une tragédie de sa façon , sous ce titre : La Magnanimité d'Alexandre le Grand , après la bataille d'Arbelles ; d'une liste des lords , ladys & seigneurs , qui chacun ont donné à l'auteur une ou deux guinées à compte sur la souscription ; enfin , de l'annonce d'une autre souscription pour ses tragédies de Turnus & des Danaïdes. Les vers débutent ainsi :

LA BIENFAITRICE .. (en or) .. d'ALEXANDRE le GRAND ,
(Qui fut très-généreux) a , de bonté , garant ;
My Lady d'HARRINGTON est plus féconde & belle

Que VÉNUS : Descartaux la compare à
CYBELE.

.
.

Finis coronat opus. Fait , à LONDRES , dans ma tête (& non hors de mon cœur) du parc royal de S.-James , dimanche au

soir le 26 , & perfectionné dans ma chambre , le 28^e. Août 1764 ; toujours , avec l'optimisme de candeur innocente & non dupe.

La seconde pièce , du 28 Janvier 1765 , est intitulée :

Ex tempore opportuno ;

d'impromptu fait à loisir , en forme substantielle de réponse laconique au DICTIONNAIRE nouveau , TROP portatif , & prétendu PHILOSOPHIQUE.

La PHILOSOPHIE est , seulement , PHILOSOPHASTRE , lorsqu'au plus , inquiète , & , au moins , TÊMÉRAIRE.

Descarteziana.

ARROUET (dit VOLTAIRE) illustre , est
DEVENU

DICTIONNARISEUR , non CHRÉTIEN
ingénu , ...

Je ne le blâme pas d'être Docte & FAILLIBLE ;
Il-par-me croire , -PEUT- (soit) FAIRE , avec
DIEU , PAIX....

Tel est le ton des dix vers qui remplissent la seconde feuille.

La troisième réunit deux pièces , dont la première , intitulée PORTRAIT incontestable , offre l'éloge de M. le duc de Choiseul & de l'ambassadeur de France. Le poète dit du premier :

Le DUC de CHOISEUL est PREMIER MINISTRE
(en HOMME ,
Par PRIMITIF MÉRITE) & non un *Favori* ;
Car il a cœur d'AMBOISE & TESTE de SULLY ,
Pour LOUIS QUINZIEME , & des LYS le
ROYAUME :
Voilà son PORTRAIT , PEINT , par MY-LORD
DESCAZEUX.

La seconde , qui indique la patrie de l'auteur , a pour objet le recouvrement de son bien , qu'il dit lui avoir été enlevé par sa famille :

PERDRAI-JE -- (par PROCÈS , hélas !
sempiternel ,)
- Les DEUX TIERS de mon PAIN , dans ma
FAMILLE à NANTES ,
En face du SOLEIL , & de LOIX GOUVERNAN-
TES ?

Il invoque ensuite le Roi , M. de

Maupeou, M. de Beaumont Avocat,
& enfin,

Le DUC, MECENATIQUE, & grand de
NIVernois,

Mon PEGAZE -- (aimé) -- n'a besoin que
d'un Harnois.

J'ai vaincu, par travaux, l'ENVIE & le
Grimoire.

Finis coronat opus.

L'intérêt que prennent les Anglois au *Poëte François*, dont la veine a enfanté ces belles productions, s'étendoit à l'Hyène du Gévaudan, tellement brodée dans les conversations & dans tous leurs papiers publics, que les gens les plus sensés n'y voyoient qu'une farce imaginée par les étudiants de Westminster, pour amuser le public : plusieurs même me demandoient très-sérieusement s'il étoit possible qu'il y eût quelque chose de vrai dans toute cette affaire. Ils triomphoient également sur les toilettes de propreté, composées de toutes pièces, & que leurs soldats ont souvent trouvées parmi les équipages de

militaires François (*a*). Tous ces gens-là , disoient-ils du ton le plus méprisant , sont moins hommes que leurs ayeules. Avec la tête remplie de toutes ces sottises , ils ont souvent peine à conserver leur flegme à la vue d'un François : lorsqu'il leur est une fois échappé , ils rient en raison des efforts qu'ils ont faits pour le retenir. J'ajouterai même que je n'ai vu aucun Anglois rire bien franchement que dans ces occasions (*b*). Je jouissois alors de l'Angleterre & de ce que peut sur

(*a*) Interque signa (turpe !) militaria

Sol aspicit Conopæum. *Hor. Epod. 9.*

Les Agrigentins, réformés par Empedocles , portèrent une loi , qui réduisoit l'équipage de chaque militaire à un pavillon ; une peau de Chameau , une couverture de laine & deux oreillers. *Diod. de Sicile , livre 13.*

Perse appelloit encore les militaires Romains au service des Empereurs , *Gentem hirsutam Centurionum*, dans un tems où la Jeunesse de Rome étoit en possession, *capillum frangere, ad muliebres blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum fæminis & immundissimis se excolere munditiis.* *Senec. Controver. lib. 1.*

(*b*) Et dans deux autres indiqués ci-après l'art. de la *Mélancolie.*

de bonnes têtes la force du préjugé.

Il semble même qu'ils craignent de voir fermer les plaies que leurs guerres avec la France , depuis le détrônement de Jacques II , ont laissées dans les esprits des deux nations : tant ils ont soin d'en perpétuer la mémoire par des monumens destinés à braver l'injure des tems. Malgré toute leur fierté , les anciens Romains pensoient & agissoient bien différemment : par respect pour l'humanité , les trophées de leurs victoires n'étoient que des monumens très-passagers (a) : ce ne fut que dans les guerres civiles qu'ils les consacrèrent à l'éternité.

L'Angleterre se remplit de monumens de cette espèce. Tel est le grand morceau de peinture dont le roi Guillaume a fait décorer la salle du trône dans le château de

(a) *Plutarque , questions Romaines ; & Diod. de Sicile , liv. 13.* Les conquêtes qu'assuroient ou procuroient ces victoires , suffisoient à l'orgueil Romain : il ne s'occupa de trophées qu'après les victoires , qui , ruineuses pour l'État , expioient ses conquêtes & vengeoient l'univers.

Windfor : sur une étendue de dix à douze toises , ce morceau représente le triomphe du fameux prince Noir , présentant à son père le roi Jean de France & le roi David d'Écosse ses prisonniers. Le peintre a réuni , dans l'étendue qu'occupe ce tableau , ces accessoires les plus humilians pour les vaincus , dont Raphaël , Jules Romain , le Brun ont décoré les triomphes de Scipion , de Constantin , d'Alexandre. Tel est le château de Bleinhem , bâti aux frais de la nation pour le duc de Marlboroug , en mémoire de la victoire d'Hochstet. Telle est l'inscription que portent les guinées frappées en très-grand nombre , la première année du règne de la reine Anne , au bas du buste de laquelle on lit , *Vigo* ; pour annoncer que ces pièces ont été monnoyées de l'or des Gallions pris dans le port de *Vigo* (*a*).

Les Anglois préviennent même

(*a*) Suivant M. de Fontenelles , dans l'éloge du Chevalier Renau , les Espagnols sauvèrent tout l'or des Gallions , & les Anglois n'en purent rien atteindre.

quelquefois les expéditions pour en constater le succès. J'ai eu une médaille d'un mauvais tombac frappée en 1741, pour apprendre à la postérité la prise de Cartagène, que se proposoit l'Angleterre, dans un armement que devoit commander l'amiral Vernon, dont la médaille portoit le buste avec une longue inscription. L'amiral parut, il échoua devant Cartagène; & la médaille, qui est demeurée, confirme l'adage:

Qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

L'Abbaye de Westminster reçoit tous les jours de nouveaux monumens de la dernière guerre. On y retrouve, en beau marbre de Carrare, les Généraux Anglois qui s'y sont montrés avec le plus de distinction. On y voit, ainsi que dans le Prytanée d'Athènes & dans le *Forum* de Rome, les statues de ceux qui ont perdu la vie au service de l'État (a).

(a) *Reddebantur iis statuæ pro vitâ, quâ multas per annos eorum progeniem honestârunt. Cicero Philipp. IX. initio.*

Là le conquérant de l'Inde représente avec tout le fafte Afiatique. Sa figure , en pied , eft cantonnée de deux grands palmiers chargés de trophées & de dépouilles des vaincus.

Le Général Wolfe, mort dans l'expédition du Canada qu'il commandoit , aura un monument encore plus caractérisé. Je l'ai vu dans l'atelier du fculpteur , modelé en grand & tel qu'il doit être exécuté en marbre. Défarmé , mourant & affis fur un lit à l'antique , un grenadier le foutient & lui montre , dans un demi-lointain , la Victoire qui lui apporte à plein vol une couronne : vis-à-vis , un groupe de Militaires & de Canadiens exprime , par des attitudes variées , la douleur la plus profonde : le moribond a pour tapis de pied un grand drapeau jetté au hafard & qui retombe en partie fur le devant du monument : ce drapeau porte trois fleurs-de-lys du plus grand relief.

Les jardins de Fox-hall , dont je parlerai par la fuite , offrent , dans un grand fallon nouvellement conftruit & qui fert de vestibule à la ro-

tonde , quatre grands tableaux auffi peu amufans pour les François. L'antipathie nationale femble avoir élevé l'imagination & la main du peintre (M. Hayman) au-deffus de tout ce que le pinceau Anglois eft capable de produire. Ces tableaux repréfentent les dernières conquêtes de l'Angleterre dans les quatre parties du monde. Celle du Canada offre un Général qui fait diftribuer des vivres aux habitans de Québec , réduits à la famine pendant le fiége qu'abrégea beaucoup le défaut d'approvisionnement de toute efpèce. Une tendre & noble compaffion fe peignent dans la phyfionomie & dans toute l'attitude de ce Général.

Un coup-d'œil me fuffifoit pour ces monumens : j'abrégeois l'examen le plus qu'il m'étoit poffible ; mais j'y trouvois fouvent des François arrêtés par de charitables Anglois , qui leur en donnoient l'explication avec tous fes détails & tous fes agrémens. J'en entendis un demander à un garçon fculpteur , ce que fignifioient les trois fleurs-de-lys jettées fur le drapeau qui fervoit de tapis de pied au Général

Wolfe : la réponse fut aussi laconique que désagréable ; c'est-à-dire telle qu'on devoit l'attendre :

Louis XIV est le premier des souverains modernes qui , par des monumens durables , ait ainsi insulté aux vaincus (*a*) : ils le lui ont bien rendu depuis. A la vue des monumens Anglois , nous pouvons dire avec les Grecs vainqueurs des Troyens & gémissant de leurs victoires :

Festis pernas expendimus omnes. Æneïd. Lib. IX.

L'animosité , entretenue & perpétuée par ces monumens , saisit toutes les occasions pour se montrer & se faire sentir : elle iroit jusqu'au mépris chez des gens qui , absolument nouveaux dans les affaires du monde , ignoreroient combien sont inconstantes les faveurs de la fortune (*b*).

(*a*) Dans la *concion* de Gargantua , après sa victoire sur Picrochole, Rabelais à rassemblé une foule d'exemples de la *debonnaireté* & de la *mansuétude* , dont usèrent toujours les François envers les vaincus. *Rab. liv. I , c. 50.*

(*b*) *Fortuna sævo læta negotio.*

Cette animosité n'a pas manqué l'occasion que lui offroit la trop fameuse affaire du chevalier Déon. Elle lui a procuré , dans tous les états , de chauds partisans , qui , sous un zèle apparent pour la défense du mérite opprimé , cachent un dessein effectif de répandre du ridicule sur la France & sur les François. Ce dessein semble avoir attendu , pour se monter à découvert , le jugement prononcé contre le chevalier à la cour du banc du roi.

Depuis ce jugement , l'ambassadeur de France avoit envoyé à l'exposition publique de productions du pinceau Anglois , son portrait , que venoit de faire à Londres M. Michel Vanloo , qui l'avoit très-légèrement traité en petite ovale. Les directeurs de l'exposition destinerent à ce portrait une place distinguée sur la face du salon la plus honorable ; mais ils eurent soin de placer au-dessus , le portrait en pied

Ludum insolentem ludere pertinax ,
 Transmutat incertos honores ,
 Nunc mihi , nunc aliis benigna. *Hor.*

du chevalier Déon , représenté en grand uniforme , un vaste chapeau très-galonné enfoncé sur l'œil ; portant , d'un air de matamore , une main à la garde de son épée , & entrouvrant de l'autre un *in-4.* couvert de papier bleu , contenant ses *Mémoires*. Dans les visites que je fis au fallon , quand je passois à la portée de ces tableaux , il n'étoit ni Anglois ni Angloise qui n'eût la charité de m'arrêter pour m'apprendre que le grand représentoit M. le chevalier Déon , & que le petit étoit le portrait de M. l'ambassadeur de France.

Il faut néanmoins ajouter que l'on pourroit prendre , pour effets de cette animosité , mille choses qui tiennent aux mœurs & aux usages Anglois , & dans lesquelles , malgré la première apparence , elle n'influe point.

TELLE étoit la manière brusque dont on se levoit & dont on me quittoit , pour m'aller chercher quelqu'un qui entendît le François & le parlât : c'étoit le comble de la politesse ; mais avant que d'y
être

être accoutumé, je n'y voyois qu'un mouvement de chagrin, produit par l'antipathie nationale.

On croit aussi que sur les trottoirs des rues les plus fréquentées, c'est parce que l'on est François, que l'on vous coudoie de préférence, & que l'on vous pousse souvent dans la boue qui remplit l'aire de la rue; mais on se trompe. L'allure des Anglois est très-précipitée: pleins de leurs affaires, ils sont très-exacts aux heures des rendez-vous: tant-pis pour ceux qui leur font obstacle: toujours élancés en avant, ils les heurtent des coudes & des épaules, en raison de leur masse & de la vivacité de leurs pas. J'ai vu des étrangers, non encore formés à cet exercice, se laisser balloter & pirouetter long-temps sur eux-mêmes, au milieu de gens qui ne pensoient qu'à avancer chemin. Ayant bientôt pris l'allure Angloise, je courois au milieu des trottoirs les plus remplis de monde, esquivant perpétuellement des gens également attentifs à m'esquiver (a).

(a) On trouve la peinture de ce mouve-
Tome I. I

On se tromperoit également, si l'on pensoit que les modes Angloises, toujours antipodes de celles de France, sont ainsi combinées d'après un dessein formé d'éviter toute ressemblance avec les François : si quelque chose y influe, c'est, au contraire, le desir de les imiter. Une mode commence à passer à Paris, lorsqu'elle est portée à Londres par quelque seigneur Anglois. La cour & la haute noblesse la saisissent : elle est ensuite portée à Westminster par les finges de la cour ; & lorsqu'elle gagne la cité, la mode contraire règne déjà à Paris, où les Anglois, apportant la mode surannée, paroissent toujours des gens

ment dans la scène où Plaute décrit, d'après Philémon, le mouvement du port d'Athènes & de ses abords :

Plenissimè eos qui adversùm eunt, aspellito,
 Detrude, deturba in viam : hæc hîc disciplina pessima est ;
 Currenti, properanti haud quicquam dignum habet
 decedere :

Ità tres simul res agendæ sunt, quandò unam occæperis,
 Et currendum est, & pugnandum, & jurgandum est in viâ.

Mercator. act. l. 5. c. 2.

de l'autre monde. Les petits chapeaux , par exemple , qui règnent aujourd'hui en France , commencent à influencer sur les grands , dont Paris leur avoit fourni les modèles : en les diminuant peu-à-peu , ils arriveront enfin aux petits chapeaux ; mais alors Paris aura repris les grands. Il en est ainsi de toutes les parties de l'habillement des hommes , & , en général , de l'ajustement des femmes (*a*).

Le goût pour les modes de France est très-ancien en Angleterre. On trouve chez Froissard le détail d'une grosse querelle entre un chevalier François & le fameux Jehan Chandos. Le sujet de cette querelle fut un ruban des mêmes couleurs , que l'un & l'autre portoit en l'honneur de sa Dame. *Vous êtes ainsi faits , vous autres Anglois , dit le chevalier François à Jehan Chandos ; vous n'imaginez rien & ne sçavez vous parer que de ce qu'inventent les autres.*

(*a*) Extrapelus tonsor dum circuit ora Luperi ,
Expungit que genas , altera barba subit. *Mart.*

J'eus soin de m'informer à la bourse même , de tous les détails du traitement dont on y avoit usé envers M. le duc de Nivernois , dans sa dernière ambassade. La gazette de France en avoit parlé dans le temps , & il ressembloit beaucoup à une insulte.

La curiosité avoit porté ce seigneur à la bourse. Après l'avoir parcourue , comme il se présentoit pour sortir , à la porte de la grande rue , on la ferma. Il en témoigna son étonnement ; & le bruit s'étant alors répandu qu'il étoit-là , il se trouva entouré , pressé , ferré , & arriva ainsi à la porte opposée , qu'il trouva à demi-fermée.

A ce sujet , j'ai appris , j'ai vu par moi-même que la bourse s'ouvre à une heure ; qu'à deux heures , on ferme un des battans qui s'ouvre sur la grande rue ; qu'à deux heures & demie on ferme l'autre battant & l'un de ceux de la porte opposée : le battant qui en reste ouvert , se ferme à demi , à deux heures trois quarts ; & à trois heures sonnantes , on le clôt de manière que ceux qui , l'heure passée , ne

seroient pas sortis de la bourse, s'y trouveroient enfermés.

Or, le hasard avoit voulu que le duc de Nivernois se fût présenté à la porte de la grande rue, à l'instant de sa clôture. Quant à la foule qui l'entoura, j'ai vu de plusieurs banquiers qui s'étoient alors trouvés à la bourse, que cette foule fut formée par l'empressement général pour jouir de la vue d'un homme à qui sa magnificence & son affabilité ont concilié l'affection des Anglois dans tous les états; d'un homme contre lequel le chevalier Déon seroit demeuré sans défense & sans protection, s'il s'étoit mis dans le cas d'en avoir besoin; d'un homme, en un mot, que l'Angleterre regarde du même œil que la France, & qui, ayant réconcilié les deux nations par la manière dont elles pensent à son égard, pourroit porter cette réconciliation jusqu'où il lui plairoit :

Cui licet impares

Formas atque animos mittere sub jugo.

Les deux nations semblent avoir,

pour cette réconciliation , des motifs suffisans dans les services mutuels qu'elles se sont rendus. L'Angleterre doit à des François la perfection de ses pompes à feu , celle de ses manufactures en soie & en acier , &c. La France doit à l'Angleterre les chaises à porteurs , les fiacres , la petite poste , *V. infr.* A ces commodités il faut en ajouter une d'autant plus capitale , qu'elle a ouvert pour le commerce intérieur du royaume , des vues dont l'exécution a procuré à l'Etat & au commerce des facilités dont le premier honneur étoit réservé à Henri IV. Le canal de Briare commencé en 1607 , sous les auspices de ce grand Prince , & dont nos écrivains donnent l'invention à un Hugues Cofnier de Tours , avoit été imaginé & proposé au commencement du dix-septième siècle par un Humphrey Bradley , qui s'en explique ainsi lui-même dans une lettre du 6 Juin 1603 , qui fait partie des *Epistres Françaises écrites à Joseph Scaliger* , page 362. Après avoir remercié ce sçavant , du mémoire qu'il lui avoit envoyé sur les entreprises

des anciens pour joindre les mers, rendre les rivières navigables, & dessécher les marais (a), Bradley ajoute : « Je suis d'accord avec le » Roi pour joindre la Loire & la » Seine au moyen de la rivière ou » ruisseau de Loing, le rendant na- » vigable à Montargis, jusqu'à Blé- » neaux, où il y a quelques sept » lieues. Ce ruisseau se décharge » dans la Seine à Moret à deux » lieues de Fontainebleau, & là il » y a une montagne à couper pen- » dant deux lieues, & là se rencontre » le ruisseau de Thrésée à accom- » moder dans la longueur de trois » lieues, lequel ruisseau se déchar- » ge dans la Loire à Briare. Le Roi » m'en a promis 400000 liv. & le » tiers des droits sur les denrées qui » y passeront ». Bradley ne bor- » noit pas ses vues à la France : à ce détail, qui annonce une entre- » prise agréée & arrêtée, il ajoute par un P S. « Je me suis avisé de- » puis deux ans d'un moyen pour

(a) Ce Mémoire est imprimé parmi les opuscules de Scaliger.

» faire écouler , par un cours natu-
» rel , les eaux des terres basses de
» Hollande , sans les moulins à
» vent dont on se sert : chose qui
» épargnera , pour le moins , la
» moitié de la dépense annuelle.





VIE DE LONDRES.

L'EXACTITUDE que l'on apporte à la clôture de la bourse de Londres , tient à l'intérêt général du commerce : elle ne laisse qu'un temps limité aux spéculations & aux négociations , qui , sans cette précaution , dégénéreroient en ramage & ne finiroient point. Celles qui ne sont qu'ébauchées , se terminent dans des caffés répandus autour de la bourse. Le banquier , le négociant Anglois , les négocians étrangers distribués en nations , ont un caffé à la bourse , comme les avocats & les procureurs au parlement de Paris ont leur banc au palais.

La manière de vivre des banquiers & négocians Anglois , malgré les soins & tous les détails qu'entraîne un commerce auquel aucun objet de spéculation n'est étranger , est la même que celle des gens de palais , des médecins & de toute la bourgeoisie. On se lève assez tard , on

passé une heure chez soi à prendre le thé en famille : vers les dix heures , on va au café , où l'on passe une autre heure : on retourne ensuite chez soi , ou l'on fait quelques visites d'affaires : à deux heures , on va à la bourse : la bourse fermée , on passe encore quelque temps au café , & de-là on va dîner vers les quatre heures. Il y a trente ans , midi étoit l'heure du dîner ; plus anciennement on se mettoit à table à dix heures : on se trouva gêné par l'heure de la bourse , & l'on prit le parti de ne dîner qu'après. Depuis cet arrangement , qui est devenu général , le dîner termine la journée , dont on donne le reste à ses amis : au lendemain les affaires. Les amis se rassemblent dans des cotteries formées par des liaisons ou de jeunesse ou de voisinage. Dans les grands jours d'été , ce reste de journée se passe soit à la promenade , soit à la campagne , si l'on a quelque maison à portée de Londres. Vers les dix heures du soir , chacun revient chez soi & se met au lit , après avoir pris un léger rafraîchissement. En tout temps , tout Londres part le samedi pour la cam-

pagne , y passe le dimanche , & ne revient que le lundi pour l'heure de la bourse ou du Parlement.

LES petits marchands , les artisans même suivent de loin ce genre de vie : dans le mois de Mai , les boutiques & les ateliers n'ouvrent que vers les huit heures. Les bas artisans , les compagnons même portent encore plus loin ce qu'ils appellent l'indépendance Angloise : le seul défaut d'argent les ramène à l'atelier. Y sont-ils , ils se battent , pour ainsi dire , avec l'ouvrage : ils travaillent en furieux & comme gens fâchés de travailler. Ils aiment mieux travailler ainsi de toutes leurs forces , & se reposer de temps en temps , que de passer mollement & langoureusement la journée à l'ouvrage. Il gagne à cette ardeur qu'y apporte l'ouvrier : on en peut juger par la perfection de la main-d'œuvre Angloise , soit dans les ouvrages en acier , soit dans tous les ouvrages de l'aiguille. Le tailleur dans sa boutique , le cordonnier , &c. ou travaille , ou se repose : on ne le voit point s'amuser , en

travaillant , à chanter ou à siffler.

La perfection de la main-d'œuvre & l'amour de la liberté , dans la dernière classe des artisans , contribuent également à la cherté de tout ce qui sort des manufactures Angloises. En vain l'Etat a-t-il quelquefois essayé de diminuer cette cherté , en ne laissant , par le moyen des impôts , que le moins d'argent possible entre les mains du bas artisan : il s'ameute , il refuse de travailler , il se révolte ; & , toujours à la charge du commerce , il obtient l'augmentation du prix de ses journées , dès que ce prix ne suffit plus à son train de vie ordinaire (*a*).

(*a*) Voyez ci-après l'article des *Cotteries*.





COMMERCE ET COMMERÇANS.

LES banquiers & les négocians les plus occupés ne tiennent exactement leur cabinet que les deux jours de courrier qu'ils ont chaque semaine, l'un pour le Nord, l'autre pour le Sud. Le vuide qui en résulte dans leur vie m'étonna d'abord; mais ma surprise cessa, quand j'eus appris qu'il s'en faut beaucoup qu'ils tiennent chez eux autant d'écritures que les banquiers & négocians Italiens & François. Portant dans les affaires l'esprit d'ordre, de justesse & de suite qui tient au caractère de la nation, de simples notes leur suffisent pour les choses les plus importantes.

Les bureaux du ministère & de toutes les parties qui en dépendent ou y correspondent, ne sont, en Angleterre, ni aussi multipliés, ni aussi nombreux, ni aussi chargés d'écritures, qu'en beaucoup de pays. Si, sous l'empire Romain, composé

de provinces qui forment aujourd'hui des royaumes, les affaires se fussent traitées avec le même appareil & la même prolixité, qu'elles se traitent aujourd'hui dans chacun de ces royaumes, il est très-douteux que la ville de Rome & ses faubourgs eussent pu suffire à contenir & à loger les bureaux.

Le *Carnet*, qu'un négociant Anglois porte toujours en poche, réunit souvent plus d'objets que nos plus gros livres. D'ailleurs les affaires de commerce sont moins affaires de plume que de tête : les plus grands gains sont à côté des plus grands risques : presque tout est à la grosse aventure ; & le négociant, qui a pour trois millions d'affaires, peut, par divers hazards qu'il brave, voir en un jour sa fortune ou doublée ou renversée.

Ces *Carnets* sont les plus solides fondemens de la richesse & de la grandeur de la nation : ce sont eux qui couvrent de vaisseaux les mers des quatre parties de l'univers ; ce sont eux qui suscitent les guerres & qui les soutiennent ; ce sont eux

qui triomphent dans les succès & qui , dans les revers , réparent les brèches & en imposent aux vainqueurs (*a*).

Sous ce point de vue , le négociant Anglois (*b*) est tel en effet que s'étoit fait représenter un fameux financier François (Samuel Bernard) , dans une estampe , que le précieux de sa gravure a rendu digne d'orner les cabinets les plus riches en ce genre. On y voit ce financier , une main appuyée sur un globe maritime , donnant de l'autre ses ordres à des vaisseaux qui se partagent pour différentes destinations.

Les négocians Anglois ont néanmoins des livres en état d'être représentés par-devant celui des grands-juges qui vient connoître à Guildhall des contestations entre commerçans ; mais ces livres sont tenus sommairement , sans répétition inu-

(*a*) *Merfus profundo , pulchrior evenit ;*

Luctere , multâ prouet integrum

Cùm laude victorem , geretque

Prælia conjugibus loquenda. Horat.

(*b*) *Negotiatores ejus Principes , Infinitores inclyti terræ. Isaïe. Cap. 25.*

tile , sans détail superflu. Chaque banquier , chaque négociant a communément un associé ; dont l'unique fonction est de tenir les livres & les écritures. L'associé en chef est chargé des spéculations & des négociations : ces dépar-temens se règlent , moins par la quotité des fonds , que par la capacité & par l'intelligence. Ils ont aussi des élèves , qui portent le nom d'apprentifs ; mais malgré le prix que coûte cet apprentissage , malgré les services que l'on peut attendre de ces élèves , pendant les sept années que dure leur noviciat , les banquiers , les négocians de la première classe ne s'en chargent que lorsqu'ils ne les peuvent absolument refuser.

Ou , disent-ils , l'apprentif , toujours fils d'un homme très-riche , qui donne jusqu'à mille guinées pour son apprentissage , s'appliquera au travail du cabinet , ou il ne s'y appliquera pas. Dans le premier cas , il prendra une connoissance intime de mes affaires ; & , l'apprentissage fini , il tournera cette connoissance à son profit & à mon

préjudice. Dans le second cas, j'aurai chez moi un homme inutile, & qui ne fera qu'y déranger les travailleurs : mais, ce second cas, ils le préfèrent au premier, &, pour le faciliter, ils n'exigent rien de l'apprentif, qui réjouit le maître, en passant son apprentissage, à se réjouir soi-même.

Dans les autres états, en vertu d'une loi de Henri VIII, abrogée par la reine Marie & rétablie par Elisabeth, les apprentissages emportent le même temps. On les commence communément à l'âge de quatorze ans, & on les finit à la vingt-unième année, qui, pour tous les états, est, en Angleterre, le terme de la minorité. Ils sont proportionnellement coûteux ; & les apprentifs forment, dans Londres, un corps nombreux, qui a tenu son coin dans toutes les révolutions (a). Ils sont le second

(a) Une requête présentée sous leur nom au Parlement en 1641, fut un des premiers signaux de la rébellion. *Hist. de Clarendon*, tom. I, pag. 70. Ils servirent depuis avec le même succès le parti dominant, ou qui vou-

Ordre dans une ville où le premier est formé par des marchands & artisans, partagés en corporations ou communautés décorées de privilèges qu'elles ont soin d'assurer & d'étendre à chaque révolution.

Ces corporations, au nombre de 72, ont chacune des officiers annuels pris dans le corps, dont ils maintiennent la police. Elles ont à leur tête les douze corps, qui sont à Londres ce que sont les six corps à Paris. Les marchands de soieries, les grossiers ou épiciers, les drapiers, les poissonniers, les orfèvres, les tanneurs, les tailleurs, les merciers, les regratiers, les marchands de fer, les cabaretiers, les drapiers drapans composent ces douze corps, d'où se tire chaque année le lord-maire, c'est-à-dire, le roi de Londres.

Il a un palais, des gardes, des équipages dont la magnificence semble annoncer un Souverain. Il tient table ouverte, & donne en certai-

nes occasions des repas où le roi est le premier convive. Il exerce une juridiction très-étendue & sans appel en plusieurs cas. Il a , enfin , sur la ville de Londres , une influence qui a , plus d'une fois , allarmé les rois , & qui a préparé & souvent consommé les plus importantes révolutions (a). En un mot , le lord-maire a , plus que beaucoup de petits Souverains , l'extérieur & tout le réel de la souveraineté. Il arrive cependant quelquefois que le sujet nommé à cette grande place la refuse : dans ce cas , il est condamné , *ipso facto* , à une amende de 500 guinées.

La cour n'a qu'une influence très-éloignée sur l'élection de ce magistrat , laquelle se fait souvent d'une manière diamétralement opposée à ses vues. Les rois eux-mêmes se font quelquefois aggréger à l'un des douze corps. Le roi Guil-

(a) Les *Londriens* ou *villains de Londres* , & leur Maire , se trouvent à la tête de toutes les révolutions d'Angleterre , décrites par Froissard.

laume , n'étant encore que prince d'Orange , avoit été aggrégé à celui des drapiers. Quand , à l'exemple des anciennes républiques grecques , la ville de Londres veut honorer de sa bourgeoisie quelqu'étranger d'importance , il est obligé , en recevant la patente , d'opter un des douze corps. Le prince de Brunswick , qui , dans la dernière guerre , a si utilement servi l'Angleterre en Allemagne , vient d'être honoré de cette distinction , avec tout l'éclat que méritoient ses services. A la suite d'un grand repas que lui a donné la ville de Londres , en recevant du lord-maire la patente de bourgeoisie dans une boîte d'or , il a opté le corps des grossiers ou épiciers , d'où le lord-maire étoit tiré. Plus récemment le roi de Danemarck , actuellement régnant , a reçu avec la bourgeoisie & franchise de Londres , la maîtrise dans la communauté des Orfèvres. Les Clefs-de-meute dans le parlement , quoique souvent gentils-hommes , briguent cette incorporation , qui , entr'eux & le peuple , devient un

gage mutuel d'affection & d'attachement. Le célèbre M. Pitt est aussi aggrégé au corps des épiciers.

L'affection de ces corps offre souvent des ressources à ceux qui ont sçu se la ménager. En 1706, le prince Eugene, n'ayant ni hommes ni argent pour ses opérations en Italie, passa à Londres, où les *marchands merciers* lui accordèrent un secours de six millions.

Londres, uniquement composée de marchands & artisans, n'étoit autre chose qu'une foire perpétuelle, avant que la haute noblesse, pour laquelle elle n'étoit qu'une auberge, y eût ces hôtels, dont le nombre augmente chaque jour. Le changement qui en résulte dans l'état physique de Londres, entraînera nécessairement des changemens essentiels dans son état politique.

La manière large dont, ainsi que je l'ai dit, le négociant & le banquier Anglois traitent leurs propres affaires, n'exclut point l'exactitude la plus rigoureuse dans la manière de traiter avec autrui. Un banquier,

à qui on présentoit une lettre de change pour l'acceptation , ayant pris la plume & ayant mis au dos de la lettre les premières lettres de son nom , s'avisa de jeter un coup-d'œil sur ses livres : y ayant vu qu'il ne devoit rien au tireur , il bâtonna le commencement de sa signature , & rendit la lettre non acceptée. L'affaire fut agitée , discutée , jugée à la bourse en ma présence : il fut décidé que le négociant , qui avoit écrit sur la lettre de change les premières lettres de son nom , l'avoit acceptée & qu'il en paieroit le montant. On alla jusqu'à dire qu'il en feroit de même , s'il avoit seulement dit de bouche qu'il l'acceptoit , ou même qu'en présence de témoins , il eût pris la plume pour écrire l'acceptation , quoiqu'ensuite il eût changé d'avis. Les formalités , disoient ceux qui portèrent la décision , ne sont faites que pour être observées à la rigueur : il faut ou s'y conformer à la lettre , ou tout remettre à la bonne-foi.

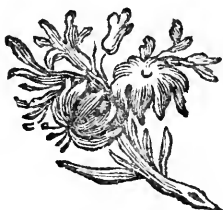
Je n'entrerais dans aucun détail

sur l'état actuel du commerce & des manufactures d'Angleterre. Tout est dit , à cet égard , dans des livres très-répandus. Ces manufactures , aujourd'hui si florissantes , doivent leur origine à l'esprit d'intolérance qui les a chassées de France & antérieurement de la Flandre. « Les suc-
 » cès du duc d'Albe en Flandre , ne
 » lui laissant plus de besogne , il
 » s'employa à rendre encore plus
 » rigoureuse l'inquisition , qu'il apel-
 » loit lui-même *le Conseil sanguinaire* ;
 » si bien qu'il chassa de la Flandre les
 » meilleurs ouvriers & les maîtres
 » des manufactures , desquels s'étant
 » emplies en Angleterre , Norwick ,
 » Glocestre , Hampton , &c. les
 » villes de Flandre avoient force
 » maisons à louer (a) ». La révo-
 cation de l'Édit de Nantes a depuis
 eu le même effet au profit de
 l'Angleterre , où les réfugiés Fran-
 çois trouvèrent l'accueil qu'avoient
 trouvé ceux de leurs ancêtres qui y

(a) D'Aubigné , Hist. Univ. sous l'an
 1570 , l. 5. chap. 33. M. de Thou. l. 49. p.
 618.

étoient passés sous le règne d'Elizabeth (a).

(a) Gallos exules, qui propter religionem in Angliam confugerant, omni ope atque humanitatis genere, à quâ alioqui insulani illi plerùmque, & maximè ergà Gallos, ob antiqua odia, alieni sunt, foveat Elizabetha, & à suis, ut idem facerent, procuravit. *Thuan. Hist. lib. 44. ad ann. 1568.*





ANNUITÉS

ET RENTES VIAGERES.

Du plus petit bourgeois au plus grand seigneur, tout, à Londres, est affaire de spéculation & d'*agiot*. Le duc de Bedford fait publiquement le commerce de rentes viagères, qui a si mal réussi en France, au moins à l'égard des prêteurs, entre les mains de quelques grands seigneurs ou de directeurs d'hospitaux (a). Tout le hasard de ces

(a) Dans le x^e. siècle, l'Eglise de France imagina ce trafic à l'égard des fonds, sous le nom de *contrat précaire*. En lui abandonnant des terres, des maisons, &c. on en retenoit l'usufruit viager, & l'on touchoit le double de cet usufruit en biens d'Eglise. Ceux qui renonçoient à l'usufruit du fonds abandonné, étoient traités encore plus favorablement; on le leur triploit. Ce trafic passa depuis en Italie, & il contribua beaucoup à faire passer tous les biens-fonds entre les mains des gens d'Eglise. L'incertitude que mettoient les malheurs de ces temps dans toutes les possessions;

prêts roule en France sur la mort plus ou moins prompte du prêteur. Mais en Angleterre, toute proposition est de mise : on prête également sur la tête du prêteur, sur celle de l'emprunteur, sur celle du premier passant. Un homme, dans l'emploi, veut assurer du pain à sa femme & à ses enfans : il prêtera sur leur tête & sur la sienne ; il ne recevra, tant qu'il vivra, qu'un pour cent, mais, à sa mort, sa femme & ses enfans toucheront 12, 15, 20 : ce qui peut arriver ou dès le lendemain du prêt, ou n'arriver jamais, si le prêteur enterroit sa femme & ses enfans. On anticipe les risques de la mort, en prêtant sur la tête ou du père du prêteur, ou du père de l'emprunteur. Des prêts de cette espèce sont quelquefois limités à cinq ou sept années, à la charge d'intérêts proportionnés à la brièveté du terme & aux risques de perdre fonds & fruits, si celui sur la tête duquel on a prêté ne vit pas les cinq ou sept années.

déterminoit les possesseurs les moins avides à ces arrangemens ruineux.

C'est sur-tout avec les seigneurs , qui veulent se ruiner , que se prennent ces arrangemens : ressource dont , heureusement ou malheureusement , sont privés les grands seigneurs des autres pays , qui veulent courir plus promptement à leur ruine. Une raison locale les a fait imaginer en Angleterre : les biens de presque toutes les grandes maisons sont substitués ; & , en vertu de la loi , les enfans ou les appelés à la substitution entrent de plain-pied en possession de ces biens , sans être tenus de dettes d'aucune espèce. Les directions des biens de ceux des seigneurs qui , de leur vivant , tombent en déconfiture , ne procurent aux créanciers leur remboursement , qu'autant que le débiteur vit longtemps.

Outre ces risques , on a encore à redouter que ces arrangemens ne soient portés devant les cours de justice , qui , toujours attachées aux vieux principes , les rejettent & les proscrivent comme palliatifs d'usures énormes.

Les Anglois ont le protocole de toutes les spéculations possibles sur

ces objets , dans le célèbre Traité de M. de Moyvre (*a*) , *sur les Rentes à vie , avec des Tables qui font voir d'un coup-d'œil la valeur des vies , quel que soit l'intérêt de l'argent.* Ce Traité parut pour la première fois en 1724 (*b*). L'Auteur en a depuis donné , en 1743 , une édition plus étendue & plus complete. En devenant une espèce de code sur les prêts & sur les emprunts de toutes couleurs & de toutes nuances , il les a rendu très-communs,

LA banque de Londres est , pour toutes les affaires de banque & de commerce , une espèce de thermomètre , dont l'élévation ou l'abaissement les accélère ou les ralentit. C'est la caisse commune de la nation : caisse dont le roi n'a point

(*a*) Réfugié François , né à Vitri en Champagne , Associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris.

(*b*) Dans l'Éloge de M. de Monmort , M. de Fontenelle dit que cet Académicien prétendoit que le premier ouvrage de M. de Moyvre , sous le titre de *mensurâ sortis* , avoit été fait sur & d'après son analyse des jeux de hasard , publié en 1708.

la clef. Les fonds en appartiennent à divers particuliers. Quelques politiques desireroient qu'elle fût sous la main du parlement ; ce qui , disent-ils , en augmentant considérablement son crédit , mettroit une plus grande facilité dans les affaires. Soit par cette raison d'intérêt public , soit par quelques vues d'intérêt particulier , on se promettoit de tirer parti du renouvellement prochain de la chartre qui a autorisé la formation de cette banque , établie en 1664. Dans l'état actuel , son bénéfice annuel est évalué à 24 millions. Elle avoit donné à Law le modèle sur lequel il avoit commencé à travailler en France : mais former en France un établissement de cette nature , c'est planter de la vigne en Angleterre.

Les billets de banque sont burinés sur un papier sans consistance & presqu'aussi mince qu'une toile d'araignée , en sorte qu'il paroît impossible d'y faire aucune rature ni surcharge : on prend encore la précaution de piquer la somme écrite en toutes lettres. Malgré ces attentions , il s'y fait des friponneries ,

qui tombent sur celui qui fond le billet , la banque ne payant que la somme portée sur les livres, sous le numéro du billet.

Si les Hollandois aiment mieux placer sur cette banque à trois pour cent, qu'à cinq en France, dans les emprunts royaux, c'est moins à cause de la sûreté des fonds, que de la certitude invariable des paiemens. D'ailleurs, comme ils font infiniment moins d'affaires avec la France qu'avec l'Angleterre, ils connoissent davantage le papier Anglois.

Tout semble arrangé de la part de l'Angleterre pour empêcher toute liaison, toute correspondance d'affaires entr'elle & la France. Les marchandises du crû ou des manufactures de France, sont absolument prohibées ou chargées de droits, dont l'énormité équivalait à une prohibition formelle. Des drogues médicinales, des estampes, des livres achetés à Paris par le chirurgien avec lequel j'étois venu de Douvres à Londres, payèrent à la douane de Douvres, les trois quarts,

en-fus du prix de l'achat, sur la quotité duquel on prit l'affirmation du chirurgien. Mais le commerce est comme l'eau qui cherche toujours son niveau & qui le trouve en surmontant tous les obstacles : l'empêche-t-on de le chercher à découvert elle fait le trouver sous terre. La contrebande fut & sera toujours, pour la France, un remède assuré contre les prohibitions de l'Angleterre, à l'égard de tout ce qu'elle y peut importer : remède d'autant plus efficace, que les Anglois ont pour les fabriques de France toutes les fantaisies qu'ont les François pour les fabriques d'Angleterre : avec cette différence que l'Angleterre, tirant de France des objets importants, tels que les vins, les soieries, &c. ne lui fournit en retour que des bagatelles de peu de valeur (a).

(a) Il ne faut pas confondre parmi ces bagatelles, le tabac que les fermiers généraux tirent de l'Angleterre : cette traite jette des millions en Angleterre, depuis que, pour parer à une légère contrebande, ces fermiers ont fermé l'Alsace & détruit les plantations

J'ai ouï dire à des négocians même , que l'on ne fait qu'en France de bons chapeaux & de bonnes étoffes , soit en soie , soit en laine ; que les chapeaux d'Angleterre prennent l'eau comme des éponges ; que les étoffes de soie ne sont que du papier ; que celles de laine ne sont que du carton ; & tout leur galon que du papier mâché. Les femmes en pensent encore plus défavorablement : celle qui a le bonheur d'avoir une robe d'étoffe de France , si cette robe sur-tout a été faite à Paris , est sûre d'éclipser toutes les femmes de son état.

Ajoûtez à ces fantaisies le bon marché de la main-d'œuvre de France , en comparaison de celle d'Angleterre ; ajoûtez le bénéfice proportionnel qui en résulte pour le marchand Anglois , & vous serez convaincu que , si l'intérêt public rend nécessaires les défenses les plus ri-

de Clérac , Tonneins , &c. Les Anglois s'applaudissent d'autant plus de cet arrangement , que la guerre même n'interrompt point une fourniture devenue d'une indispensable nécessité.

goureuses à l'égard des marchandises de France , l'intérêt particulier a mille raisons pour éluder ces prohibitions & pour les braver. La contrebande lui en fournit les moyens : elle se fait avec des ruses & quelquefois avec une intrépidité proportionnées à la grandeur du bénéfice. Tout est voiture , tout est entrepôt pour cette espèce de commerce. La petite isle de Man , située entre l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , à une égale distance de ces trois royaumes , étoit pour la contrebande , ce que fut long-temps la Dombes en France. Cette isle , où les chevaux & tous les animaux sont d'une petitesse singulière , en comparaison de ceux des trois royaumes , appartenoit en pleine souveraineté à la maison d'Athol , qui avoit constamment refusé d'en traiter avec le roi aux plus avantageuses conditions (*a*). Le

(*a*) Un des juges de Charles I , auquel Charles II venoit de pardonner , se trouvant dans l'Isle de Man , y fut arrêté de l'ordre d'une duchesse d'Athol , entre les mains de laquelle étoit alors la souveraineté. On lui fit son procès , & , malgré les intercessions de Charles II , il subit le supplice des traîtres.

marché venoit enfin d'en être consommé, lorsque j'arrivai à Londres : le parlement, en la payant quinze-cent-mille livres, a enlevé à la contrebande son magasin le plus sûr & son comptoir le plus commode & le plus avantageux. Mais la cupidité qui va chercher des marchandises aux Indes, en saura toujours tirer d'un pays qui se trouve à sa porte.

C'EST à la différence du prix de la main-d'œuvre, que la France doit l'avantage capital de son commerce sur celui de l'Angleterre : avantage qui a sa source dans la différence du prix de l'argent. C'est moins la quantité du numéraire qui règle ce prix, que le taux de l'intérêt courant : la cherté de l'argent a le même effet à cet égard que sa rareté. Ainsi, quand l'argent seroit aussi commun en France qu'il l'est en Angleterre, loin d'y tendre à diminuer & à réduire le taux de l'intérêt, le bien des manufactures & du commerce demanderoit qu'on entretînt ce taux à 5 pour cent. Je laisse à d'autres le développement

de ce paradoxe , que je ne donne que d'après ce que j'en ai ouï dire à des banquiers Anglois.

Je suppose l'Angleterre plus riche que la France en espèces monnoyées, parce que toutes les monnoies frappées à la tour de Londres , depuis Charles II inclusivement , ont cours dans le commerce; tandis que le fond du numéraire actuel de France est en partie formé des espèces frappées sous Louis XIV : espèces qui ont fourni aux refontes que fit ce prince dans les dernières années de son règne , à celles de la régence , à celles enfin qui se font encore aujourd'hui.

Cette innombrable quantité de numéraire répandu en Angleterre , annonce combien l'état actuel de cette isle ressemble peu à celui où César la trouva (a).

En voyant à Londres les guinées

(a) Lorsque César étoit occupé à la conquête de la grande Bretagne , Cicéron donnant à son ami Atticus, des nouvelles de cette expédition , lui dit : *illud jam cognitum est , neque argenti scrupulum esse ullum in illâ insulâ , neque ullam spem prædæ , nisi ex mancipiis.*

frappées sous Charles II & sous le roi Guillaume , au pair dans le commerce avec celles qui se monnoient aujourd'hui , je n'ai pu concevoir quel étoit l'objet de ce grand travail sur les monnoies , que l'on dit avoir été exécuté par le célèbre Newton , lorsque la reine Anne lui eut confié la direction générale de ce département. Il en est , sans doute , de ce travail , ainsi que de beaucoup de travaux prônés au loin : ce sont les bâtons flottans de la Fable (a).

L'ÉTAT du commerce en Angleterre s'annonce par l'opulence des commerçans , par la rapidité , par l'immensité des fortunes comparables à celles que procure ailleurs la disposition ou le maniement des deniers publics (b). On peut juger

ad Attic. 86. Il écrit ainsi à Trebatius : *in Britannia , n'hil esse audis neque auri , neque argenti.* ad famil. Ep. 7. L. 7.

(a) V. La Fontaine.

(b) Dans la iv de ses lettres sur l'honneur , le Docteur Swift disoit des richesses rapidement acquises par toute autre voie que

de ces fortunes par celle d'un chevalier Graham, qui a bâti des hoptaux, qui les a fondés & qui a élevé à ses frais la bourse de Londres. La statue de ce chevalier occupe le fond d'un des quatre portiques qui forment la partie intérieure de ce grand édifice. Le fond du portique parallèle est occupé par la statue d'un chevalier Barnard, qui florissoit au commencement de ce siècle, & qui, enrichi comme lui par le commerce, & aussi opulent que lui, ne crut pas devoir lui céder en magnificence patriotique.

Ces richesses, soit directement par la noblesse, dont, depuis Charles II, les rois se portent à les honorer, soit indirectement par des mariages, opèrent en Angleterre ce que font ailleurs les biens amassés en finance. Elles relèvent les anciennes maisons, & en forment un grand nombre de nouvelles. A peine nées, ces

celle du commerce : « elles donnent à l'in-
 » justice de leurs possesseurs, la publicité &
 » l'authenticité qui manque aux petites fraudes
 » & aux rapines de ceux qui n'ont pu parve-
 » nir à se tirer de l'indigence.

nouvelles maisons vont de pair avec les anciennes , qui ne rougissent point du commerce, où elles ont souvent quelques cadets.

D'ailleurs, l'économie qu'impose le commerce le plus étendu, l'esprit de suite qu'il exige, les soins qu'il demande, les dangers & les risques qui l'environnent, forment les grands négocians à des principes aussi favorables à une maison naissante & aux mœurs publiques de l'Etat où naissent plusieurs maisons, qu'est dangereux, pour le public & pour le particulier, l'esprit de la finance.

Cet esprit a une influence nécessaire sur les mœurs publiques dans tout pays, où la faveur des loix tirant la finance de la foule des métiers lucratifs, l'auroit élevée au rang des possessions honorables ; où, traitée avec quelque dignité par quelques-uns de ses Ministres supérieurs, elle seroit devenue dans les sulbaternes l'art de forcer la loi, de l'interpréter contre le peuple, de tendre des pièges à la bonne-foi, de tirer parti des démarches les plus innocentes, de supposer, de voir

par-tout des contrevenans & des contraventions , des rébellions ; enfin d'inspirer , par des prétentions sans fondement , des craintes très-réelles , en traînant les innocents pêle-mêle avec les coupables devant des tribunaux armés contre la fraude.

Un peuple ainsi harcelé deviendrait nécessairement défiant , soupçonneux , & enfin d'autant plus hardi , d'autant plus habile à tromper , qu'en fraudant , ou en ne fraudant pas , le risque seroit égal. Mais de quels dangers les mœurs ne seroient-elles pas menacées , si les bureaux des diverses parties des finances répandues dans les provinces , étoient des écoles , où les plus honnêtes familles envoyassent leurs enfans pour s'y former à des principes qui ouvrent le chemin de la fortune ? Une Jeunesse imbue de tels principes venant à refluer dans la société , de quel œil y regarderoit-elle la droiture , la bonne-foi , la probité , qui en sont les liens les plus forts ? « Dans » un État , dit Platon , dans une » ville où l'on ne trouve que des » bureaux , l'amour de l'argent corrompt les esprits , gâte les cœurs ,

» déprave les mœurs , & en bannit
 » la franchise & toutes les vertus so-
 » ciales ».

Des eaux se rendent, d'elles-mêmes & sans effort , dans le lit d'un fleuve qui les porte à la mer , dont elles réparent les pertes : voilà l'image la plus naturelle des finances bien réglées. Pourroit-on en chercher l'idée dans un ruisseau, dont les eaux , ainsi que celles qui lavent les boulevards de Paris , ne seroient extraites qu'à force de machines ; dans un fleuve , qui , comme le Rhin , avant que d'arriver à la mer , perdrait ses eaux dans des fables & dans une multitude de canaux sans nom ?

Un plan de finance , qui , rassemblant , pour ainsi dire , dans une roue de loterie , les fortunes , l'état & toutes les ressources des particuliers , en feroit au hazard une nouvelle distribution , seroit aussi fatal aux mœurs des Citoyens , qu'au crédit de l'État qui l'adopteroit. Nous en avons eu l'exemple dans le fameux système de Law : système qui a fait , sur nos mœurs , l'effet que quelques Physiciens attribuent au déluge sur l'axe de la terre.

Dans un commerce borné en comparaison de celui des Graham , des Barnard , un libraire , ayant boutique dans le Strand , jouit d'une fortune que toute la bourse de Londres évalue à 1500000 liv. environ. Petit-fils d'un réfugié François , il doit le commencement de cette fortune à un oncle que le lord Sunderland avoit chargé de lui former une bibliothèque. Admis dans le corps municipal de Londres , il viendra à tour pour être lord-maire. Peut-être , lorsqu'il sera parvenu là , mettra-t-il dans ses procédés une noblesse que je n'y ai pas trouvée. On m'avoit chargé à Paris d'acheter des livres chez lui : l'emplette étoit d'environ vingt guinées. Je le pressai en vain de tirer ces livres de son magasin. Un détail immense dont il est chargé , la vie de Londres qu'il mène telle que je l'ai décrite , y compris les *villégiatures* du samedi , ne lui avoient pas laissé , pendant tout mon séjour à Londres , le peu de temps nécessaire pour l'expédition de ce que je lui demandois. La veille de mon départ , après quelques excuses sur sa négligence , il

me déclara que les livres ne fortiroient point de son magasin , & que l'envoi ne se feroit point , si je ne lui en payois le montant , sur le mémoire qu'il me présenta : je le payai , & il me promit d'en expédier le contenu à sa commodité & par la première occasion qui s'offriroit. Il étoit cependant en affaires courantes avec mes commettans , il les connoissoit très-solvables : c'étoit une bonne pratique à ménager , & la demande étoit contenue dans une lettre dont je n'étois que porteur.

Quant à marchander avec lui , l'expérience que j'avois de Londres ne me permettoit pas d'y penser. Presque tous les marchands n'y ont qu'un mot, il faut ou prendre ou laisser. Ils ont emprunté des Quakers cet usage fort commode pour eux : il l'est aussi pour le public : un enfant peut faire toute emplette , aussi-bien que l'homme le plus instruit du prix courant.

Les facilités que donne , pour s'enrichir , la réputation de probité , font entrer en foule les marchands de tout pays , dans toutes

les sectes qui affichent la réforme & le rigorisme (a). Le peuple , toujours dupe des apparences , se fait conscience de marchander avec un homme de Dieu , dont la probité , l'intégrité , la sainteté sont attestées & cautionnées par tous les chefs du parti , dont il est un des plus forts appuis. A la mort de l'homme de Dieu (b) , les enfans ferment boutique & recueillent , dans une opulente succession , les fruits des grimaces de leur père & du culte intérieur qu'il a constamment rendu à la bienheureuse *Laverne*.

J' A P P R I S , avec étonnement , qu'en Angleterre une grande partie du commerce est , par autorité pu-

(a) Cupiditatum quisque suarum Religionem habet velut pedissequam. *S. Leo ad Theod.* Cela étoit , sans doute , développé dans la *Patenôtre du Singe* , indiquée par Rabelais , dans le Catalogue des Livres de la Bibl. de S. Victor *Il mondo e di Gabba-Dei* , dit le Proverbe Italien.

(b) C'est sur-tout dans cette espèce de Saints que s'accomplit la promesse : *Quærite primum regnum Dei , & hæc omnia adjicientur vobis.*

blique, l'objet de divers monopoles. Telles sont les compagnies des Indes, & de Hudson-Baye, pour une partie capitale du commerce étranger. On parloit beaucoup à Londres de la suppression de ces compagnies; mais l'intérêt secret de presque tous les gens qui ont voix en chapitre, veille à leur conservation. Ces compagnies n'ont point de vaisseaux à elles; ce qu'elles regardent comme un bénéfice considérable, outre l'avantage qui en résulte pour la marine en général. Elles en frettent suivant leurs besoins, & souvent à très-bon marché. Tout l'équipage est au compte des armateurs : la compagnie n'a à elle que les gens de plume & le capitaine, que les armateurs pourroient refuser; mais qu'ils acceptent communément.

La fourniture de Londres en bétail, en poisson, &c. est entre les mains de compagnies. La fourniture de toute l'Angleterre en chanvre se fait aussi par une compagnie, avec privilège exclusif. Comme les sociétés pour ces entreprises ont besoin de fonds considérables, les actions par lesquelles elles se les pro-

curent, étendant à tous les actionnaires le bénéfice qui se répand par-là dans le public, multiplient d'autant les fonds volans de la nation.

Ces arrangemens ont leur motif ou leur prétexte, dans la crainte que Londres, que l'Angleterre ne vînt à manquer de denrées essentielles pour la subsistance ou pour la marine. Voici, à ce qu'il m'a paru, l'inconvénient qui en résulte.

Les entrepreneurs, avec une exacte connoissance du terme de la consommation, ne tirant qu'au *pro rata* de cette consommation, tiennent toujours la denrée à un prix dont ils sont maîtres, c'est-à-dire, au plus haut prix. Suivant eux, la nation y gagne, & voici comment. Si, disent-ils, tout négociant Anglois pouvoit tirer directement de l'étranger, la traite excédant souvent la consommation, la denrée deviendrait à vil prix; ce qui, en ruinant le particulier, feroit à la nation un préjudice toujours certain, en portant chez l'étranger beaucoup plus d'argent qu'il n'en tire de compagnies que l'exclusif rend maîtresses & du prix de la denrée, & de la

quotité de la traite. Si , ajoûtent-ils , la denrée en devient plus chère pour l'Anglois consommateur , au moins l'argent qu'emporteroit l'excédent de la traite , ne sort-il point de l'Angleterre.

LES gains , dans un commerce tel que celui de l'Angleterre , sont communément le résultat de combinaisons profondes & de spéculations réfléchies & bien digérées ; mais il est des gains très-considérables qui ne sont l'ouvrage que du hasard. Un commis de la compagnie des Indes pour l'Angleterre , dans la dernière campagne , ne put tirer quarante guinées d'un débiteur mal-aisé , qu'en une partie de ces roseaux qui s'emploient pour les chaises & pour les treillages , & dont aucun marchand n'avoit voulu se charger. Le commis , forcé de les prendre , les distribua par lits sur les vaisseaux de la compagnie , parmi les boîtes de thé & les marchandises dont la conservation demande un soin particulier. Pour le fret , pour les droits de douane , ils passèrent comme ar-rimage. La compagnie le remercia

de son attention : ayant ramassé & rassemblé tous ses roseaux, il en a tiré 1700 guinées.

L'AMOUR de l'Humanité, dirigé par une politique éclairée, a, depuis Charles II, établi en Angleterre un expédient, dont la loi Ju daïque a donné la première idée : aux dépens de quelques commerçans, cet expédient rend au commerce des bras & souvent des têtes. Le roi envoie au parlement un édit, portant amnistie générale pour tous les débiteurs insolubles. Un pareil édit passa aux deux chambres pendant mon séjour à Londres. Il rendoit la liberté à 18000 débiteurs insolubles détenus dans les prisons de l'Angleterre seulement. Il n'en avoit point été accordé de semblable depuis sept années, qui font le terme ordinaire : on avoit pensé que le roi l'auroit devancé en faveur de la naissance de son premier fils, en 1763.

La nature du commerce Anglois, l'excessive cherté des denrées, la manière dont les Anglois vivent & travaillent, en multipliant les débiteurs insolubles, entraînent de fréquentes banqueroutes. Elles se traitent

avec générosité de la part des créanciers , lorsqu'il est bien prouvé qu'elles sont arrivées par une force majeure. Dans tous les cas , une cession non frauduleuse met à couvert de toutes poursuites : ceux qui se trouvent emprisonnés pour des discussions de cette espèce , ont le bénéfice de l'amnistie dont je viens de parler.

On ne connoît point encore en Angleterre l'art d'arranger une banqueroute frauduleuse , en faisant arme , contre les créanciers , des formes établies pour constater le délit & en poursuivre la punition. Au moindre soupçon de fraude , cette poursuite devient l'affaire du ministère public. Le procès s'instruit à sa diligence , & les créanciers ne se trouvent point exposés à doubler leur perte par la nécessité de se rendre parties. On s'est ailleurs relâché à cet égard , pour le bien , dit on , du commerce : ce relâchement date précisément du temps où l'auteur du *Télémaque* concluoit à des peines afflictives contre tout banqueroutier , qu'il regardoit comme coupable envers la société , soit de mal-
versation

versation dans le maniement de deniers dont il n'étoit que le dépositaire , soit d'une négligence équivalente , dans ses effets , à la malversation. Ainsi l'avoit jugé Henri IV , le plus clément , mais le plus juste des rois : *je paye mes dettes , disoit-il ; je veux que mes sujets payent les leurs.*

Dans ces siècles où l'Italie étoit le centre du commerce , des manufactures & de toutes les affaires de l'Europe , il étoit de principe & d'usage d'appliquer à la question les marchands , qui , faisant banqueroute , ne présentoient pas à leurs créanciers un bilan de la dernière netteté. (a)

Quant aux simples dettes , toutes les sentences des tribunaux de l'Angleterre sont exécutoires par corps , & non sur les meubles : en vertu de la loi *habeas corpus* , on en suspend l'effet , ainsi que dans les matières

(a) *Mercatores fugitivi & decoctores & falliti torquentur, ut indicent pecunias sibi datas, scripta & alia similia. Alex. Consil. Paris de Puteo Casonus de Judiciis, Cap. x. n. 21.*

criminelles , en donnant caution , au défaut de laquelle , elles s'exécutent envers quelque personne que ce soit & dans quelque rang qu'elle se trouve constituée. Un petit bourgeois me disoit qu'il pourroit faire arrêter le roi lui-même , s'il lui devoit une somme exigible qu'il fût en retard de payer. Si la dette excède quarante schelings , on peut faire arrêter le débiteur dans sa maison , en observant néanmoins de ne point faire violence à la porte. Toute ruse , pour y parvenir , est licite & de bon aloi. Ces ruses font partie du métier des bas-officiers de justice : ils manquent rarement leur proie , quand ils sont bien payés. On n'incombe sur les meubles que dans le cas de banqueroute ouverte. Il n'est pas aisé de concilier cet arrangement avec la liberté à laquelle les Anglois se donnent un droit exclusif.

L'Angleterre ne redoute point l'excès de population. Un des premiers membres du parlement parlant de l'expulsion des Jésuites en France & en Portugal , je lui ouïs dire : Plût à Dieu qu'ils passassent

tous en Angleterre (*A*) : ils y apporteroient de quoi vivre & s'entretenir : au moins apporteroient-ils deux bras.

C'est en conséquence de cette façon de penser, assez commune aujourd'hui en Angleterre, que le fameux P. la Valette y avoit été reçu après sa déconfiture de la Martinique. J'ai vu à Hamersmith, près de Chiswic, la maison qu'il y avoit tenue pendant deux années. Il y vivoit avec des Jésuites François, qui lui servoient de facteurs & de commis, & aux Catholiques du canton, de confesseurs & d'aumôniers. Il avoit là monté pour son compte une maison de commerce, dont les Catholiques, pénitens de lui & de ses facteurs, avoient fait les fonds. Cette maison venoit de finir par une banqueroute de deux millions. Un très-petit nombre de créanciers avoit retiré leurs fonds à propos.

(*a*) Ce vœu est rempli : les Jésuites Portugais & François ont passé en grand nombre en Angleterre, où ils se sont joints aux Jésuites Anglois. Ils intriguent de concert contre les puissances dont ils ont à se plaindre.

L'ambassadeur de France étoit lui-même dans cette banqueroute , pour une somme de 80000 livres. Les Jésuites , adjudans du P. la Valette , avoient quitté sa Révérence , en disant d'elle beaucoup de mal , soit qu'ils le pensassent , soit de concert avec lui-même.

LES vues des Anglois sur la population rendent très-facile en Angleterre l'obtention des lettres de naturalité qui viendra enfin à suivre le domicile de fait sur les terres de la couronne Britannique. Le fisc y perdra (a) quelques droits sur les marchandises : mais ces droits ont une origine commune , & ils auroient dû cesser avec ceux qui ad-

(a) Le droit d'aubaine , auquel Bacquet , son champion , n'a pu trouver d'origine que dans la tyrannie féodale , fut inconnu dans l'Asie jusqu'au califat de Nasser , c'est-à-dire , jusqu'au XIII^e. siècle. Il étoit échappé à l'avidité d'une foule de conquérans , qui n'avoient rien négligé pour enrichir leur fisc. « Cette exaction , dit Khondemir , auteur » Arabe , est la seule tache qui ait terni le » règne de ce prince ». *Hist. des Califes*. Il n'a plus lieu en Angleterre.

jugeoient aux seigneurs de terres situées au bord de la mer , les effets des naufragés ; droits qui , à la honte de l'Humanité , ont , dans tout l'univers , fait partie du droit des gens.

Un sentiment religieux , développé par l'intérêt & par l'avidité , avoit établi ces droits sur les naufragés. On voyoit en eux des hommes proscrits & dévoués à la mort , des hommes qui vouloient se dérober à la vengeance Divine. Dans plusieurs pays on accomplissoit l'arrêt prononcé sur eux , en les immolant en cérémonie : par-tout leurs dépouilles enrichissoient les temples & les prêtres (a). Elles appartinrent depuis au fisc , soit des souverains , soit des seigneurs particuliers ; & dans les pays moins policés , elles furent au premier occupant. Cependant l'empereur Anto-

(a) Ainsi , par principe de religion , on renonçoit au premier principe de la loi naturelle : *Alteri non feceris quod tibi fieri non vis.*

nin y avoit renoncé pour le fisc de l'Empire, par une loi dont les dispositions & les termes mêmes annoncent les plus tendres sentimens pour l'Humanité. (a) *Si quando naufragio, porte cette loi, navis expulsa fuerit ad littus, ad dominos* (b) *pertineat : fiscus meus non sese interponat. Quid enim jus habet fiscus in alienâ calamitate, ut de re tam luctuosâ compendium scâctetur* (c) ? Malgré cette loi, l'usage a subsisté (d) : il n'a cessé

(a) *Nunquam fisci causa mala, nisi sub bono principe.* Plin. Paneg. Traj.

(b) C'est-à-dire les propriétaires du navire.

(c) Au Cod. Lib. II. Tit. V. Elle est fausement donnée à Constantin.

(d) Il avoit été abrogé par une loi de Henri II : cette loi, ainsi que presque tous les sages réglemens de ce prince, avoit été étouffée par les troubles, qui, ayant pris naissance sous le règne de ses enfans, se sont perpétués pendant plusieurs siècles : *Antiquam & inhumanam circa naufragos consuetudinem, in ipsis regni sui initiis, eximiâ pietate correxit. Hujusmodi hominibus ab æquoreo discrimine liberariis, humanitatis officium exhiberi præcipiens, graves in eos pœnas sanxit qui fortè illis in aliquo molesti esse, vel de rebus eorum quippiam usurpare*

que par l'établissement des amirautés , qui encore le perpétuent autant qu'il dépend d'elles. Mais revenons aux droits d'aubaine , dont l'Angleterre auroit déjà dépouillé le fisc pour accroître les forces & les véritables richesses de la nation , si les émolumens , que ces droits procurent aux chefs de la législation , leur laissoient une entière liberté à cet égard.

Tous les François réfugiés , lors de la révocation de l'édit de Nantes , ont été naturalisés sous le roi Guillaume. Il avoit été question , dans le dernier parlement , d'attirer les Juifs en Angleterre par une pareille faveur. La proposition a souffert de grandes difficultés , & elle est demeurée indécise.

Les derniers parlemens ont passé , par centaines , des actes de naturalisation en faveur de tous ceux qui en ont demandé , & notamment en faveur de plusieurs François , qui ,

presumerent. Guill. Neubr. de Henrico II. Liv. 3 , chap. 26.

ayant des possessions dans le continent de l'Amérique & dans les isles cédées à l'Angleterre par le dernier traité de paix , ont été obligés de prendre ce parti pour s'assurer la propriété & la jouissance de ces possessions.

Pendant mon séjour à Londres , le parlement passant tous les jours de ces actes , un des deux éléphants que la reine a dans ses écuries , se promenoit un matin dans le parc S. James. Un Anglois le rencontrant , demanda où alloit cet éléphant : il va sans doute au parlement se faire naturaliser , répondit froidement un compagnon de promenade.

S'il arrive jamais que le domicile , dans les possessions de la Grande-Bretagne , vienne à y suffire pour y acquérir la naturalité & tous les droits de citoyen , malheur aux voisins , s'ils s'obstinent à conserver les anciennes formes : elles seront une barrière qui empêchera d'y refluer , en retenant parmi les Anglois , & ceux qui auront une fois pris domicile chez eux , & bien cer-

tainement les enfans nés de ces transfuges. Mais ces formes s'effaceront du droit général de l'Europe, comme se sont effacés du droit particulier de la France la *main-morte* & une foule de droits semblables, qui, de même que toute la machine féodale, avoient leur fondement dans la barbarie de ceux qui les avoient établis, dans l'ignorance des Etats qui les ont si longtemps soufferts, & dans l'intérêt personnel des chefs de la législation. Le législateur de la Normandie, le fameux Raoul, en y établissant le droit féodal puisé dans la barbarie du Nord, y avoit au moins détruit la *main-morte*, accordant la propriété des biens & le droit de succéder à tous les hommes de toute classe & de tout état.





COLONIES.

LES colonies Angloises sont la principale source des richesses de l'Angleterre , parce que les colons Anglois ne travaillent pas généralement , comme nos colons François , dans l'intention de revenir vivre & jouir de leurs travaux dans leur patrie. Les Anglois Américains , fixés sans retour , poussent la fortune jusqu'où elle peut aller , vivent au ton Anglois , & brillent sur-tout par les équipages & par la richesse du mobilier. Boston , capitale de la Nouvelle Angleterre , a plus de 500 carrosses.

Par les emplettes & par les commissions , tout l'argent de ces établissemens passe en Angleterre , & ce qui leur reste de richesses est en papier : unique , mais solide lien qui les retient dans la dépendance de la métropole ; mais lien qui ne subsistera qu'autant qu'il sera léger & volontaire , lors sur-tout que les colonies Angloises auront pris la con-

sistance à laquelle elles tendent , & que la nation Angloise se repentira peut-être un jour d'avoir accélérée. Elles viennent de faire un premier essai de leurs forces dans l'affaire du papier timbré.

Les établissemens Anglois en Amérique comptoient , en 1740 , quatre millions d'habitans. Tous les dix ans le nombre s'en est doublé , depuis cette époque. Soit par les naissances , soit par les Anglois qui y passent , soit par les étrangers qu'y attire la naturalité accordée à toute nation & à toute religion. L'augmentation qui en résulte est d'autant plus sensible , que chaque nouveau colon , chaque fils de colon qui se marie , commence par bâtir une maison proportionnée à ses facultés. Cette augmentation de population , dans les colonies , ne se fait point aux dépens de celle des trois royaumes : l'Irlande en particulier s'est accrûe , depuis 14 ans , de 14000 maisons.

Si cette progression continue dans la même proportion à l'égard des colonies , est-il à présumer que l'Angleterre conserve encore long-temps

la souveraineté sur des pays dont l'étendue, depuis la dernière paix, diffère peu de celle de l'Empire Romain : pays où, consultant moins la prudence que son intérêt présent elle construit des vaisseaux, elle fabrique des armes de toute espèce, & elle établit tous les arts ?

Les Anglois se rassurent, à cet égard, par la distance respecttive de leurs colonies, qui ne forment que sur les cartes à petits points une espèce de continuité. Fixées aux embouchures des rivières les plus avantageuses pour la navigation, elles ne seront, disent-ils, de long-temps à portée de se donner la main.

Ce temps arrivé, & avant qu'il arrive, l'Angleterre ne trouvera dans ses colonies la soumission & la subordination qu'elle se flatte d'en obtenir, qu'autant qu'elle suivra envers elles l'exemple des métropoles Grecques à l'égard de leurs colonies, ni domination, ni souveraineté, y voyant des frères, des enfans, & non des sujets (a) : elles les pro-

(a) Οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ δέλοι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ ἔρειοι εἶναι ἐκπέμπονται. *Thucyd. lib. 1.*

tégeoient, elles leur donnoient des loix & des magistrats, elles voloient à leur secours contre les ennemis du dehors, elles s'empressoient d'en éloigner ou d'y éteindre les divisions intestines; enfin, elles ne régnoient que par la raison & par les bienfaits, sur des peuples chez lesquels la reconnoissance & l'attachement tenoient lieu de dépendance & de soumission. Les colonies Grecques, liées à leurs métropoles par ces sentimens, étoient leur force, leur couronne & leur gloire (a). Il n'étoit secours d'aucune espèce qu'elles ne s'empressassent de leur donner, au premier besoin, avant même qu'elles en fussent requises: elles portoient souvent tout le poids de la guerre, qui duroit autant qu'il plaisoit à la métropole. Le commerce avoit été le premier motif de ces établissemens: il en étoit le plus ferme appui: les métropoles y trou-

(a) Phœnices... Hipponem, Adrumetum; Leptin, Carthaginem, &c. in orâ Africâ condidère; exque brevi multum crevêre. Pars originibus suis *præsidio*, aliæ *decori* fuêre. Sallust. Bell. Jugurth.

voient les dédommagemens des dépenses & des armemens qu'entraînoit leur protection.

Les Lacédémoniens ne tiroient point de contributions de leurs alliés. Ils se contentoient d'établir , dans les villes de la *Ligue Dorienne* , l'Oligarchie , qui avoit plus de rapport qu'à la Démocratie à leur gouvernement : mais les Athéniens , s'étant saisis des vaisseaux de leurs alliés , excepté de ceux de Chio & de Lesbos , les faisoient tous contribuer.

Les desseins des Corinthiens sur Epidamne , furent la première étincelle qui alluma la guerre du Péloponnèse. Cette ville , Colonie de Corcyre , avoit été fondée par Phaléc de Corinthe , tiré par les Corcyréens de leur métropole : il avoit conduit dans cette Colonie , non-seulement des Corcyréens , mais encore des Corinthiens , & un grand nombre de Doriens (*a*).

Les députés de Corcyre sollicitant à Athènes le secours de la R. P. en

(*a*) Thucydide L. I, n. 2.

faveur d'Epidamne , contre les Corinthiens , disoient au peuple assemblé : « Les Corinthiens objecteront » qu'il n'est pas juste de prendre la » défense d'une Colonie contre sa » Métropole ; mais une Colonie » n'est obligée envers sa Métropole , qu'autant qu'elle lui tient lieu » de mère & non de marâtre : elle » n'en est point sortie pour être » son esclave , mais pour partager » comme sa compagne , tous ses » droits & tous ses privilèges (a) ».

Les Lacédémoniens dégoûtés du commandement , par les manoeuvres du roi Pausanias , il tomba aux Athéniens , qui exigèrent des Grecs de l'argent & des vaisseaux , sous prétexte de faire la guerre aux Perses. Ils établirent des receveurs , & la première levée produisit 460 talens attiques , qui furent déposés à Délos (b).

Plusieurs Isles , bientôt lassées de ces contributions rigoureusement exigées , refusèrent de payer : Cy-

(a) εἰ γὰρ ἐπὶ τῷ δέλοι , ἀλλ' ἐπὶ τῷ ὅμοιοι εἶναι ἐντέμνονται.

(b) Ibid. N. 5.

mon, fils de Miltiade, les y obligea par la force des armes. Les autres, intimidées par ces exemples, fournirent les contributions, & rachetèrent, à prix d'argent, la contribution de vaisseaux (a).

Périclès disposa depuis souverainement du dépôt de Délos (b). La Grèce, & les Colonies mêmes d'Athènes, se donnerent aux Lacédémoniens (c).

Dix-mille Grecs, qui avoient suivi Xénophon au service du jeune Cyrus, étant revenus en 122 camps, du fond de la Perse, aux bords du Pont-Euxin, trouverent à Trébisonde, Colonie Grecque, tous les bons traitemens qu'ils pouvoient attendre de compatriotes. Ils eurent moins à se louer des habitans de Cotyore, sous les murs de laquelle ils passerent 45 jours : après s'être emparés des portes de cette ville, ils y avoient pris d'autorité, des logemens pour leurs malades. Cette ville avoit alors

(a) Ibid. N. 6.

(b) Ibid. L. II, n. 4.

(c) Voyez le Panégyrique & le Panathénaique d'Isocrate.

pour gouverneur , un magistrat de Synope , métropole de Cotyore , de Cérasus & de Trébifonde. Dans les plaintes qu'un député de Synope porte à Xénophon sur la conduite de ses troupes à l'égard de Cotyore , il lui apprend que ces trois villes payoient à leur métropole des redevances , non comme Colonies ; mais à cause du territoire que Synope avoit conquis sur les Barbares , & qu'elle leur avoit ensuite abandonné (a).

Δασμός , terme employé dans ce passage par Xénophon , & depuis dans le même sens par Démosthène & Isocrate , signifie proprement *répartition* , & par extension *taille* , soit réelle , soit personnelle. Le tribut annuel que Tyr recevoit de Cartha-

(a) Κοτυωρίται γὰρ ἔτι εἰς μὲν ἡμέτεροι ἄπικοι καὶ τὴν χώραν ἡμῶς αὐτοῖς ταύτην παρασέδωκαμεν , Βαρβάρους ἀελλόμενοι : διὸ καὶ Δασμὸν ἡμῖν φέρουσιν ἔτι τεταχμένον. καὶ κειράσκυντιοι καὶ τραπεζέντιοι ὄνουντο. *Retraite des Dix Mille*, par Xenophon. Voyez sur les Colonies de Corinthe & Syracuse qu'elle rétablit , l'histoire ancienne de Rollin , Tome 3 , page 72 & 280 , & Tome 1 , page 151 , 158 , 424. de l'édition in 4^o.

ge , étoit moins un tribut , qu'un hommage de la nature de ceux que l'on rend à la Divinité : il consistoit dans les prémices du produit du territoire de Carthage.

Les Romains ont agi sur d'autres principes dans l'établissement de leurs colonies. Il n'y entroit aucune vue de commerce : elles se formoient de près en près ; c'étoit autant de boulevards également redoutables , & aux peuples conquis , & aux peuples à conquérir. Constamment renfermées dans les limites de l'Empire , elles étoient soumises à l'exercice de tous les droits de souveraineté : droits dont les indications , les impôts , les contributions réelles & personnelles faisoient une partie essentielle. Ajoutons que les principales colonies jouissoient de tous les droits des citoyens Romains , qu'elles avoient droit de suffrage dans les comices , qu'elles donnoient à Rome des chevaliers , des sénateurs , des consuls , des empereurs (a).

(a) *Gaudebant ea civitate cujus imperium*

Chez Denis d'Halic. qui donne aux Romains, & aux Latins, une origine grecque, *Servius Tullius* refuse aux métropoles le pouvoir absolu sur les Colonies (a) : τὸ γὰρ ἄρκειν ἐκ πάντος τῶν ἀπάντων τὰς Μητροπόλεις, ὥς ἀναγκαῖον τί τιςοὺς νόμιμον, ἔτε ἀληθὲς, ἔτε δίκαιον.

Grotius. *L. II, c. 9. Quomodo imperia vel dominia definant*, compare l'état des Colonies à celui des parties d'un Empire tombé dans l'anarchie : *Novus populus sui juris nascitur.*

Cænina fut la première Col. Romaine sous Romulus. Tacite dans la vie d'Agricola, parlant des Colonies Romaines, dit : *apud imperitos, illud humanitas vocabatur, cum pars servitutis esset.*

En remontant aux principes & aux motifs qui ont réglé la conduite des Grecs & celle des Romains à l'égard de leurs colonies, en les pesant & en les suivant dans leurs effets, l'Angleterre y trouvera les

armis tutabatur, & quod, suorum militum manu, in id fastigium provenerat. Vell. Pat. liv. 3, c. 15.

(a) V. tout le discours & Strabon. Liv. 5.

règles qu'elle doit suivre pour tirer de ses colonies le parti le plus avantageux , le plus sûr , & le plus à l'abri des révolutions.

Les Anglois trouveront cette règle dans la manière dont en ufoient leurs ancêtres à l'égard des villes du continent , soumises à leur domination , soit volontairement , soit par droit de conquête.

Le fameux Prince Noir , s'armant pour remettre Pierre le Cruel sur le trône de Castille , suivit l'avis que lui donnoit son Conseil , en ces termes rapportés par Froissard :
 » rompez la grégneur partye de
 » votre vaisselle d'or & d'argent &
 » trésor , pour en faire monnoye ;
 » car bien vous en fera besoing ,
 » sans tailler vos hommes ne votre
 » pays , sy en ferez mieux armé &
 » servi de tous ».

Cet avis annonçoit la révolution qui enleva depuis là Guyenne à l'Angleterre , lorsque le Prince de Galles , changeant de maximes & de conduite , eut résolu de la *travailler en finance*.

Lors de la révolution qui plaça Henri IV sur le trône de Richard II ,

les villes de Bordeaux, de Bayonne & de Dax dévouées à Richard, furent sollicitées par la France de rentrer sous sa domination. Le Conseil de Henri ayant eu avis de ces démarches, en redouta peu les suites : « ce ne fera ja, y fut-il dit, que » ceux de Bordeaux, ne de Bayon- » ne se tournent François, car ils » ne sçauroient vivre en leur dan- » gier, ni ne sçauroient souffrir les » ruses ; mais demeureront *FRANCS* » & *QUITTES*, & si les François » les dominoient, ils seroient tail- » lés deux ou trois fois-l'an, laquelle » chose ils n'ont pas accoutumée, & leur » seroit dur à commencer ». Froissard ajoûte : « en effet les Conseils de ces » villes ayant considéré comment » le royaume de France étoit vexé » & molesté de tailles, de fouages » & toutes exactions villaines, dont » on pouvoit extorquer argent, ils » dirent : si les François dominoient » sur nous, ils nous tiendroient en » ces usaiges : encore vaut-il mieux » estre Angloys, car ils vous tiennent » *FRANCS & LIBERAUX*. Si les » Londriens ont déposé le Roi Ri- » chard & couronné le Roi Henri,

» que nous touche cela ? toujours
 » avons nous roi » (a).

Dans *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*, ouvrage publié par l'abbé Dubos, en 1703, ouvrage aujourd'hui relégué parmi ces écrits qui survivent à peine aux circonstances pour lesquelles ils ont été composés, on lit (b), sur le sort des colonies Angloises, une prédiction qu'eu égard à sa singularité, je vais rapporter ici en entier.

« Lors, dit l'abbé Dubos, que
 » tout le continent de l'Amérique
 » septentrionale appartiendra à l'An-
 » gleterre, lorsqu'aux dépens de sa
 » propre population, elle sera par-
 » venue à le peupler, comment en
 » usera-t-elle avec ce nouvel Etat ?
 » En permettra-t-elle le commerce
 » aux étrangers ? Laissera-t-elle ses
 » Américains, libres des impôts
 » qu'elle paie, se gouverner suivant
 » les loix qu'ils se donneront, au
 » mépris des actes du parlement de

(a) Froissard iv vol. vers la fin.

(b) Pag. 148, de la 2^e. édition, sortie en 1704 de l'imprimerie Royale, sous le titre d'*Amsterdam*.

» Westminster ? Leur permettra-t-
 » elle les manufactures & le com-
 » merce avec l'étranger ? En pre-
 » nant ce parti , elle tirera peu d'a-
 » vantages de ces colonies : ils se-
 » ront tous pour l'étranger ; & l'on
 » ne s'appercevra chez elle de sa
 » nouvelle conquête , que par la
 » dépopulation & par la solitude
 » qu'elle y laissera.

» Pour tirer , de cette conquête ,
 » des avantages qui puissent indem-
 » niser de ce qu'elle coûtera , il y
 » faudroit faire observer l'acte de
 » navigation , y empêcher la culture
 » de la vigne & des oliviers , & l'é-
 » tablissement de toute manufactu-
 » re ; en un mot , il faudroit la gou-
 » verner sur le plan & sur les prin-
 » cipes qu'a laissé Philippe II pour
 » le gouvernement de l'Amérique
 » Espagnole.

» Mais vouloir imposer un joug
 » aussi pesant à un pays si florif-
 » sant , éloigné de 2000 lieues de ses
 » maîtres & peuplé de têtes Angloi-
 » ses , ce seroit le mettre dans la
 » nécessité de le secouer : le pouvoir
 » ne lui manqueroit pas , il en au-
 » roit bientôt la volonté ; & , pour

» l'exécuter , les nouveaux Améri-
 » cains se réuniroient pour un temps
 » avec les anciens ».

L'abbé Dubos fortifie ses conjectures : 1°. Par la différence de la manière dont l'Amérique fut peuplée par les Espagnols , & celle dont elle le fera par les Anglois : les premiers, n'y arrivant qu'à la file, s'accoutumèrent à la dureté des loix qu'ils trouvèrent établies; les Anglois, y tombant en bloc, sentiront d'autant mieux cette dureté & seront plus en état de s'y soustraire. 2°. Par la différence de l'attachement des Anglois & des Espagnols pour leur souverain (a). 3°. Par la différence des sentimens de subordination qu'inspire à chacun des deux peuples la religion qui lui est particulière : c'est par les prêtres, c'est par les moines que l'Espagne règne sur ses Etats d'Amérique.

(a) « Qui ne fait le proverbe qui fait le
 » roi d'Espagne, roi des hommes ; & le roi
 » d'Angleterre, roi des diables » : L'abbé
 Dubos rappelle ce proverbe d'après l'Anglois
 Mollesworth, dans la Préface de son *Etat*
du Dannemarck.

Enfin , par la différence de caractère national : la patience & la raison forment celui des Espagnols ; l'amour de la nouveauté , l'inquiétude & l'audace caractérisent les Anglois de tous les siècles.

L'abbé Dubos finit, en ne donnant que dix ans de durée au règne de l'Angleterre sur sa conquête.

Tout promettoit, au contraire , la stabilité aux établissemens des François en Amérique , si les liaisons secrètes de Cath. de Médicis avec l'Espagne , lui eussent permis de seconder le projet de l'amiral de Coligni , qui , dès l'année 1557, en avoit commencé l'exécution. *Il avoit résolu d'aller faire une peuplade dans l'Amérique , d'y planter la Religion réformée , d'y ouvrir un asyle & d'y mettre à l'abri des persécutions qui s'allumôient en France plusieurs familles désolées.* D'Aubigné, Hist. Univ. l. 1 , c. 16.

La mer qui sépare les deux mondes , bannissant l'animosité inévitable entre deux partis qui vivent sous le même ciel , eût épargné à la France les horreurs des Guerres civiles. L'attachement naturel aux François pour leur patrie , eût retenu

les nouveaux colons dans la dépendance de la France : le desir d'y briller, desir qui tient également à leur nature, eût peu-à-peu rendu à la France & à la Religion dominante, les chefs des maisons les plus opulentes. La France devenoit l'entrepôt nécessaire des manufactures Françoises du nouveau Monde ; & ces manufactures, que la révocation de l'édit de Nantes a portées chez l'étranger, eussent toujours été nôtres. Enfin, la France devenoit à jamais la première & peut-être l'unique puissance maritime de l'Europe : elle y avoit déjà figuré avantageusement, à ce titre, sous le règne de François I : sous celui du premier des petits-fils de ce prince, son oisive marine étoit réduite à quatre galères sur la Méditerranée, & sur l'Océan à une douzaine de bâtimens du port de 300 tonneaux (a).

Tout facilitoit l'entière réussite de ce grand projet : 1^o. La Hollande n'existoit pas encore ; & peut-être

(a) Relazione di Michiele Suriani.

n'eût-elle jamais existé, s'il avoit été suivi. 2°. Les Anglois n'avoient alors aucune vue d'établissement en Amérique : les expéditions de leurs armateurs se bornoient à molester les Espagnols & à s'enrichir à leurs dépens. Qui fait même si les établissements François, augmentés & fortifiés au point où les auroient mis des transmigrations continues, n'eussent pas embrassé de proche en proche tout le continent de l'Amérique ? La haine nationale, aiguillonnée par la diversité de Religion, offroit aux réfugiés François, dans les Espagnols, des ennemis naturels, dont les bras étoient sans proportion avec l'étendue de leurs possessions :

Nimium vobis Trojana propago

Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

Si le projet de l'amiral ne produisit point ce que l'on en pouvoit attendre, peut-être en faut-il chercher la raison dans le principe établi par M. de Sully : *Que les caboches Françaises ne sont point faites pour les possessions lointaines* : ainsi s'exprimoit ce ministre dans une lettre du 26

Février 1608 , au président Jeannin (a). Ce principe a trouvé sa démonstration dans une foule d'expéditions postérieures , très-ressemblantes à cette première expédition. Durand de Villegagnon , gentil-homme Champenois , qui en étoit le chef , y porta le fanatisme , qui étoit la folie du jour , avec l'ambition & la cupidité , qui sont les folies de tous les temps : folies dont le choc ruina les vues de l'amiral sur le nouveau Monde : (b). « Cette
 » expédition , dit Garasse , fut un
 » vrai vol d'oison , qui se lance de
 » son fumier , pour aller donner
 » du ventre contre terre à cinq ou
 » six pas de-là : ils revinrent avant
 » le bout de l'an , nous conter des
 » nouvelles de l'autre Monde (c) ».

(a) Négociations du Président Jeannin , tom. 2. Ce mot est rendu par Barclai avec autant de finesse que de précision. *Ita Gallia commodus rei nauticæ situs , ut classes per omnia maria littoraque possit emittere , si spes , ut subitas , ita longas Galli ferre possent.* Euphorm. P. iv. C. 3.

(b) V. la Relation de cette expédition par le Ministre de Léry , l'Hist. Eccles. par de Bèze , & les Ecrits publiés par Villegagnon , pour sa défense.

(c) Rabelais réformé , pag. 87.

Le seul *fanatisme* avoit déterminé le premier établissement des colonies Angloises. La plus brillante de ces colonies est l'ouvrage de la secte la moins conformiste. Le patriotisme Anglois les défendra-t-il contre l'*ambition* & contre la *cupidité* ? L'avenir nous apprendra , suivant le calcul de l'abbé du Bos (cet avenir n'est pas très-éloigné) si les têtes Angloises sont plus *faites que les caboches Françoises* , pour les *possessions lointaines*. A la prédiction de l'abbé du Bos , j'en joindrai une diamétralement opposée. Dans l'*appréciation des mœurs Angloises* , composée vers l'année 1750 , & traduite en François en 1758 , le Dofteur Brown prédisoit que l'Angleterre & ses possessions Américaines seroient à la première guerre englouties par la France , parce que , dit-il , les François sont plus dévots , plus unis , plus belliqueux , plus attachés à leurs principes & moins opulens que les Anglois ; & il voyoit dans l'opulence de l'Angleterre la cause capitale de la disparité qui fondeoit sa prophétie.

En 1746 , j'ai ouï le premier politique de l'Europe , le Cardinal

Albéroni , que je voyois souvent à
Plaisance , placer dans les colonies
Angloises , le point d'où peut par-
tir le Prétendant pour parvenir à
son rétablissement. « Qu'il se jette ,
» disoit-il , dans l'isle de Corse , qu'il
» y rallie autour de sa personne , les
» Partisans qui lui restent dans les
» isles Britanniques, qu'il leur joigne,
» & les aventuriers des autres nations,
» qui viendront s'attacher à sa fortu-
» ne , & les troupes dont quelques
» Cours de l'Europe ne manqueront
» pas de l'aider ou à découvert ou *in-*
» *cognito* : qu'avec ces forces réunies ,
» il passe à Boston ou à Hallifax :
» qu'il y promette la conservation
» des religions conformistes & non
» conformistes : qu'il étende les pri-
» vilèges des colonies jusqu'à l'exem-
» ption de tout impôt : qu'il y éta-
» blisse une législation & un Parle-
» ment indépendans de la législation
» & du Parlement de West-Minster ;
» maître de l'Empire Britannique
» dans le nouveau Monde , bientôt il
» verra l'Angleterre ou soumise de
» plein gré , ou réduite sous ses loix
» par une conquête facile ».



EXPORTATION.

LES sommes que paie l'Etat pour encourager (a) l'exportation des denrées du crû de l'Angleterre, ont poussé celle du bled à un point qui seroit inconcevable, si l'adresse des marchands n'en faisoit pas sortir, parmi les bleds Anglois, une partie considérable qu'ils tirent du Nord. Cela même supposé, les

(a) A ces encouragemens reconnoîtroit-on un Etat où, dans le xie. siècle, le grand-justicier donna au roi deux faucons de Norwège, pour obtenir à un marchand qu'il protégeoit, la permission d'exporter un quintal de fromage : (*Hist. de l'Echiquier par Madox, citée par M. Hume*). La liberté d'exportation, quant aux grains, remonte, pour l'Angleterre, au xve. siècle, sous le règne de Henri VI. Il fut en même temps permis de les verser d'une province dans une autre.

quantités exportées , sur-tout depuis quelques années , m'étonnoient d'autant plus , que les cantons d'Angleterre que j'ai parcourus , en allant de Londres , soit à Oxford , soit à Portsmouth , n'offrent que des communes , des prairies , des parcs immenses , des landes , des bruyeres , & très-peu de terres en culture. Il est vrai que ces terres , tenues par de riches fermiers , sont labourées très-profondément , au moyen de charrues qui , enfoncées à la tête du sillon , le continuent d'elles-mêmes , sans qu'il soit besoin d'aider l'action du soc en appuyant sur le manche : il est vrai que l'on n'épargne rien pour les engrais , auxquels on emploie la marne qui se trouve presque par-tout ; & qu'en conséquence les terres rendent tout ce qu'il est possible d'en tirer : ce qui prouveroit que c'est moins l'étendue du terrain , que la manière d'en tirer parti , qui fait la véritable richesse du propriétaire & du fermier. Cependant c'est moins l'abondance des récoltes que le peu de consommation de bled que font les

Anglois , qui les met en état d'en beaucoup exporter.

En effet, six ou sept onces de pain suffisent à la nourriture quotidienne de chaque Anglois , même dans le peuple. Ils ne vivent proprement que de viande , & ils ont dans la bière une boisson substantielle & très-nourrissante.

En 1764 , l'Italie étoit désolée par la famine , la disette de bled se faisoit sentir en Espagne , la paix rendoit à la France des possessions qu'il étoit avantageux à l'Angleterre d'approvisionner avant que de les restituer ; en un mot , les Anglois vouloient approvisionner l'Europe & l'Amérique , & ils le vouloient d'autant plus fortement , qu'ils voyoient les François préparés à remplir tous les vuides qu'ils laisseroient dans cette immense fourniture. Pour remplir toutes ces vues , ils firent comme les Welches de M. de Voltaire , *qui vendent au plus vite tout ce qu'ils ont , au hasard de le racheter très-cher , trois mois après , semblables , ajoute ce célèbre écrivain , à certains habitans de l'Amérique qui*

vendent leur lit le matin , oubliant qu'ils voudront se coucher le soir (a). Ces efforts hasardeux , suivis d'une mauvaise récolte , avoient tellement épuisé l'Angleterre , que , pendant mon séjour à Londres , le pain s'est vendu jusqu'à huit sous la livre : la disette de bled étoit telle que si , inopinément , les Anglois eussent pris le goût des François pour le pain , les trois royaumes auroient été totalement affamés en moins de huit jours.

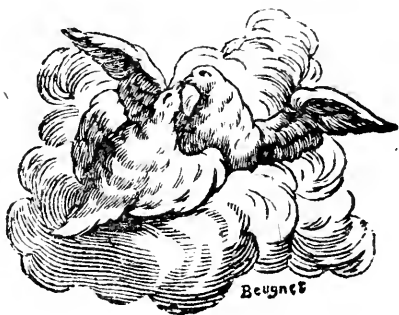
Cependant le parlement assemblé ne paroissoit point s'en inquiéter. Le peuple attribuoit cette sécurité ou à un monopole dans lequel il faisoit entrer les chefs de la nation , ou au dessein qu'il leur prêtoit , de se servir de la famine , pour chasser une partie du peuple dans les colonies. Enfin , à mon départ , le parlement , en se séparant , venoit de permettre , pour un temps limité , l'importation de bleds étrangers , même François.

(a) Νῆπιοι ἀγχοῖσιν τὰν ἐρημέγιά φρονέοντες.
Iliad. X.

En conséquence de cette permission , je trouvai dans les ports de France , plusieurs bâtimens qui alloient passer des bleds en Angleterre. Cette traite rencontroit de grandes difficultés dans le fameux acte de navigation , que l'Angleterre regarde comme son *Palladium* ; & malgré , les circonstances , on ne s'étoit point relâché sur l'exécution des défenses prononcées par cet acte : d'un autre côté , les bleds François ne pouvoient sortir des ports de France que sur des bâtimens François ; mais est-il des difficultés invincibles à l'intérêt & à la nécessité ? Au moyen de quelques arrangemens concertés , le bâtiment qui partoît François des ports de France , arrivoit Anglois dans ceux d'Angleterre.

Les sommes que produit à la Grande-Bretagne l'exportation des bleds de son crû , sont le fruit des spéculations & des travaux de cultivateurs : espèce de négocians ou d'artisans inconnus à tous les autres pays de l'Europe & à l'Angleterre elle-même , dans les temps antérieurs au XVII^e. siècle. Des gens

de toute espèce & de tout état ,
ont , en Angleterre , embrassé cette
branche de commerce , qu'ils pouf-
sent avec autant d'intelligence que
d'activité.





NOBLESSE COMMERÇANTE.

DES gentilshommes riches , quelques-uns même de la plus haute considération dans cette classe , s'emploient entièrement à la culture de leurs terres & à tous les moyens d'en tirer le meilleur produit. Il est vrai que les anciennes loix héraldiques , communes à la France (*a*) & à l'Angleterre , permettoient autrefois & permettent encore aux pauvres gentilshommes de labourer eux-mêmes leurs terres ; mais les suppôts de l'antique Chevalerie auroient vu de mauvais œil un gentilhomme aisé se concentrer dans des détails champêtres.

Heureusement pour l'Angleterre , ces loix & les préjugés qu'elles entretenoient contre le commerce &

(*a*) A une convocation du ban & arrière-ban du bailliage de Troyes en Champagne en 1407 , plusieurs gentilshommes comparurent pour déclarer , suivant le procès-verbal de cette convocation , *qu'ils vivoient noblement du labour de leurs terres.*

contre l'industrie , sont aujourd'hui remplacés par des préjugés contraires. Cette révolution est un des heureux effets des guerres civiles & de la démocratie qu'elles ont introduite dans le gouvernement.

Presque toute la Noblesse, attachée au parti Catholique , au parti Episcopal , au parti du Roi , étoit l'objet de la fureur fanatique des ennemis & des usurpateurs de l'autorité royale. Cette Noblesse , exclue de tous les emplois civils & militaires , ruinée par mille vexations revêtues du sceau de l'autorité publique , n'eut de ressource pour ses enfans , que dans le commerce national & étranger. Les fortunes qui se firent par cette voie , relevèrent un grand nombre de maisons & en imposèrent au préjugé : elles l'ont enfin détruit. M. Walpool , fils & neveu des célèbres Walpool , ministres de Georges II , entretient & augmente par la banque , les richesses très-considérables qui lui sont échues par succession.

L'auteur de *l'Etat de l'Angleterre* publié immédiatement après la *restauration* , confirme l'époque que je

viens de fixer à l'origine de la Noblesse commerçante en Angleterre, par les clameurs qu'il se permet contre la *Noblesse commerçante*. Après avoir observé que les loix Angloises regardent comme un opprobre le mariage d'un pupille gentilhomme avec la fille d'un marchand, & qu'elles l'autorisent à réclamer juridiquement contre la proposition qui lui en seroit faite par son tuteur ; il ajoûte douloureusement :
 « *CE N'EST QUE DEPUIS PEU*
 » que la Noblesse d'Angleterre assu-
 » jettit ses enfans à l'apprentissage
 » qui est une parfaite servitude. Il
 » faut avouer, à la honte de notre
 » nation, que l'on a vu, non-seu-
 » lement des fils de baronnets, de
 » chevaliers & de gentilshommes
 » dans des boutiques ; & quelque-
 » fois appliqués à de vils métiers,
 » plus propres à des femmes qu'à
 » des hommes ; mais même un
 » comte de ce royaume assujettir
 » son fils à l'apprentissage d'un mé-
 » tier. Mais, ajoûte l'écrivain, la
 » folie des Anglois, en s'éloignant
 » des maximes de *LEURS PERES*,
 » paroît en ce que ces jeunes gen-

» tilshommes n'ont pu, *POUR LA*
 » *PLUPART*, s'accoutumer à cette
 » vie fervile».

Qu'eût dit cet écrivain, à la vue d'une de nos anciennes coutumes de France ci-dessus indiquée : coutume qui autorise expressément les nobles, à vivre *marchandement* ou *roturièrement* ? Dumoulin, l'un des premiers jurisconsultes François, en a mieux jugé (a).

Les gentilshommes Anglois qui courent cette carrière, ont des commis ou facteurs chargés des détails. Ils pensent à cet égard, ils agissent & se conduisent comme les Italiens des xv & xvi^e. siècles, comme les Médicis, les Strozzi, les Spinola, comme les chefs des premières maisons de Venise, de Gênes, de Florence, de Milan, &c.

Une ancienne loi d'Edouard II

(a) *Primâ facie*, dit Dumoulin, *stulta videtur ista consuetudo; sed non est ita, quia valet pro secundò genitîs qui sunt pauperes sæpissimè, & interim coguntur mercaturam exercere; donec, meliori sorte adeptâ, nobiliter vivere possint & arma pro republicâ gerere.* Sur l'art. 16 de la cout. de Troyes. Voyez aussi la coutume de Bretagne, art. 561.

ou III favorisoit depuis long-temps cet arrangement. Par cette loi, tout citoyen qui possédoit 20 livres sterling en fonds de terre, étoit obligé de se faire recevoir chevalier (*miles*), au sens que donnent, à ce mot, les titres & tous les écrivains du moyen âge. Jacques I, & ensuite Charles I, avoient fait revivre cette loi oubliée. Leur but étoit de se procurer de l'argent, sans le concours du parlement. Par cette loi, burlesque dans son principe, le citoyen, tiré de l'ordre de la bourgeoisie & passant dans celui de la Noblesse, devoit au roi & à l'Etat un service personnel : c'étoit sur ce plan que Solon avoit distribué les diverses classes de sa république : l'état du bien les régloit, ainsi que dans la république Romaine (a).

Ainsi Edouart I avoit, avec le titre de Baron, accordé la noblesse à tous les Bourgeois de Londres : ainsi Charles le Sage avoit fait à tous les Bourgeois de Paris la même concession, dans laquelle ils furent

(a) Si quadragentis sex septem millia defunt,
Plebs eris.

Horat.

maintenus par tous les Rois suivans, & dont ils ont joui jusqu'en 1577. Ces concessions tenoient à l'état politique de l'Angleterre & de la France sous ces deux règnes. La victoire & les conquêtes d'Edouard l'avoient amené à regner arbitrairement ; & des malheurs de toute espèce avoient , par l'anarchie , conduit la France à une espèce de Démocratie. Or, sous le premier de ces gouvernemens , la noblesse est nulle, & tout Sujet , soit noble soit roturier , est également esclave : l'égalité entre aussi dans le système de la Démocratie : tout Citoyen est également libre : on n'y connoît de distinctions que celles que forment les places & les richesses.

La constitution de la monarchie, tempérée, exclut ce système d'égalité : la noblesse y forme une distinction réelle : tant que cette constitution retient les principes qui en sont l'ame & le ressort ; on n'y voit point entre le commerce & la noblesse une alliance sincère , solide & durable.

Lupis & agnis quanta sortitò obigit
Tanta semper erit inter illos discordia.

Un des oracles du parlement de Paris terminoit par cet axiôme son plaidoyer sur une contestation très-vive entre une Communauté de marchands & un gentilhomme nommé par le Roi à une place qui n'avoit jusqu'alors été occupée que par ces marchands ou par leurs créatures. Après le détail de toutes les chicanes , tracasseries , infamies , &c. que ce gentilhomme avoit eu à effuyer , M. Seguier terminoit son plaidoyer par cette phrase : *tout cela est très-désagréable ; mais un gentilhomme pourroit-il attendre autre chose de marchands ?*

En un mot , l'alliance de la noblesse & du commerce se règle par les mêmes principes & par les mêmes considérations que la transmission de l'infamie du pere aux enfans , c'est-à-dire , par des principes qui varient suivant la variété des constitutions & des gouvernemens (a).

(a) Voyez sur cette transmission , l'art. de la *Jurisprudence criminelle*.

En rompant les entraves dont le système du gouvernement avoit chargé la Noblesse, les guerres civiles d'Angleterre lui en ont donné de nouvelles, dont elle a à se louer: elles ont éteint la fureur des duels & des combats particuliers. Les Puritains, les Indépendans, les *Levellers* & autres enthousiastes qui formoient l'armée de Cromwel, ne connoissoient rien hors la bible: n'y trouvant point d'exemples de combats singuliers (a), ils les eurent en horreur, ils n'y virent qu'une invention de l'Antechrist: la prohibition des duels, sous les peines les plus graves, fut un des premiers objets de la sollicitude de Cromwel. D'après ce préjugé, lorsque les Indépendans eurent levé le masque dans le Parlement, à la suite d'une querelle très-vive au milieu de la Chambre des Communes, entre Hollis & le fameux Ireton; le premier ayant, à la porte même de la

(a) Les Anglois ont puisé dans la même source le préjugé peu favorable à la finance & à l'état des financiers: ils les voient de l'oeil dont le N. T. voit les publicains.

Chambre , proposé un duel , Ireton répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de l'accepter , & sur ce refus il reçut & souffrit paisiblement les nazardes que lui distribua Hollis (a). Or , Ireton , qui ne le cédoit à Cromwel ni en perfidie , ni en bravoure , étoit alors la troisième personne parmi les chefs de l'armée qui fixa la révolution. Les Catholiques , attachés au parti du roi , en conservèrent l'usage ; mais le préjugé contraire étant adopté par le plus grand nombre , on n'entendit presque plus parler de combats singuliers ; & c'est un des plus grands biens que le fanatisme ait procurés à l'Angleterre.

Le théâtre achevera ce que la religion a commencé : on n'y néglige aucune occasion pour tourner en ridicule le duel & les duellistes. L'effet en sera d'autant plus sûr , que cette fureur n'est point dans le caractère Anglois : elle ne se rencontre que dans la haute Noblesse ,

(a) Mémoires de Clarendon , l. x.

parmi quelques gens qui , de leurs longs voyages , ont rapporté des mœurs étrangères.

L'Angleterre fut long-temps soumise , ainsi que le reste de l'Europe , aux loix qui ordonnoient le combat singulier : elles sont l'objet du second livre du grand ouvrage de Glanville *de Leg. & Conf. Angliæ sub Henric. II.* La fermeté des souverains avoit renfermé cet usage dans les termes de la loi , qu'aucun particulier n'eût osé franchir & qui devoit cesser par l'abrogation de la loi. Cette abrogation a insensiblement ramené les Anglois au point où se trouvoient à cet égard & les Grecs , & les Barbares que connoissoient les Grecs (a) : peut-être leur exemple y ramenera-t-il enfin le reste de l'Europe , leurs

(a) L'oraison de Démosthène contre Midadas offre un passage qui semble indiquer que l'usage du duel étoit également inconnu aux Grecs & aux Barbares. *Voudriez-vous me persuader*, dit l'orateur, *qu'il est plus brave & plus généreux de souffrir les injures , de révéler même*

leçons y peuvent aussi contribuer : je ne connois rien de plus solidement lumineux sur cet objet , que ce qu'en dit l'Ecoffois Barclay (a).

Artisan , marchand , cultivateur , tout Anglois enrichi par son industrie , ou attaché à la glèbe que lui ont transmis ses ayeux , met communément sa gloire à mourir riche , à avoir un bel enterrement , & à faire un testament dont les dispositions singulières répandent au loin , dans les papiers publics , le bruit de son opulence : c'est leur manière de jouir. Pendant mon séjour en Angleterre , tout y retentissoit d'un legs de 2 à 300000 liv. fait en faveur de M. Pitt par un provincial , dont l'héritier , pour ne

ceux de qui on les reçoit , ainsi qu'en usent les Barbares , que de les repousser avec les armes que donnent les loix ? Προσκυνεῖν τὰς ὑπερζεντας , ὡς περ ἐν τοῖς βαρβαροῖς , ἐκ ἀμύναςθαι κρείττεον εἶναι.
In Midiam. Ed. Francof. p. 400.

(a) Euphormion. P. 4. Cap. 3.

le point céder au testateur en singularité & en zèle patriotique , a consenti l'exécution , par les motifs qui avoient déterminé le legs.





COTERIES.

J'AI déjà donné une idée de la manière de vivre des habitans de Londres, en traçant celle des négocians & des banquiers; & à ce sujet, j'ai parlé de leurs *Clubs* ou coteries.

L'établissement de ces coteries tient au caractère Anglois, qui garantit leur perpétuité. Elles se tiennent entre amis, qui, s'étant connus de bonne heure & s'étant éprouvés, sont unis par la conformité de goûts, de vues & de manière de penser. Ces coteries leur remplissent tout le besoin qu'a l'homme de la société de ses semblables.

« Vous autres François, me disoient-ils, vous êtes trop répandus, vous vivez avec trop de monde, vous voyez trop de gens & trop de choses, pour y pouvoir asséoir vos réflexions : les sociétés si étendues sont des eaux plates où rien ne jaillit ».

Les Clubs Anglois ressemblent

beaucoup à ces tables communes où mangeoient les Spartiates. Le choix des convives se faisoit par scrutin , & il falloit réunir tous les suffrages. Chaque table étoit d'environ quinze personnes. Cette institution répandoit dans ces repas la gaieté qui suit la confiance (a) , & cette gaieté assaisonne la mauvaise chère prescrite par les loix de Lycurgue.

Les affaires d'intérêt & de religion entrent pour beaucoup dans ces liaisons concentrées , qu'Addisson , dans son Spectateur , a peintes d'après nature , en les formant de bossus , de bègues , &c. Elles ont pour statuts fondamentaux , tous les devoirs les plus rigoureux de l'amitié. On m'a assuré que , si quelqu'un des membres a , inopinément , besoin d'argent , toutes les bourses de la coterie lui sont ouvertes. Il arrive même que des gens opulens ne vont point chercher d'héritiers hors de leur coterie. Cette fraternité réunit souvent différentes religions , mais

(a) Plutarque , Athénée , &c.

jamais des factions opposées sur les affaires publiques : tant il est vrai , suivant la pensée d'un de nos plus grands moralistes , « qu'il y a » peu de nos amitiés qui ne tien- » nent quelque chose de la caba- » le (a) ».

Il en est de fixes qui se tiennent dans les cafés ou dans les tavernes , à jours & heures certaines : la bière , le thé , le café , des pipes & du tabac aident à y tuer le temps. On ne paie pas à chaque fois : le maître du café ou de la taverne tient registre des séances & de la dépense. Il en est d'autres entre gens aisés : ellès s'assemblent par tour chez ceux qui les composent , s'ils sont célibataires , ou si , étant mariés , ils sont sûrs que leurs femmes le trouveront bon & qu'elles voudront bien les laisser libres. Celui qui tient l'assemblée donne les rafraîchissemens.

La plupart de ces coteries ont un président , au choix duquel on procède par acclamation ou par scrutin,

(a) Nicole , Pensées diverses , N^o. 93.

pour un temps déterminé , à l'expiration duquel on fait une nouvelle élection. La place du président est au haut bout de la table , sur un siège dont le dossier , plus haut que celui des autres , est orné de quelque relief doré , le plus souvent relatif aux objets dont la coterie s'occupe de préférence.

Les étrangers , les François surtout , ne sont admis dans ces assemblées que sous caution ; & ils y trouvent les égards & cette politesse franche qui vaut tous les complimens. J'avois mes entrées dans quelques coterie de ministres , de médecins , de gens de loi : elles étoient fréquentées par des lords & par des chevaliers des différens Ordres du roi.

On y est rangé autour d'une grande table ronde , chargée de vins de différentes especes , de thé , de café & de tout le service nécessaire pour ces différentes boissens. Chacun en use à sa fantaisie & autant qu'il lui plaît : l'attention du maître de la maison se borne à faire renouveler les boissens qui viennent à faillir.

En faveur de mon ignorance de la langue Angloise, toute la coterie faisoit effort pour parler François. On me plaçoit entre celui qui le savoit le mieux & celui qui le savoit le moins : le premier répondoit à mes questions, & je répondois à celles que l'autre me faisoit relativement ou à la France ou à la langue François. La conversation rouloit au hasard sur différens sujets, dont chacun occupe le tapis, tant que quelqu'un de la compagnie a quelque chose à en dire ; celui qui tient la parole parlant autant que la matière lui fournit, sans crainte d'être interrompu par ceux qui sortent ni par ceux qui surviennent. Un survenant prend, en silence, la première place qui se trouve à remplir, sur-tout auprès de celui qui parle, ou il s'arrange derrière le cercle, après avoir salué l'assemblée d'un léger coup de tête, que lui rendent ceux à la portée desquels il se rencontre : les gens qui sortent s'épargnent, & à leurs voisins, même le coup de tête.

Le sujet que l'on traite n'amène pas toujours celui qui suit : ils sont

souvent séparés par un intervalle de silence plus ou moins long , tous les assistans se regardant alors & réfléchissant, le menton communément appuyé sur la pomme de la canne à laquelle la main sert de coussinet. Ce silence se rompt, ou par la continuation du même propos, ou par quelque chose qui y a de l'affinité, & très souvent par l'ouverture d'un nouveau absolument disparate & auquel on passe sans transition.

Quand , au milieu d'un propos ou dans une pause, quelqu'un venoit à éternuer, je le saluois, ainsi que cela se pratique en France; mais on m'apprit que depuis que l'on prend du tabac, les éternûmens ne signifient plus rien; & que saluer un preneur de tabac qui éternue, c'est complimenter quelqu'un sur les cheveux de sa perruque.

Entre savans, artistes, ministres, les affaires publiques fournissent le plus communément la matière de la conversation : chaque Anglois en est au moins aussi occupé que les ministres d'Etat; & cela dans le peuple, & chez le payfan même,

qui s'y intéresse autant que tous ceux qui y ont l'intérêt le plus direct. Les propos joyeux n'ont point lieu dans ces sociétés : l'Anglois ne se délasse de la réflexion qu'en réfléchissant ; il ne connoît que ce moyen pour s'égayer : le jeu même ne l'amuse qu'autant qu'il lui donne matière à réfléchir.

Parmi différentes coteries de jeu proportionné au goût & aux facultés de ceux qu'elles rassemblent , il en est plusieurs où l'on joue un jeu énorme. Dans ces coteries, où le choix est décidé par le goût pour le jeu , la réflexion n'abandonne pas ceux-mêmes qui perdent le plus : ces pertes ne marquent en aucune façon sur la physionomie. On me montra une joyeuseté Angloise qui venoit d'être faite sur la plus meurtrière de ces coteries : c'étoit un grand écuillon rempli , suivant les loix du blason , de divers symboles des jeux le plus à la mode : il portoit pour cimier , une main armée d'un énorme cornet ; & l'on nommoit le lord à qui cette main appartenoit.

Les Anglois profonds , violens ,

outrés dans toutes leurs passions , portent celle du jeu à l'extrême : on nomme plusieurs lords très-riches qui s'y sont absolument ruinés : d'autres prennent sur les affaires , sur le repos , sur leur santé le temps qu'ils lui donnent. Un ministre d'Etat passa 24 heures dans un jeu public , toujours occupé au point que , pendant ces 24 heures , il ne vécut que de quelques tranches de bœuf grillé , qu'il se faisoit servir entre deux rôties de pain & qu'il mangeoit sans quitter le jeu. Ce nouveau mets prit faveur pendant mon séjour à Londres : on le baptisa du nom du ministre qui l'avoit imaginé , pour économiser le temps.

Le plus bas peuple a aussi ses coterics. Le lord Chesterfield m'en indiqua une qui , depuis fort longtemps , s'assemble , deux fois par semaine , dans Fleet-market. Elle a pour président le boulanger du coin , qui , d'un siège élevé , distribue le temps , au moyen d'un sablier , aux maçons , charpentiers , & autres qui , en habits du métier , forment cette coterie. Elle tient

trois heures : chaque membre a pour parler douze minutes , à l'expiration desquelles le président impose silence, d'un coup de marteau sur le bras de la chaire où il siège. Cette coterie est, suivant le langage Italien, en forme sémi-publique. Toute personne y est admise, tant qu'il y a place ; & l'on eut cette bonté pour moi, moyennant un demi-scheling, pour lequel on me servit une pinte de bière. Les affaires publiques, celles-mêmes de religion, partagent les attentions & les spéculations de cette coterie où s'agitent souvent de nouveaux objets les plus controversés au parlement. Il s'y dit quelquefois de fort bonnes choses : je ne pus en juger, n'ayant trouvé là personne qui pût me servir d'interprète : je me contentai de jouir des mines, qui étoient admirables.

Les femmes n'ont point entrée dans toutes ces coteries : elles s'en indemnifent par des coteries entre elles, où, dit-on, elles traitent aussi les affaires d'Etat. Pour me prouver à quel point ce goût pour la politique est généralement établi en

Angleterre, même parmi les femmes, on me raconta que le lord Tyrconnel, élevé en France, étoit venu pour la première fois en Angleterre à l'âge de 30 ans. Avec une pleine connoissance de l'Anglois, il vit & entendit les Anglois chez eux & dans leurs assemblées. Las de n'avoir ouï parler que politique dans toutes les maisons & dans toutes les assemblées qu'il avoit vues pendant deux mois, il avoit fait arranger un souper de filles dans un *Bagno*; mais à peine étoit-on à table, que la conversation fut mise, par ces filles elles-mêmes, sur un objet dont la discussion, très-intéressante pour la Nation, partageoit alors le parlement. Les filles se partagèrent aussi. L'amphytrion, qui leur donnoit à souper, fit de vains efforts pour les ramener à des objets plus amusans; elles ne démordirent point : excédé, il quitta la partie, & reprit la route de France.

Tous les dîners forment des espèces de coteries. Elles n'entrent en vigueur qu'au dessert : alors on lève la nape, on apporte différens vins;

& , les femmes retirées , la salle à manger suffisamment garnie de pots-de-chambre ; chacun , les coudes sur la table , se passant les bouteilles , boit & arrange l'Etat. Cette séance , qui dure une ou deux heures , s'appelle le *Tojter* (a). La conversation est coupée par les fantés des présens & des absens. Parmi ces fantés , celles de l'homme d'Etat & de la beauté la plus à la mode tiennent le premier rang.

(a) Cet usage , propre aux Anglois , est très-ancien en Angleterre. Dans la vie de saint Wistan , Guillaume de Malmesburi rapporte que ce bon Evêque , *cibi & potûs abstinens erat , quamvis in aulâ ejus , pro more Anglorum , totis post prandium biberetur horis , cum quibus ipse assidens ruminabat * psalmos : ordine tamen suo se bibere simulabat. Hauriebant alii spumantes pateras : ipse minutissimum vasculum tenens , eos ad hilaritatem invitabat , magis consuetudini patriæ , quam judicio satisfaciens animi. Pontificum Angl. Gestâ. L. 4.* Le même écrivain avoit déjà dit ailleurs qu'en Angleterre , avant la conquête des Normands , *potabatur in commune ab omnibus , in hoc studio noctes atque dies perpetuantibus , & que cette crapule servituti homines patriamque pessumdedit.*

* Le vieux François disoit dans le même sens , *Gri-gnotter* ou *Gringotter*.

A propos de ces santés , j'appris , en les buvant , ce que l'on pense en Angleterre sur l'origine de cet usage , que les montagnards d'Ecosse ont conservé dans toute sa pureté primitive. Ces gens , encore à demi-sauvages & divisés de toute éternité pour les querelles des princes , & par les inimitiés que ces querelles perpétuent dans les familles , se trouvent quelquefois réunis par des fêtes & par des repas. Dans ces repas , boire à la santé de quelqu'un , c'est le prier de veiller à votre sûreté , tandis que vous boirez. En conséquence de cette prière tacite , celui à qui la santé est portée , répond : *Je vous cautionne* , tire son poignard , le pique sur la table , & tient l'œil au guet jusqu'à ce que le verre soit vuïdé & remis à sa place. La dureté des mœurs qu'annonce cet usage , est sans doute le comble de la barbarie : *Tollite barbarum morem , sodales* , s'écrioit Horace sur un semblable usage établi chez les anciens Thracés. Cependant il a eu lieu en France , à en juger par l'ancienne formule : *Je vous pleige* , usitée par nos ancêtres , pour répondre aux santés : cette for-

mule étoit *in terminis* , celle des montagnards d'Ecoffe ; peut-être même la cérémonie du poignard l'accompagnoit-elle , dans les guerres , par exemple , des Bourguignons & des Armagnacs & sous d'autres époques malheureuses où les François en étoient , entr'eux , aux termes où en sont encore les montagnards d'Ecoffe.

Quand le Pape mange à son grand couvert , évènement très-rare , que Rome voit à peine une fois dans chaque siècle ; (a) les cardinaux , assis à deux tables parallèles & servies de celle du St. Pere , le *pleigent* d'une façon singulière. Chaque fois qu'il boit , ils se levent & se tiennent debout jusqu'à ce qu'il ait quitté le verre. Toute la prélature se jette en même temps à genoux & y reste tant que le Sacré Collège est debout.

Londres a quelques assemblées qui réunissent les deux sexes : telles sont

(a) Clément XIII donna ce spectacle peu de tems après son exaltation , en réjouissance de la promotion qu'il venoit de faire de Charles Rezzonico , son neveu.

celles que tiennent à jours marqués les ministres d'Etat, les ambassadeurs & quelques personnes de la première distinction. Tels étoient les bals que, dans une salle consacrée à cet usage, une compagnie formée par souscription, donne à certains jours, ou plutôt à certaines nuits ; mais la petite Noblesse & la bourgeoisie ne partagent point ces plaisirs bruyans, aussi éloignés de leur goût & de leur caractère que de leur manière d'être.

Les plaisirs de Fax-hall & de Renelag, réunissent les deux sexes & tous les états. Leur établissement date d'environ trente ans. A une demi-lieue de Westminster, au milieu de jardins peu étendus, mais très-variés & bien illuminés, Renelag offre un fallon en rotonde d'environ 180 pieds de diamètre, capable de contenir cinq à six-cents personnes. Le centre en est occupé par une cheminée portée sur quatre colonnes isolées, & garnie d'un grand brasier trouffé à l'Angloise, sur quatre faces, où chauffent les boissens chaudes qui se consomment là. Ce brasier, répandant une chaleur moins pesante que celle d'un poêle, forme,

par son brillant éclat , une partie très-agréable de l'illumination : il est le centre du mouvement & le sanctuaire du temple que représente le salon. Des lustres de la plus grande proportion & des cordons de lumières symmétriquement distribués dans le pourtour , forment le reste de l'illumination. Vis - à - vis une des faces du brasier , s'élève un amphithéâtre en gradins , occupé par la musique , qui , pendant toute la nuit , donne alternativement de grandes symphonies , des airs de danse & des morceaux de chant Italiens ou Anglois. L'intérieur du salon est distribué en trois étages. Le premier , orné de colonnes , est partagé en cinquante réduits , tous garnis d'une table & de sièges pour une compagnie de dix personnes : le fond est orné d'une grande figure peinte à fresque & qui sert d'enseigne au réduit. Le second ordre , formé de pilastres , est coupé en galeries correspondantes aux réduits du rez-de-chaussée : au moyen de treillis volans qui ferment ces galeries , on peut y tout voir & y tout faire sans y être vu. Le troisième ordre est

un simple attique ouvert par des fenêtres également distribuées , qui , de jour , éclairent le fallon. Le foyer est circulairement environné de quatre rangs de tables de diverses formes , & de bancs où l'on s'arrange pour se reposer , pour causer ou pour boire. On sert à ces tables , ainsi que dans les réduits , café , thé , chocolat , pain & beurre , le tout à discrétion , moyennant une demi-couronne ou un écu de France , qui paie l'entrée & les rafraîchissemens.

Imaginez ce fallon , amphithéâtre , réduits , galeries remplis de gens assis ; & dans le plain-pied , une foule (a) de toute espèce de gens se promenant en tout sens ; le murmure de tout ce monde qui parle ,

(a) Averti par les regards malins d'un groupe de femmes , je démêlai , une nuit , dans cette foule , un vieux militaire en uniforme , se promenant appuyé sur l'épaule d'un jeune homme. A la physionomie de l'officier , à la physionomie du jeune homme , il me sembla voir le vieux , le vineux , le voluptueux Anacréon promenant Bathille. J'appris , à ce sujet , que l'Angleterre a aussi des Anacréons & des Bathilles.

couvert par une symphonie continue; tout le spectacle éclairé d'une lumière aussi vive & plus douce que celle du jour : vous concevez aisément qu'il est peu de spectacles dont le premier coup-d'œil doive produire une aussi agréable surprise.

Pour y répandre encore plus de vie, il n'y manque que la danse (), que semble appeller la symphonie continue; on aime mieux se promener circulairement, jusqu'à ce que la tête en tourne. Croyant peut-être la parure absolument nécessaire à la danse, il leur est plus commode de ne point danser, que d'être obligés de venir à ces fêtes autrement qu'en demi-déshabillé. Ainsi en usent elles-mêmes les dames de la première distinction : en les rapprochant de la bourgeoisie, l'uniformité répand

(a) Les contredanses nous sont venues de l'Angleterre : leur nom dont on chercheroit en vain le sens en François, est peu Anglois : *Countri-dance*, *danse de village* : en francisant ce mot, nous l'avons estropié, ainsi que la plupart des mots empruntés de l'Italien, de l'Espagnol & de l'Anglois.

sur tout le spectacle cet air d'aisance qui suit l'égalité.

Fax-hall est aussi à la portée de Londres que Renelag. Son fallon , de la même forme , est beaucoup moins étendu , mais il a le vestibule dont j'ai parlé , & qui manque à celui de Renelag pour en compléter la magnificence. D'ailleurs , les jardins dont il occupe le centre , totalement illuminés , sont plus étendus que ceux de Renelag. La musique y a aussi un amphithéâtre , mais en plein air ; & les réduits pour les rafraîchissemens sont répandus dans le jardin en forme de Kiosques Chinois. L'entrée ne coûte que deux schelings ; mais outre le thé , le café , le chocolat , on y trouve de quoi souper , & tout se paie suivant un tarif affiché à la porte du fallon.

Ces fêtes , qu'ouvre le mois de Mai , remplissent quatre nuits par semaine. Elles réunissent , ainsi que je l'ai dit , tous les états , & dans tous ces états , une foule de femmes à la beauté desquelles il ne manque que cet air de gaieté qui est la fleur de la beauté. Ces lieux , où l'on peut tous les jours aller déjeûner , servent

également de rendez-vous & pour les affaires de cœur , & pour les affaires d'intérêt. Ils rassemblent les coteries particulières : on y voit les pères & les mères avec leurs enfans : dans ces plaisirs publics , ils trouvent des plaisirs de famille.

Les Anglois prétendent que de pareils plaisirs ne pourroient tenir en France contre l'humeur tapageuse de la nation. Au moins , est-il certain que ceux de Fax-hall & de Renelag , qui n'ont de garde que la décence publique , se passent sans ce tumulte & sans ce désordre qui se mêlent souvent aux fêtes publiques de France. Je ne fais si la nation Angloise y gagne : la joie qu'elle y vient chercher ne brille point dans les physionomies , qui sont-là les mêmes qu'à la banque , au temple , au *Toft* & dans les coteries particulières. Tout le monde y semble se dire ce que disoit en France un jeune seigneur Anglois à son gouverneur : *Me réjouis-je-t-il bien ?*

Cependant en comparant la magnificence & l'éclat de ces lieux à l'état mesquin & très-négligé de la chambre des pairs , de celle des

communes, des tribunaux des grands juges, du palais même du roi, il n'est aucun étranger qui ne crût que les Anglois, gens de plaisir, lui consacrent exclusivement tout ce qui peut annoncer la grandeur de la nation.





COURSES DE CHEVAUX.

IL est d'autres plaisirs auxquels les Anglois se livrent tout entiers , & qu'ils prennent aussi tristement : les combats de coqs & les courses de chevaux. Ces plaisirs sont une espèce de fureur qu'anime l'intérêt aiguilloné par des gageures immenses. Plusieurs bons gentilshommes se ruinent à ces plaisirs, dont je partageai la vue à Epsom , où ils avoient attiré une grande partie de Londres & toute la noblesse des campagnes voisines. Je vis , avec le plus grand étonnement , l'intérêt que marquoient tous les spectateurs pour les combats de coqs , qui ne paroissent que jeux d'enfans (*a*).

Les courses de chevaux sont plus

(*a*) Ces combats & les gageures qu'ils occasionnent , sont néanmoins de la plus haute antiquité ; ils ont amusé & intéressé les pays & les peuples les plus connus par la politesse & l'aménité de leurs mœurs. *V. Camerar. Var, Histor. l. 5 , c. 2.*

intéressantes pour des hommes , & sur-tout pour des hommes qui , comme les Anglois , aiment beaucoup ces animaux , en font un étude particulière , & vivent , pour ainsi dire , avec eux. Ce goût illustra l'ancienne Grèce : il fut l'objet des chants de ses premiers poètes : il faisoit une partie capitale de ces fêtes qui contribuèrent à fixer dans la Grèce cette supériorité de lumières & de bravoure , qui l'a si long-temps distinguée des autres pays de l'Europe.

La course d'Epsom se fit au milieu de landes coupées dans leur longueur par trois collines parallèlement prolongées , la crête & les vallons de ces collines furent la lice où l'on courut. Les carrosses qui avoient amené les spectateurs , arrangés sur trois ou quatre files , en paix , sans tumulte , sans fracas & sans prétention de préséance , occupèrent la première de ces hauteurs sur le point le plus élevé de laquelle étoit une baraque pour les juges du prix : cette baraque étoit le but de la course : le point de départ étoit à la tête du vallon exté-

rieur de la seconde colline. Quatre chevaux, partis de-là, coururent dans ce vallon, la longueur d'un mille environ, revinrent par la colline suivante à la hauteur du point du départ, & gagnèrent enfin la colline de la baraque, où le premier arrivé acquiert droit au prix. Il ne s'adjudge qu'après trois courses, à celui qui, dans ces trois courses, est arrivé deux fois le premier au but. S'il y arrive dans les deux premières courses, la troisième n'a pas lieu : c'est ce qui arriva à la course que je vis.

Il n'y a là pour ces courses, ni li-ces ni barrières : les chevaux courent au milieu de la foule, qui ne s'écarte qu'autant qu'il est nécessaire pour leur livrer passage, en les animant du geste & de la voix. Le cheval vainqueur, arrivé au but, peut à peine se tirer de cette foule qui le félicite, le caresse, le baise avec une effusion de cœur, dont il faut avoir été témoin pour l'imaginer.

Elle ne se borne pas à ces hommages passagers. Toutes les maisons des gentilshommes campagnards, toutes les auberges sont tapissées de

portraits de chevaux peints ou gravés sous diverses attitudes de force ou de souplesse , avec l'indication des victoires qu'ils ont remportées , leurs noms , ceux des piqueurs qui les ont formés , ceux enfin des seigneurs à qui ils appartiennent & chez qui ils trouvent toutes les attentions auxquelles peuvent prétendre des enfans chéris.

Au moyen de la foule qui couvrait le lieu de la course , je ne vis les chevaux courir que sur la crête de la seconde colline. Ils couroient en s'allongeant , sans s'élever ni s'élançer , & ils me paroissoient comme des chevaux de bois qui , dans tout l'allongement possible , auroient été fixés sur le plan d'une grande roue horizontale , mûe sur son pivot avec toute la rapidité imaginable. Les monumens antiques représentent ainsi allongés , les chevaux , courant dans le cirque. Une médaille consulaire qui porte le nom de L. Piso Frugi , offre un coureur dans cette attitude , qui me paroissoit forcée & hors de nature , jusqu'à ce que j'eusse vu la course d'Epсом. Le coureur antique porte , ainsi que

que ceux d'Epsom , un cavalier entièrement penché & portant la main droite en avant.

Ces coureurs antiques & modernes , semblables , à cet égard , à beaucoup de gens de mérite , s'annoncent & se présentent très-mal : ils sont absolument efflanqués , & la tête, qu'ils portent en avant , au bout d'un cou très - allongé , leur enlève toutes les graces dont la première , dans un cheval , est de bien porter sa tête.

Cette race de chevaux fournit les coureurs Anglois si estimés. On en doit la conservation & la multiplication à des loix de Henri VIII , mais spécialement à des prix établis en différens endroits de l'Angleterre pour les courses : cette race est , à l'espèce chevaline , ce qu'étoient , chez les Grecs & chez les Romains , les gladiateurs à l'espèce humaine.

Ces courses ne se font point comme celles des Barbes à Rome & en d'autres villes d'Italie. Chaque coureur est monté par un piqueur : c'est le plus souvent un simple palfrenier , qui n'a aucune part à l'honneur de la victoire : cet honneur se partage

entre le cheval & le maître à qui il appartient. Ces chevaux sont quelquefois montés dans les courses, par des seigneurs, qui veulent bien en courir les risques. Ils sont moins exposés à tomber, à se meurtrir ou à se disloquer quelque membre, ainsi qu'il venoit d'arriver à un jeune seigneur dans la première course de New-Market, qu'à perdre la respiration par la rapidité de la course. Pour couper l'air, l'écuyer, presque entièrement penché sur le cou du cheval, tient le manche du fouet fixe en avant, ou il le remue devant sa bouche.

La vitesse de ces chevaux a fait l'objet de la curiosité & des calculs de M. de la Condamine, qui m'a fait part du résultat de son travail sur cet objet. Je vais placer ici ce résultat, tel qu'il a eu la bonté de me le communiquer.

« Le spectacle qui fait aujourd'hui
 » l'amusement du peuple de *Rome*,
 » ne tient rien de la barbarie des
 » anciens combats de gladiateurs.
 » Quelques princes & seigneurs Ro-
 » mains se plaisent à entretenir des
 » chevaux, uniquement pour les

„ faire courir , non comme en
 „ Angleterre , montés par un cava-
 „ lier , mais seuls en pleine liberté ,
 „ livrés à leur ardeur naturelle &
 „ à cette espèce d'émulation , que
 „ le concours semble exciter en eux.
 „ Huit ou dix chevaux Barbes , pour
 „ l'ordinaire , de petite taille , &
 „ de peu d'apparence , retenus sur
 „ une même ligne par une corde
 „ tendue à la hauteur de leur poi-
 „ trail , partent à l'instant qu'on
 „ laisse tomber cette corde. Dans
 „ les courses du carnaval , qui sont
 „ les plus solennelles , la carrière
 „ est ordinairement dans la longue
 „ rue de Rome , à laquelle cet
 „ exercice a fait donner le nom de
 „ *rue du Cours* ou de la course (*il corso*).
 „ On a soin alors de la sabler : sa
 „ longueur est de 865 toises , depuis
 „ la corde de la barrière tendue ,
 „ 74 pieds au-delà de l'obélisque de
 „ la porte du Peuple , jusqu'à l'an-
 „ gle saillant du palais de *Venise*.
 „ J'ai reconnu deux fois avec une
 „ montre à secondes , & par le
 „ moyen d'un signal , que cette dis-
 „ tance fut parcourue en 141 secon-
 „ des , ce qui fait près de 37 pieds

» par seconde. La réflexion fera
 » trouver cette vitesse plus considé-
 » rable qu'on ne la juge peut-être
 » au premier coup-d'œil.

» Il paroît évident qu'on ne peut
 » supposer plus de deux sauts ou
 » progressions de galop en une se-
 » conde, puisque chacun des sauts
 » exige au moins trois instans très-
 » distincts : celui où le cheval s'élève
 » de terre , celui où on le voit fen-
 » dre l'air , & celui auquel il re-
 » tombe ; & qu'ainsi deux élans
 » supposés par chaque seconde ,
 » exigent six instans marqués , à
 » peine perceptibles dans une es-
 » pace de temps si court. Ces che-
 » vaux qui sont d'assez petite taille
 » & dont la vitesse par seconde est
 » de 37 pieds , parcourent donc à
 » chaque élan un espace de plus
 » de dix-huit pieds , & à-peu-près
 » égal à quatre fois la longueur de
 » leur corps , prise du poitrail à la
 » croupe. Il est vrai que cette lon-
 » gueur est plus que doublée par
 » l'extension que leur galop allongé
 » donne à leurs jambes de devant
 » & de derrière. Tout ceci consi-
 » déré, comment la vitesse des che-

» vaux Anglois peut-elle être encore
 » beaucoup plus grande , comme
 » elle l'est en effet ; mais il est des
 » cas où la vérité passe les bornes
 » de la vraisemblance , & tel est
 » celui dont il s'agit.

» Feu M. Dufay, écrivoit en 1737
 » de Newmarket, que la course de
 » quatre milles d'Angleterre (a) ,
 » dont il venoit d'être spectateur ,
 » avoit été achevée en huit minu-
 » tes, moins quatre ou cinq secon-
 » des. Ces milles sont de 826 de nos
 » toises , ce qui donne plus de 41
 » pieds $\frac{2}{3}$ par seconde, ou près de
 » 5 pieds de plus que les Barbes de
 » Rome ; & il faut bien remarquer
 » que ceux-ci courent en pleine
 » liberté, au-lieu que les chevaux
 » Anglois sont chargés du poids
 » d'un cavalier. Cependant cette vi-
 » tesse de 41 pieds $\frac{2}{3}$ par seconde ,

(a) » *Nota.* Le mille Anglois a été fixé par
 » Henri VII, à 1760 yards ou verges de trois
 » pieds , & par conséquent ce mille contient
 » 5280 pieds d'Angleterre , qui équivalent à
 » 4957 pieds de Paris , ou à 826 de nos
 » toises : le rapport du pied Anglois au nôtre
 » étant comme 1352 à 1440.

» n'est encore qu'une vitesse assez
» commune , puisque de dix che-
» vaux qui couroient ensemble, le
» plus arrieré ne l'étoit à la fin de
» la course que de douze à quinze
» pas ; d'ailleurs , on prétend que la
» même carrière a plusieurs fois été
» parcourue en six minutes , six se-
» condes. Je tiens ce fait d'une per-
» sonne qui a souvent parié aux cour-
» ses de *Newmarket* (a) & cette vi-
» tesse , qui reviendrait à plus de 54
» pieds par seconde , seroit à celle
» des Barbes presque comme trois
» est à deux. Il faut encore observer
» qu'au lieu d'un mille Anglois ou
» très-peu plus , à quoi se borne la
» course de *Rome* , celle de *New-*
» *market* est de quatre milles , espace
» trop long pour que la vitesse du
» cheval s'y puisse conserver sensi-
» blement égale. Il est évident
» qu'elle doit se ralentir à la fin de
» la carrière , & que par conséquent
» dans les premiers momens de la
» course , le *maximum* de la vitesse

(a) » *Nota.* M. Tauffe présentement à
» Paris.

„ doit être de plus de 54 pieds par
 „ seconde. Aussi assure-t-on qu'un
 „ fameux cheval de course, nommé
 „ *Sterling*, avoit fait quelquefois le
 „ premier mille en une minute, ce
 „ qui feroit 82 pieds & demi par
 „ seconde, vitesse inconcevable,
 „ quand même on la supposeroit
 „ exagérée, comme il y a bien de
 „ l'apparence : c'est sur quoi j'at-
 „ tends de nouveaux éclaircisse-
 „ mens (*). Il suffiroit qu'une telle

(*) „ Voici ceux que j'ai depuis reçus de
 „ M. *Mary*, garde de la Bibliothèque du Ca-
 „ binet Britannique, Auteur d'un Journal
 „ françois fort estimé (le Journal Britanni-
 „ que). Il y a, dit M. *Maty*, deux carrières à
 „ *Newmarket*, la longue & la ronde : la première
 „ est exactement de quatre milles Anglois mesurés,
 „ plus 380 yards, c'est-à-dire de 7420 yards ou
 „ verges Angloises, ou de 3482 de nos toi-
 „ ses). La seconde n'a pas quatre milles Anglois,
 „ il s'en faut 400 yards, (c'est-à-dire qu'elle a
 „ 6640 yards ou 3116 toises de Paris.) *Chil-*
 „ *dress*, le plus vite des chevaux dont on ait
 „ mémoire, parcourut la première carrière en sept
 „ minutes & demie, & la seconde en six minutes
 „ quarante secondes (ce qui revient à 46 pieds
 „ 5 ou 9 pouces de France par secondes) au-
 „ lieu que tous les autres chevaux depuis celui-là,
 „ mettent du moins sept minutes cinquante secon-
 „ des à la première, & la plus longue carrière &

„ vitesse eût duré quelques secondes,
 „ pour que l'on pût dire sans au-
 „ cune exagération , que ce cheval
 „ étoit plus vite que le vent , puis-
 „ qu'il est rare que le vent le plus
 „ violent fasse autant de chemin.
 „ On ne connoît point à la mer de
 „ plus grande vitesse d'un navire que
 „ celle de six lieues marines par heu-
 „ re, & supposant que le vaisseau
 „ prenne le tiers de la vitesse du
 „ vent qui le pousse, celle-ci ne se-
 „ roit encore que de 80 pieds par se-
 „ conde.

Avant que les chevaux Anglois
 entrent en lice , l'écuyer , la selle &
 tout l'équipage du cheval est pesé

„ sept minutes seulement à la plus courte(c'est-à-
 „ dire 44 pieds cinq à six pouces par secon-
 „ de). Voilà des faits, ajoute M. Maty , que
 „ je crois sûrs. J'ajoute que l'on croit communément
 „ que ces coureurs couvrent à chaque élan , un es-
 „ pace d'environ 24 pieds (Anglois) de longueur.
 „ Ceci s'éloigne peu de ma supposition de
 „ deux élans par seconde. Chaque élan seroit
 „ de 18 pieds & demi de Roi pour Barbes de
 „ Rome les plus vîtes , & de 22 ou 23 pieds de
 „ Roi pour les chevaux de course Anglois ,
 „ en sorte que la vitesse de ceux-ci seroit à
 „ celle des Barbes à peu-près comme 4 est à 3.

sous les yeux des juges , & tout s'arrange de manière que la charge soit égale entre les chevaux admis à la course.

La victoire est dûe souvent à la connoissance qu'a l'écuyer de son cheval , & à la direction qu'il lui donne , en le poussant ou le ménageant à propos. Dans les deux courses qui décidèrent du prix d'Epsom , le cheval qui arriva le premier au but , étoit devancé, lorsque je les aperçus sur la hauteur.

En général , les Anglois ont pour les chevaux une amitié , une affection que l'on ne trouve pas dans tous les hommes à l'égard de leurs semblables. Il arrive peu qu'ils les frappent ; & la grande houffine de balcine , dont sont armés les cochers & les charretiers , leur sert à les diriger , plutôt par des signes que par des coups : ils ne leur parlent même que doucement & d'un ton d'amitié.

Les chevaux des gens aisés à la ville & à la campagne , meurent la plupart dans l'écurie où ils sont nés : ce sont de vieux amis dont on reconnoît les services par les soins que

l'on prend d'eux dans leur vieillesse. On ne voit à Londres que de bons chevaux : les carrosses , même de place , sont assez bien attelés (*a*). Mais c'est dans l'opération pour les ferrer que se montre , sur-tout à la campagne , toute l'attention que l'on a pour eux. Un laboureur amène son cheval chez le maréchal , il l'attache de long à un anneau , le caresse , ôte son habit , le lui met sur la tête de manière que ses yeux soient bouchés, & , le tenant par la tête , continue à lui parler & à le caresser tant que dure l'opération. Le maréchal n'est pas moins caressant que le maître , il flatte aussi le cheval , cause avec lui , lui lève doucement le pied de terre , & après avoir donné à la jambe & à la cuisse un mouvement de rotation , qui me fit croire d'a-

(*a*) La plupart sont en même temps fiacres & remises : pris à l'heure , ils ont à la portière un N°. peint sur une feuille de fer-blanc amovible : pris à la journée , le N°. enlevé , ils servent avec les mêmes chevaux , & fournissent , hors de Londres , des courses de dix lieues.

bord qu'il s'agissoit de remettre une cuisse disloquée , il tient le pied d'une main & fait tranquillement son opération de l'autre. Ces bons traitemens rendent les chevaux aussi dociles qu'amis de l'homme : l'ardeur & le feu qui les animent ne prennent rien sur leur douceur. Pendant les séances du parlement , je voyois avec plaisir , à la porte de Westminster , parmi une foule prodigieuse des plus beaux attelages de l'Angleterre , des troupes d'enfans badiner avec les chevaux & les chevaux leur rendre leurs caresses , à la grande satisfaction du cocher. Pendant ces très-longues séances , on les voit s'amuser entr'eux : ils savent aussi s'amuser seuls , en grattant le pavé comme s'ils vouloient y chercher ou ramasser quelque chose ; ce qu'ils font avec toute la finesse & la légèreté du chat.

Les boutiques des maréchaux ne s'annoncent point en Angleterre par le *Travail* , destiné à donner la torture aux chevaux difficiles à ferrer : la douceur des chevaux Anglois le rend inutile. On suspend seulement dans l'intérieur de la boutique ceux

qui font difficulté de se prêter à l'opération.

L'attention des Anglois pour leurs chevaux ne les empêche pas d'en tirer tout le service possible : le petit, & très-souvent le grand galop est leur allure favorite & la plus ordinaire. J'ai vu, avec étonnement, les chevaux ainsi galopés, être arrêtés, au milieu de la course, par ceux qui les montent, à tous les endroits qui leur offrent de quoi boire : rivières, ruisseaux, fontaines, tout est égal. Dans les endroits où l'eau manque, on y supplée par de grande jarres que les payfans tiennent à leur porte : les cavaliers s'y arrêtent & font boire leurs chevaux en payant. On en use de même à l'égard des chevaux des attelages, même de poste (a). Leur course terminée, trempés de sueur, à peine dételés, ils vont boire au gué, s'il s'en trouve à leur portée, ou dans

(a) Si, par quelque évènement inopiné, ces chevaux sont obligés de s'arrêter en route, on jette sur leur corps des couvertures qu'ils conservent tant que dure l'embargo.

de grandes auges que l'on tient toujours remplies. Les Anglois disent que cela répare en partie la déperdition que viennent de faire les chevaux ; & il n'en arrive aucun des inconvéniens qu'on croit ailleurs avoir à en redouter.

En un mot , par la manière dont les Anglois traitent leurs chevaux & dont ils en usent , pour ainsi dire , avec eux , il semble qu'ils aient voyagé avec Gulliver au pays des Houyhnhyms , & qu'ils en aient rapporté tous les sentimens d'estime & d'affection dont Gulliver demeura pénétré pour ces *Messieurs*. Le docteur Swift n'avoit pas besoin de quitter l'Irlande pour trouver le pays des Houyhnhyms , s'il est vrai , ainsi que le rapporte l'auteur des *Délices de la Grande-Bretagne* , pag. 1438 , que ceux des Irlandois qui sont encore dans l'état de pure nature , ont pour leurs chevaux une telle amitié , que , quand on leur en parle , ils veulent toujours qu'on ajoute , Dieu les conserve , ou qu'on crache sur eux , s'ils sont présens : autrement ils se figurent qu'ils deviennent malades. Ils s'imaginent aussi leur conserver la vie & la santé , s'ils ne permettent point à

leurs voisins de venir prendre du feu chez eux.

Nous avons un illustre monument de la considération dont jouissent les chevaux en Angleterre, dans le magnifique Ouvrage de Guillaume de Cavendish, marquis & comte de Newcastle, sur *la Méthode de dresser & travailler les chevaux.*

Les égards des Anglois pour les chevaux, ne s'étendent pas à l'espèce inférieure, c'est-à-dire, aux ânes. Ils sont dans l'usage de les priver de l'ornement capital qu'ils tiennent de la nature : ils leur coupent les oreilles au niveau de la tête, ce qui leur dénature la physionomie, de la manière la plus frappante & la plus ridicule. Un bon-homme de ministre prêcha en vain dans son village contre cet usage : il avoit rassemblé dans son sermon tous les traits les plus forts contre l'usage des masques, alors toléré par les ministres de la religion dominante (a) ; & les appliquant aux bau-

(a) Le tremblement de terre de Lisbonne fit à Londres une impression d'autant plus

dets , il avoit démontré qu'il n'étoit pas permis à l'homme de changer & de dénaturer l'ouvrage de Dieu.

L'équitation est pour les Anglois , ce qu'est la musique pour les Italiens. Elle les remue , elle prévient , suspend ou guérit les effets de la mélancolie sur le tempérament & sur l'âme : elle est un besoin habituel & un remède nécessaire. C'est sur-tout à la chasse qu'ils usent de ce remède. Les chasses se font à cheval , à travers des terrains enclos , coupés & défendus par des haïes : les chevaux sautent ces haïes dans les endroits où elles sont le moins élevées : le font-elles également dans tout le contour d'un enclos , on vient à l'entrée fermée par un chaffis roulant , de cinq pieds de long sur quatre au moins de hauteur : tous les chevaux de la chasse le franchissent à la file

vive , que plusieurs de ses habitans y perdoient considérablement. Les prédicateurs de Londres saisirent cette occasion pour prêcher contre l'usage des masques , qui , sur leurs clameurs , a été abrogé.

& quelquefois sur deux de front. Les dames Angloises , grandes chasseres , pour une partie des raisons que je viens d'exposer , sautent aussi le bâton , quoiqu'assises de côté sur les chevaux qui les portent. Elles ne trouvent rien que de très-commode dans cette façon de chevaucher , qu'elles tiennent d'Anne de Luxembourg , femme de Richard II , dont l'exemple l'introduisit comme plus décente : ainsi montées , elles fournissent de très-longues traites au plus grand trot.

Les carrosses , sur le pavé de Londres , ont l'effet du trot forcé : c'est le plus rude trémouffoir que la mécanique puisse imaginer. Ce pavé est si mauvais , les chevaux y courent avec une telle impétuosité dans les rues où ils ne trouvent ni embarras ni obstacles , les voitures se traînent si lourdement dans les rues embarrassées , que le meilleur carrosse est aussi rouant que ces tombereaux que les garçons bouchers promènent à Paris. Le simple marcher n'est pas un exercice moins violent pour les Anglois , soit dans les rues , soit à la promenade.

En attendant un jurisconsulte de Lincoln-inn , qui devoit incessamment revenir chez lui , je passai dans le jardin qui fait partie de cette maison. Il étoit occupé par un Anglois qui s'y promenoit seul , se battant les flancs des coudes & courant en frappant du pied , avec toute l'action d'un athlète qui , attendant son homme pour se battre à coups de poing , feroit tout ce qu'il faut pour se mettre en humeur ou pour se tenir en haleine. La scène étoit commencée , lorsque j'arrivai au jardin : j'y passai une heure & demie , & y laissai mon homme , qui y court & s'y bat peut-être encore.

Etant une autre fois en visite dans une maison voisine du *Musæum* & de l'hôtel de Bedford , on m'y fit voir , sur une terrasse voisine , M. Yorck , aujourd'hui Procureur-Général (a) , & qui étoit alors avocat plaidant pour les parties. Il répétoit là un

(a) Mort en 1770 , Chancelier du Royaume.

plaidoyer avec action ; mais cette action , ayant un objet déterminé , étoit très - éloignée de celle d'un Energumène.





MÉLANCOLIE.

Ses causes , ses effets & ses remèdes.

MA LGRÉ tous les efforts involontaires ou prémédités des Anglois pour dissiper la mélancolie qui les domine ,

Post equitem sedet atra cura ;

elle produit chez eux mille effets soit particuliers , soit généraux , que j'examinerai par la suite.

Avant que d'entrer dans cet examen , me seroit-il permis de rechercher les causes de cette triste affection ?

Un Auteur du XII^e. siècle , frappé de ce caractère spécifique , qui distinguoit les Anglois de toutes les nations , & spécialement des François , leurs plus proches voisins , en recherchoit la cause dans l'*excessive humidité des cerveaux Anglois* (a).

(a) Petri Cellenois Epist. 23 , lib. VI.

Les brouillards , dont Londres & les trois royaumès , dont elle est la métropole , sont perpétuellement environnés ; l'humidité constante qu'y entretient l'air de la mer , en donnant dans toutes les saisons , aux campagnes & aux végétaux qui les revêtent , une verdure d'un éclat & d'un brillant que l'on ne voit point ailleurs & que les plus grands soins n'y peuvent procurer , agissent nécessairement sur le tempérament des habitans.

Ils ne vivent que de viande : la quantité de pain que mange un François chaque jour , pourroit suffire à quatre Anglois. Le bœuf est leur viande la plus usuelle ; & cette viande , qu'ils estiment en proportion de la graisse dont elle est chargée , mêlée dans l'estomac avec la bière qui leur sert de boisson , doit produire habituellement un chyle , dont la pesanteur visqueuse ne peut porter au cerveau que des germes de mélancolie (*a*).

Voyez aussi les Œuvres mêlées du Chevalier Temple.

(*a*) La bière étoit la boisson ordinaire des

Si leur bière , la plus légère & la plus pétillante , agit sur la tête , c'est en l'appesantissant , c'est en y portant tous les défordres de la plus triste ivresse. Celle qu'ils appellent *Potter* , fermente à peine dans l'estomac : c'étoit celle que je buvois le plus volontiers & le plus habituellement. Malgré le peu d'usage que j'avois de toute bière , quoique le *Porter* passe pour très - fort , il me portoit moins à la tête qu'à l'estomac & au bas - ventre : j'y trouvois un purgatif très - doux , lorsqu'il m'étoit arrivé d'avoir outre - passé la mesure de mon ordinaire. Cette espèce de bière ne se fait qu'à Londres (a) : elle n'a été très - longtemps connue que des crocheteurs & des gens de place : depuis que l'on

Thraces, des Pœoniens, & d'autres Peuples voisins de la Grece. Dans la tragédie de Triptolème, citée par Athenée, liv. x, Sophocle félicitoit les Grecs de ce qu'ils n'étoient point réduits à s'emplir le ventre de cette boisson terrestre.

(a) Il y entre de la fleur de sureau à grande dose.

a imaginé de la prendre comme spécifique contre la gravelle , le beau monde , les dames elles-mêmes s'en sont permis l'usage.

Dans le détail des denrées de consommation en Angleterre , j'ai parlé ci-dessus , & de la disette de vin que l'on y souffre , & du vin que l'on y boit. L'un & l'autre ne contribuent pas peu à entretenir la mélancolie. Sans adopter tous les éloges qu'Horace & presque tous les anciens donnent à cette liqueur , sans vouloir autoriser l'adage qui en permet l'excès une fois par mois , on ne peut se dissimuler que nous lui devons presque toutes les choses d'agrément , qui sont comme la fleur de l'esprit , dans les anciens & chez les modernes. Celui des Grecs avoit toutes les qualités de leurs vins : vivacité , chaleur , légèreté. Ces vins leur offroient une agréable diversion contre l'amour & contre toutes les passions qui participoient de l'ardeur de leur tempérament & de leur caractère. Plutarque n'a parlé de Lampias son aïeul , que pour se rappeler ce qu'il avoit souvent ouï dire au bon-homme : *Que le vin faisoit*

sur son esprit , ce que fait le feu sur l'encens dont il développe & volatilise ce qu'il a de plus agréable , de plus fin & de plus exquis.

La fumée de charbon de terre , qui remplit l'atmosphère de Londres , peut entrer en compte parmi les causes physiques de la mélancolie de ses habitans. Les parties terrestres & minérales , dont cette fumée est imprégnée , passent dans le sang de ceux qui les respirent sans cesse , l'appesantissent & y portent de nouveaux principes mélancoliques (a).

(a) L'Ecrivain du projet patriotico-économique, pour chauffer Paris d'un mélange de charbon de terre & de houille, s'est élevé, ainsi qu'il le devoit, contre l'influence qu'ici & ailleurs je donne à la fumée de charbon dont l'atmosphère de Londres est imprégnée. Pour toute réponse, il me suffira de prier cet Ecrivain de me supposer marchand de bois. Il m'indique en lettres capitales, un ouvrage qui a un grand nombre de protecteurs, & qui le méritoit à bien des égards; & il prétend que j'aurois dû le consulter, parce qu'il a parlé de la fumée de Londres

Les causes morales , résultantes en partie des causes physiques , aggravent & perpétuent ce que celles-ci ont commencé.

L'éducation, la religion , les spectacles , les ouvrages les plus répandus , semblent n'avoir pour but que d'entretenir le ton lugubre de la nation.

L'ÉDUCATION , qui doit avoir pour objet de diriger le caractère , de l'adoucir , de le dresser , a à peine quelque prise sur le caractère Anglois. Elle commence par des leçons domestiques sur la lecture & sur l'écriture. L'objet capital de cette première éducation , est de ne point gêner les enfans & de n'apporter aucun trouble à l'opération de la nature dans le développement soit

dans l'esprit du projet ; mais cet ouvrage n'a paru que plusieurs mois après l'impression & première distribution du *Londus* , qui , dénué de prôneurs & de toute protection , a aussi mal-adroitement donné dans l'OBSERVATEUR FRANÇOIS , que les Gentils-hommes Suédois dans l'Abbé Richard.

du

du corps , soit de l'ame : ce qui est conforme aux principes posés par Aristote , au dernier livre de ses politiques.

Suivant les mêmes principes , de la maison paternelle , les enfans passent dans des pensions très-nombreuses , soutenues & éclairées par l'autorité publique. Après qu'elle y a pris les élémens des langues savantes & des connoissances correspondantes à ces langues , la Jeunesse se distribue dans les universités de Cambridge & d'Oxford.

En réunissant tous les états , les pensions & les universités les rapprochent. Il y règne une émulation qu'exclut l'éducation domestique : il s'y forme des liaisons qui sont souvent la base des plus hautes fortunes. Telle étoit , disent les Anglois , l'éducation de Sparte , qui avoit pour objet de former des hommes & non de jolis hommes : telle a été celle de la famille royale actuelle , élevée en société avec tous les enfans qui se trouvoient à portée d'elle & qui partageoient ses divertissemens & ses plaisirs. Les princes , frères du roi , y ont contracté cette

popularité que les Romains appelloient , dans leurs princes , *civilitas* : popularité d'autant plus flatteuse pour un peuple , qu'en l'honorant , elle ne lui laisse voir dans ses maîtres que des concitoyens & des amis.

J'ai suivi le pensionnat de Westminster , j'ai vu celui d'Éton : ce sont les deux plus grands établissemens en ce genre. Les enfans , vêtus uniformement & très-simplement , tous tondus comme le sont nos Frères de la Charité , & le cou orné d'une petite fraise , s'y montrent ce qu'ils feront à cinquante ans. Avec des physionomies généralement très-jolies , avec l'air de la plus grande douceur , ce sont déjà les moins dociles & les plus entières créatures qui soient sorties des mains de la Nature. Dans leur maintien , dans les jeux même , leur physionomie n'a rien de cette souplesse & de ces graces naïves qui sont ailleurs le partage du jeune âge (a). Leur ame

(a) Un morne sérieux en tient lieu dès la première enfance : je le remarquai particulièrement à deux offices où j'assistai dans le

ne se développe point par ces petites espiégleries , par ces niches dont le résultat est de rire aux dépens de ses camarades. En revanche, ils sont furieux pour les exercices violens , dont ils sentent déjà le besoin : la permission de s'y livrer est la plus grande faveur qu'ils attendent de l'indulgence des maîtres. Si , dans les récréations , ils prêtent l'oreille à la conversation des surveillans , ces conversations , qui ont communément la politique pour objet , ou les ennuient , ou tournent d'avance leur goût , du côté de la politique.

En descendant de Windsor à Éton par la Tamise , à cinquante pas du terrain qu'occupe le pensionnat , nous rencontrâmes , à la tête d'une digue établie pour le service d'un moulin , trois grands pensionnaires , qui , cachés dans les roseaux ,

Tabernacle des Méthodistes. Les appuis des fenêtres , les portes , les bases des piliers étoient jonchés d'enfans de deux à quatre ans. Malgré la longueur de l'office , ces enfans ne donnoient aucun signe d'inquiétude , d'ennui , ni d'impatience.

avoient établi là un affut : dès que nous fûmes à leur portée , ils nous saluèrent d'une décharge générale , que nous eussions sans doute reçue à travers les oreilles , s'ils eussent su mieux tirer. Nous leur tînmes compte de la bonne intention , & arrivâmes au collège par une prairie qui le sépare de la Tamise. Le soleil venoit de se coucher : au milieu d'un air imbibé de ferein , dans cette prairie , dont l'herbe déjà haute étoit couverte de rosée , une soixantaine de pensionnaires , en chemise & en sueur , jouoient à une espèce de paume qui demande autant d'adresse que de prestesse & d'action. De cette partie étoit un très-joli enfant , neveu de milord Chesterfield : m'ayant apperçu , il quitta le jeu & me joignit. J'appris de lui , avec étonnement , que lui & ses camarades prenoient cette récréation tous les jours , à la même heure & dans le même lieu. Ces enfans avoient pour unique surveillant un homme qui , hors de leur portée , étoit assis sur le bord de la Tamise & lisoit.

Ayant ensuite visité le collège dis-

tribué en plusieurs cours , dont la principale est ornée d'une statue en bronze de Henri VI , qui avoit fondé & bâti-là un monastère , nous passâmes dans le bourg & nous entrâmes dans la boutique d'un mercier pour y attendre une partie de notre compagnie. Dans le peu de temps que nous nous y arrêtâmes , une douzaine de pensionnaires y vint à la file acheter des biscuits , des dragées & autres friandises. Il y avoit - là une grosse servante , que quelques-uns de ces messieurs cajolèrent & caressèrent sous nos yeux.

J'ai parlé ailleurs des querelles qui s'élèvent entr'eux , sur-tout dans les promenades , & que dès le lendemain , ou à la première commodité , ils vuident à beaux coups de poing , avec la bravoure & tout l'acharnement d'athlètes formés. Ainsi l'éducation guerrière de Sparte autorisoit entre les jeunes gens , des combats sanglans & opiniâtres , où chacun aimoit mieux périr que s'avouer vaincu (*a*).

(*a*) Cicero Tuscul. Lib. 5.

La présence de la plus auguste compagnie leur en impose à peine. S'il en est quelque part de cette espèce, c'étoit assurément celle que réunissoit la grande salle de Westminster, au jugement du lord Byron. A la tête du plain-pied qu'occupoit la chambre des pairs, présidée par le chancelier, faisant les fonctions de grand Stewart, étoit élevé un trône qui, quoique le roi ne le remplît pas, représentoit la majesté royale présente au jugement. Les enfans des premières maisons d'Angleterre, vêtus de petits frocs qu'ils ont dans leurs pensions, & qui les confondent avec les enfans de la bourgeoisie & du peuple, remplissoient les gradins du trône : très-attentifs à tout ce qui se passoit dans le cours de l'instruction : ils revenoient à eux-mêmes dans les intermèdes qu'ouvroient les débats entre les pairs sur diverses parties de l'instruction ; & alors ils faisoient des culbutes sur les degrés même du trône, se gourmoient, mangeoient les pommes dont leurs poches étoient remplies & s'en jettoient les restes au visage. J'en vis même quel-

ques-uns jetter de ces restes dans l'énorme perruque dont étoit affublé le grand Stewart, d'autant plus avantageusement placé, que son siège tournoit le dos au trône : il se retourna deux ou trois fois d'un air qui marquoit assez qu'il prenoit la chose en bonne part. Je ne vis jamais Jeunesse moins représentante ni moins pénétrée de sa dignité.

Le bas-chœur de S. Paul, lorsqu'à l'heure des offices, je passois à la portée de cette église, m'offroit le même spectacle dans une Jeunesse destinée, sans doute, à l'état ecclésiastique. Ce bas-chœur est formé d'une douzaine de polissons en surplis, qu'ils ne prennent pas même la peine d'arrêter ou d'attacher, courant ou se tenant à leur place, chantant, c'est-à-dire glapissant, ou ne chantant point, suivant leur fantaisie, & se faisant de fréquentes grimaces. Quelle différence entre des enfans de chœur ainsi tenus, & ces révérencieuses poupées qui parent les chœurs de nos cathédrales & de nos collégiales !

Dans les universités, sous un Principal despote, la vie presque mo-

nacale de chaque collège , paroît plus propre à roidir qu'à plier des caractères hauts , durs & entiers. Ainsi qu'à l'université de Paris , les professeurs sont dans quelques-uns de ces collèges , astreints au célibat. En portant cette loi & en la conservant , on n'a pas consulté celle de la nature , suivant laquelle des gens mariés & des pères de famille trouvent dans leur cœur , la mesure de la sévérité qu'exige l'éducation , & de l'indulgence qu'elle permet.

Au moins dans tous les états , l'éducation Angloise est-elle un préservatif contre la mollesse , contre la vanité , contre la frivolité. *Mollis educatio* , s'écrioit Quintilien , *nervos omnes mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiscet qui in purpuris re-pit ? Nondùm prima verba exprimit , & jam coccum intelligit , jam conchylium poscit ! Antè palatum eorum , quàm os instituimus.* Cette éducation étoit cependant la plus convenable au siècle de Quintilien , qui ne demandoit plus des hommes , mais des esclaves qui fussent adorer la volonté & les caprices d'un Néron , d'un Domitien & de tous les tyrans en sous-ordre.

Les jeunes gens qui des écoles Angloises passent dans le monde ; sont tels que les desiré le duc de la Rochefoucault. « Il faut, disoit-il , que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable & composé se tourne d'ordinaire en impertinence ».

L'Angleterre ne connoît que l'éducation publique : les enfans de la plus haute condition ont , dans le bas âge , de simples précepteurs , qui les mettent en état de passer dans les pensions. Au moyen de cet arrangement , l'Angleterre n'est point surchargée d'un peuple qui , ayant donné la plus belle partie de sa vie à un état qui ne produit que quelques ressources viagères , en passe le reste dans le célibat & dans l'inutilité pour soi-même & pour autrui.

Les jeunes personnes du sexe sont aussi élevées dans des pensions , qui sont en très-grand nombre à Londres & dans toute l'Angleterre. Les jeunes ladies le sont par des gouvernantes , la plupart Françoises ou filles de réfugiés François , qui ont

fait ce métier en Allemagne , en Hollande & dans les Etats du Nord. Ces gouvernantes , toutes pétries de grands principes , se plaignent toutes de l'indocilité de leurs élèves.

Je vis , avec étonnement , dans une très-bonne maison de Londres , un petit homme qui faisoit la première éducation d'un jeune enfant , & par occasion celle de trois sœurs de cet enfant : l'aînée , âgée de treize à quatorze ans , fort jolie , & étudiant sous les yeux de l'instituteur , dans le déshabillé Anglois , parloit le François , l'Italien , l'Allemand , aussi parfaitement que la langue de sa nourrice. J'admirai la vertu du maître , qui devoit apparemment à sa mauvaise mine , le choix que l'on avoit fait de lui , pour un emploi que l'on peut appeller *periculosa plenum opus alea*.

Il s'est conservé parmi le peuple d'Angleterre un usage singulier , qui autrefois en Europe , faisoit partie de l'éducation populaire : les mères conduisoient leurs petits enfans à l'exécution des criminels ; & , de retour à la maison , elles leur donnoient le fouët pour qu'ils s'en sou-

vinssent, & que les leçons qu'elles leur faisoient à ce sujet, demeurassent plus fortement gravées dans leur mémoire (a).

Tous les exercices de religion

(a) Le Supplément au Glossaire de Ducange offre l'exemple de plusieurs expédiens usités à l'égard des enfans dans la même intention & à la même fin : *Concessit dominus Hugo S. Christophori, & Rechildis uxor ejus, & Hugo puer filius Hugonis, cui tunc pater Hugo pilos temporis vellit, & FLEVIT PUER.* Ex Chart. ann. 1346 V. *Pilus.* On souffletoit les enfans à même intention. Un jeune page ou échançon; ainsi souffleté pour qu'il se souvînt d'un acte auquel il étoit admis comme témoin, se plaignit de la pesanteur du soufflet, *cùm requireret cur sibi H. per maximun colaphum dedisset, respondit illè: quia tu junior me es, & multo vives tempore, & eris testis hujus rationis, cùm res poposcerit.* Ibid. Ex Chart. ann. 1034. V. *Alapa.* Le soufflet que donnent nos Evêques à l'enfant qui reçoit la confirmation, n'est sans doute qu'une extension de cet ancien usage, que Callot a mis en action dans son estampe intitulée, *Supplicium sceleris frænum.*

n'offrent rien à l'Enfance & à la Jeunesse qui soit plus capable de déroïdir le caractère. Ces exercices ne parlent point aux sens : ils se réduisent à des prières qui ne finissent point & qui ont pour intermédiaes, des instructions métaphysiques ou dogmatiques, qui ne portent rien à l'ame des enfans. L'office de l'église Romaine, les tableaux, les statues qui décorent ses temples, la variété des cérémonies, des ornemens, des habillemens, les processions, les saluts, &c. sont plus à leur portée : naturellement imitateurs (a), on les voit s'attrouper, dans les pays Catholiques, pour arranger des paradis, chanter des messes, faire des processions (b) :

(a) *Reddere qui voces jam scit puer & pede certo*

Signat humum, gestit paribus colludere, &c.
Hor.

(b) Quoique très-amoureux des encensoirs & des encensements, je ne les ai vu nulle part s'attrouper pour imiter ces groupées de 30, 40, 50 encensoirs imaginés dans la communauté de Saint-Sulpice pour compléter

en les berçant dans la niaiserie , qui est l'appanage de l'Enfance, ces exercices laissent à leur ame cette souplesse qui entretient la douceur du caractère & la disposition à la gaieté.

Si , en Angleterre , nous suivons les influences de la religion sur les gens faits, nous n'y verrons pour eux que de nouveaux principes de tristesse. En nous bornant au peuple des villes & à celui des campagnes,

l'éclat de ses processions ; ces troupes de fleuristes ou *anthobales* qui doublent les encenseurs ; enfin ce prêtre qui , à grands coups de breviaire , dirige les évolutions & tous les mouvemens des encensoirs & des fleurs. Cette gauche magnificence est certainement hors de la nature , puisqu'elle se trouve au-dessous même de la portée de l'Enfance. Dans son voyage d'Athènes , Spon a donné la figure de la fête ou procession des flambeaux exécutée en bas-relief , avec toute la pureté du style grec , dans le contour d'un piédestal antique. Demandez à nos peintres & à nos sculpteurs , quelle figure feroient dans un tableau , ou dans un bas-relief , les encensoirs de Saint-Sulpice ?

c'est-à-dire à la partie de la nation qui en use le plus, la manière judaïque dont on oblige ce peuple à passer les dimanches, est un spécifique sûr pour l'entretenir dans la tristesse. Cette observation rigoureuse du Dimanche a son fondement dans des loix multipliées qu'arrachèrent les Puritains à la reine Elisabeth : loix que Jacques I & Charles I entreprirent en vain d'adoucir, par des ordonnances qui permettoient tous les divertissemens honnêtes après le service paroissial. Ces ordonnances firent partie des griefs des enthousiastes contre ce prince & contre les ministres de l'église Anglicane qui les avoient adoptées & publiées dans les temples. Le long parlement fit même brûler ces ordonnances par la main du bourreau. Et l'observation du dimanche à toute rigueur fut un des articles du traité qu'il proposa au même Prince pendant sa prison (a) dans l'Isle de Wight. De pieuses impostu-

(a) Mémoires de Clarendon. Tom. 5. pag.

res , que les Réformateurs avoient abhorrées dans le clergé Romain , sont ensuite venues à leur secours en faveur de l'observation du dimanche. Vers Néos , dans la partie orientale du comté de Cornouaille , on voit au milieu de la campagne un cercle de grès bruts , piqués en terre & très-anciennement arrangés de main d'homme. Les ministres ont dit & tout le peuple de ce canton croit pieusement , que ces grès sont autant d'hommes ainsi métamorphosés au milieu d'une partie de paume , qu'ils s'étoient irréligieusement permise un jour de Dimanche (a).

(a) Le plus considérable des monumens de cette espèce , que possède l'Angleterre , est le *Strone-heng* , ou la *danse des Géans* , dans la plaine de Salisbury. C'est un amas de pierres brutes , dressées en rond & dont quelques-unes ont jusqu'à 28 pieds de hauteur , sur lesquelles d'autres pierres du même volume sont couchées en forme d'architraves. Inigo Jones , fameux architecte , a vu , dans ces pierres , les ruines d'un temple bâti par les Romains & dédié à Coelus. Il a composé , sur cet objet , un vol. *in-folio* , publié à Londres en 1655.

Le Code de la Pensilvanie va plus directement au but , en condamnant à l'amende ceux qui osent travailler ou jouer le dimanche , & en tous tems ceux qui dansent.

Ce jour-là les spectacles & toutes les maisons publiques sont fermés , tout jeu défendu , toute danse interdite : on ne peut ni chanter chez soi , ni jouer d'aucun instrument ; les papiers publics , aliment favori de la curiosité nationale , sont suspendus ; les bateaux dans lesquels on passe la Tamise pour aller de Londres ou de Westminster à Soutwark & aux Guinguettes répandues dans cette partie , sont sans bateliers ; les péages établis aux avenues de Londres sont doublés , quelques-uns mêmes sont tiercés en vertu d'un acte du dernier parlement , qui a assigné le produit de cette augmentation , au rétablissement du pavé

D'autres prétendent que cette construction est l'ouvrage des Danois. Peut-être est-elle celui des anciens Bretons. On voit en France , auprès de Ponts-sur-Seine , les restes d'un pareil édifice.

de Londres ; & dans l'intervalle des offices , on voit chaque habitant attendre sur sa porte , les bras croisés , ou un nouvel office , ou la fin du jour , sans autre amusement que celui de regarder tristement les passans. (a) Le jeune officier Anglois , qui suivoit le carrosse de Paris à Calais , nous refusa , un Dimanche , de chanter un air Anglois , par la raison que ce n'étoit pas le jour , & un cantique , par la raison que ce n'étoit pas le lieu.

En 1757 , lorsqu'après la prise de Minorque , le Parlement eut résolu de chercher dans l'établissement de la milice nationale , un remede efficace aux terreurs & aux maux , auxquels la nation avoit été exposée par les menaces d'une descente de la part des François , & par le séjour des troupes étrangères en Angleterre ; les Ministres non conformistes se réunirent pour demander

(a) Les Romains reprochoient aux Juifs la tristesse de leurs sabbaths. Voyez le commentaire de Casaubon sur le vers de Persé : *Labra mœves , recutitæque sabbata palles.*

qu'il fût défendu de faire faire l'exercice à la milice qu'on alloit lever, *dans le saint jour du Seigneur.*

Les grandes fêtes de l'année apportent un renfort de tristesse. Excepté l'heure des offices, l'église de Westminster est fermée à la curiosité nationale & étrangère : cette curiosité est, dit-on, une espèce d'affection mondaine, qui ne doit rien prendre sur les exercices d'une journée entièrement consacrée à de pieux soliloques.

Cette observation à outrance du Dimanche tire son origine des Anabaptistes. « Un marchand de cette » secte, établi à Rotterdam, ayant, » un Dimanche matin, payé à ses » ouvrières leurs journées de la semaine précédente, fut mandé au » consistoire, vertement censuré & » suspendu de la cène, comme vio- » lateur du jour de repos. Un autre » à Amsterdam, se promenant un » Dimanche au soir, ne voulut pas » dire le prix du logis de sa maison » à M. de Courcelles, qui le lui de- » mandoit (a).

(a) Sorberiana.

Ainsi accoutumés à voir d'un œil sombre la religion, les Anglois sont disposés à tous les excès qu'ils imaginent devoir les conduire à la perfection, par quelque route que ce soit. Il n'est point, en ce genre, d'absurdité dont une tête Angloise ne soit susceptible, ainsi que nous le verrons dans l'examen des diverses sectes qui partagent l'Angleterre.

Cependant la religion est faite pour rendre l'homme heureux : « Il
 » sera gai avec une religion gaie, il
 » sera triste avec une religion triste ;
 » il lui subordonne son bonheur &
 » s'en rapporte à elle de tout ce qui
 » l'intéresse le plus : ainsi les minis-
 » tres de la religion sont respon-
 » sables envers Dieu, non-seulement
 » du bonheur futur, mais encore
 » du bonheur présent des peuples
 » dont ils ont la confiance : c'est
 » un crime contre le genre hu-
 » main, que de troubler le bon-
 » heur dont il doit jouir sur la ter-
 » re (a) ».

LES SPECTACLES ne sont pas une

(a) *Antiq. dévoilée*, l. 5. c. 2. n^o. 8.

ressource moins certaine pour entretenir la mélancolie nationale , ou plutôt pour l'exalter. Les tragédies , que le peuple suit le plus , sont un assemblage de scènes atroces qui font frémir l'Humanité ; & ces scènes ont au théâtre toute la chaleur qu'y peut jeter l'action la plus vraie : action aussi vive , aussi pathétique , aussi chaude que celle des prédicateurs est froide , languissante & monotone. L'imagination ne se peut rien figurer d'aussi fort que ce que j'ai vu , en ce genre , aux théâtres de Covent-garden & de Drury-lane , où , ignorant l'Anglois ,

Spectabam populum ludis attentius ipsis.

Aux représentations de Macbet , de Richard III , du roi Léal , & autres pièces de Shakhspear , dont le hazard m'a favorisé , le spectateur a sous les yeux tout ce que peut exécuter , tout ce que peut imaginer la cruauté la plus brutale & la scélératesse la plus raffinée. Ce qui manque à ces pièces du côté des règles , est abondamment com-

pensé par le choix des situations les plus attendrissantes & les plus capables de déchirer l'ame. Si l'amour s'y montre, c'est dans ce que peut produire de plus fort & de plus énergique l'amour filial ou conjugal. L'histoire d'Angleterre a fourni les sujets les plus communs & les mieux traités. La plupart des anciens rois y jouent le personnage de fous, de furieux ou d'imbécilles. Le théâtre n'a pas encore osé s'emparer de l'histoire de Charles I (a). Cependant quel fonds pour lui que les diverses situations par lesquelles passa ce prince malheureux, considéré comme roi, comme pere, comme époux (b) !

Dans une des pièces que j'ai vu représenter, un roi détrôné & condamné par un tyran à périr avec

(a) J'ai sçu depuis que ce sujet avoit été mis au théâtre dans une tragédie de M. Havart, que le public a peu goûtée.

(b) La secrète admiration que conserve une partie de la nation pour Cromwel, interdit apparemment ce sujet aux poëtes dramatiques.

sa femme & ses enfans , demande à ce tyran , pour grace unique , d'être mené au supplice avec sa famille. Cette grace lui est refusée : à l'instant qui les va séparer pour jamais , le roi vôle dans les bras de la reine , la reine se jette dans les bras du roi , & ils y demeurent collés avec une action, des serremens , des transports qui excitent dans tout le spectacle un frémissement annoncé par une espèce de jappement , de la part d'un grand nombre de spectateurs. A cette scène & à plusieurs autres de la même force , dont le simple recit m'auroit plutôt fait rire que pleurer , je ne pouvois me défendre de l'impression générale , ni retenir mes larmes. Le lord Chesterfield , à qui je rendois compte de l'impression que ces situations faisoient sur moi , prétendoit qu'elle étoit en raison de mon ignorance de l'Anglois , & qu'elle auroit été nulle , si j'eusse entendu toutes les platitudes qui les amènent & les accompagnent. Un long séjour en France , à la cour du régent , & une connoissance entière de nos meilleurs écrivains dans tous les genres , avoit

un peu dégoûté ce seigneur de bien des choses que les Anglois

Ad cœlum tollunt rumore secundo.

Le théâtre Anglois a quelques usages bien capables de faire diversion , pour un François qui n'y est pas encore accoutumé. La dernière scène de chaque acte est constamment coupée , dans l'endroit quelquefois le plus intéressant , par le son glapissant d'une clochette qui avertit la musique de se tenir prête pour l'entre-acte. Les actrices , qui , dans les premiers rôles , traînent des queues carrément terminées comme un tapis , & dont l'ampleur est en proportion de l'importance de leur personnage , ont pour suite un petit polisson du coin de la rue , qui les suit comme l'ombre suit le corps. Ce caudataire , chauffé & coëffé comme le hasard l'a permis , & affublé d'un habit de livrée fait pour sa taille , à deux ou trois pouces près , en plus ou en moins , a imperturbablement l'œil sur la queue de sa princesse , la rajuste au moindre dérangement , & on le voit cou-

rant après, à toutes jambes, dans les grands mouvemens qui emportent quelquefois la princesse d'un côté du théâtre à l'autre : tout cela se passe de sa part avec le flegme Anglois & l'attention du chat sur sa proie. Dans cette scène, entre ce roi & cette reine, à qui on avoit refusé la grace de mourir ensemble, quel attendrissement peut tenir contre l'attention imperturbable du petit caudataire à réparer les irrégularités continues que jettent dans la queue de la reine, tous les mouvemens qu'elle se donne dans les bras du roi ?

Les scènes de batterie & de carnage, sont constamment annoncées par un vaste & épais tapis qui forme le champ de bataille, & que l'on enlève ensuite avec les morts, pour procurer la liberté des trappes, aux morts qui reviennent communément sur la scène, dans les actes qui suivent les combats.

Avec ces accompagnemens, ou conservés ou diminués, peut-être le théâtre Anglois réussiroit-il à Paris, au moins pour ces vieux Parisiens, qui bercés, depuis l'enfance, de tout

ce que nous avons de plus parfait & de plus exquis , pourroient encore sentir leur ame aux pièces de Sakhespear : ils iroient y pleurer , comme ils vont rire aux pots-pourris de l'Opéra-comique ou des boulevards (*a*).

Quel effet ne feroient pas sur eux les morts , les massacres & l'apparition des gens tués dans le cours de la pièce ! Au dernier acte de Richard III , une foule de princes & princesses empoisonnés , assassinés , poignardés , sortent de terre pour accabler de malédictions le tyran endormi dans sa tente : ceux qui ont péri par le fer , fixes , immobiles , pâles , les yeux fermés , la chemise & les habits teints de sang dans les endroits où ils ont été frappés , parlent d'un ton sépulchral , qui fait sur les spectateurs tout le contraire de l'effet que j'avois imaginé à la lecture du théâtre Anglois : c'est le φόβος & ἔλεος des Grecs.

On comprend aisément leur effet

(*a*) Depuis la premiere Édition de cet Ouvrage , Paris a vu quelques essais en ce genre.

Tome I.

Q

sur des têtes Angloises. Les Anglois mènent volontiers leurs enfans au spectacle : ils s'autorisent , à cet égard , des mêmes raisons qui les déterminent à mener ces enfans aux exécutions de justice. L'impression qui leur en reste est si vive , elle s'empare tellement de leur cerveau & s'y enracine si profondément , que , malgré tous les préjugés contraires à ceux qu'entretient , dans les pays Catholiques , la croyance du purgatoire & de toutes les histoires qui y sont relatives , il est peu de peuples qui , ne croyant point aux Revenans dans la spéculation , les redoutent autant dans la pratique , que le peuple Anglois.

Le fils de la maison où j'occupois un appartement , enfant de neuf à dix ans , me prouva à quel point cette crainte agissoit déjà sur lui , par deux ou trois scènes nocturnes qu'il nous donna , avec un tintamarre qui pouvoit répandre l'alarme dans tout le quartier. Il s'étoit jetté hors du lit , & après avoir frappé les murs de la tête & des pieds , en hurlant comme un Energumène , il se rouloit à terre dans un état

de convulsion à faire craindre pour sa vie : il voyoit à ses trouffes les Revenans de Richard III , & tous les morts des cimetières de Londres.

La comédie est peu capable d'effacer ou d'affoiblir l'impression de tristesse que laisse la tragédie : elle en porte de nouvelles par les scènes nocturnes qu'elle donne très-souvent. En général , les Anglois ont autant d'indifférence pour la comédie , qu'ils sont passionnés pour la tragédie : ils abandonnent volontiers aux autres nations la supériorité dans le genre comique , à condition qu'elles ne la leur disputeront pas dans le tragique.

Les meilleures comédies sont un tissu d'intrigues qui mettent à la torture l'esprit de qui les veut suivre. Le fond le plus commun de ces intrigues , est ce travestissement de personnages , que les Italiens appellent *sotto nome* , & sur lequel roulent les comédies Espagnoles & notre ancien théâtre François. D'ailleurs les Anglois évitent , comme des défauts , l'unité de l'action & celle de lieu , & leurs pièces sont d'autant

meilleures que les personnaagesy sont plus multipliés.

A PEINE les ouvrages Anglois présentent-ils quelque ressource contre la mélancolie. Le spectateur de Steele & d'Addisson est le chef-d'œuvre de l'Angleterre dans le genre badin & plaissant ; mais toute la gaieté de cet ouvrage gît dans la forme , sous laquelle d'excellentes leçons de morale sont présentées (a).

Les œuvres du docteur Swift offrent des Traités de Politique & de Théologie , sous un vernis de badinage plus mordant qu'ingénu , & où l'on chercheroit en vain la finesse , la délicatesse , la légèreté de nos *Provinciales*. Le voyage de Gulliver est le chef-d'œuvre de cet écrivain ; mais il a beaucoup gagné en passant par les mains & par la plume de notre abbé Desfontaines. Dans ce genre & dans tous ceux qui

(a) Ut pueris absynthia tetra medentes
Cum dare conantur , prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore.

Lucret.

demandent une gaieté naïve , l'Angleterre le disputeroit en vain à l'Italie & à la France :

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.

Aussi les Anglois , écrivains & lecteurs , préfèrent-ils le don de faire penser , au talent de faire rire. Cependant quel plus beau champ pour ce talent que les Pamphlets , dont Londres est tous les jours inondé , par les partis opposés qui essaient mutuellement de se couvrir de ridicule ? La bile la plus âcre , le fiel le plus amer , d'atroces vérités y tiennent lieu du badinage & de la gaieté , que le maître du goût exigeoit pour ce genre de composition : *Ridiculum acri* , &c. : cependant les Anglois appellent cela *Humour* , terme emprunté du mot François , *belle-humeur*.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des conversations : elles sont toujours au ton sérieux. Les Anglois sont encore tels que les dépeignoit M. Dubellai , Ambassadeur en Angleterre , dans une dépêche

du 22 Juillet 1523 , au Connétable de Montmorency. *Sur-tout je vous prie* , lui écrit-il , au sujet d'une entrevue alors projetée entre Henri VIII. & François I, *que vous ostiez de la Cour*, qui paroîtra à cette entrevue , *ceux qui ont la réputation d'être joyeux & gaudisseurs ; car c'est bien en ce monde la chose la plus haïe de cette Nation* (a). J'ai cru cependant appercevoir que les Anglois voient avec plaisir dans les Etrangers une gaieté naturelle , & qui ne prétend point insulter à leur sérieux. Ils m'ont paru en penser comme l'Ecossois Barclay , qui , dans l'examen des Nations , qui fait partie de son Euphormion , *ne connoît point de plus aimable créature qu'un François , chez qui l'enjouement est tempéré par le jugement & par la discrétion*. Je n'ai vu en Angleterre qu'un acte de gaieté , d'autant plus remarquable qu'il étoit moins placé : c'étoit à la seconde séance de Westminster pour le lord Byron. Un homme bien mis y étoit

(a) Preuves de l'hist. du Divorce de Henri VIII.

assis mal à son aise sur le gradin le plus élevé de la partie de l'amphithéâtre où je me trouvois placé. Une heure avant que les pairs entraissent, cet homme se leva & attaquâ de conversation toutes les personnes qui se trouvoient à sa portée : ses propos étoient montés au ton le plus haut, & soutenus des gestes d'un Saltimbanque de place : ils étoient coupés par de grands éclats de rire, tant de sa part que de la part de ceux qui pouvoient l'entendre, & cela dura jusqu'à l'arrivée des pairs. Je le crus ivre ; mais on me dit qu'il étoit membre de la chambre des communes, qu'il étoit naturellement fort jovial, & qu'il donnoit souvent à sa chambre des scènes de cette espèce.

Hors quelques exceptions, qui confirment d'autant mieux l'usage général qu'elles sont plus rares, la tristesse régné à Londres dans l'intérieur du domestique, dans les coteries, dans les cercles, dans les assemblées, dans les fêtes publiques & particulières ; & la nation Angloise, qui voit chez elle le *Populum latè regem* chanté par Virgile,

n'offre aux yeux des étrangers qu'un *Populum latè tristem.*

Les fêtes même du plus bas peuple participent de cette tristesse. Le 26 Avril, les garçons bouchers célébrèrent l'anniversaire de la naissance du duc de Cumberland. Au nombre d'une cinquantaine, en uniforme, c'est-à-dire bonnets, pantalons & tabliers blancs, ils coururent dès le matin les rues de Londres, ayant chacun à une main un gros os de bœuf, dont ils touchoient en mesure sur un couperet qu'ils portoient de l'autre main : cela formoit un charivari aussi aigre que discordant. L'air de ceux qui le donnoient, aussi sauvage que leur musique, sembloit annoncer une troupe de bourreaux marchant en cérémonie pour quelque grande exécution.

Le premier Mai est fête générale pour les vendeuses d'herbes, les laitières & les ramoneurs. Les premières, enveloppées sous un grand manequin de forme pyramidale, étagé en fleurs & en herbes potagères, courent les rues & vont chez toutes leurs pratiques demander, en dansant, les étrennes. Le manequin des

laitières est couvert de pièces d'argenterie, disposées par étages comme sur un buffet ; & ces manequins dansans ne laissent appercevoir que les pieds de celles qui les portent. Les ramoneurs sont moins bisarrement, mais plus ridiculement accouêtés : enfarinés, chargés d'énormes perruques poudrées à blanc, galonnés en papier sur toutes les tailles, ils portent, sous cette parure, l'air morne & sérieux d'un enterrement.

C'est l'unique espèce de mascarade qui soit actuellement permise en Angleterre. Lors du renversement de Lisbonne, les évêques demandèrent en corps, & obtinrent du roi l'interdiction absolue de l'usage du masque au carnaval, & dans toutes les réjouissances, soit publiques, soit particulières.

L'amour même, à ce que l'on m'a assuré, se traite, dans tous les domaines de la couronne Britannique, comme la plus importante de toutes les affaires, comme une affaire qui a toujours les suites les plus sérieuses, comme une affaire qui conduit tous les jours, de la part de l'un

ou de l'autre sexe , à des mariages désaffortis à tous égards.

Les Anglois badinent eux-mêmes du sérieux & de la tristesse qui se mêlent à leurs amours. Je les vis en foule , & avec le plus vif empressement , acheter chez un marchand d'images dans Chéapside deux figures gravées en trois couleurs , que ce marchand venoit d'exposer en vente. Elles représentoient en regard , un vieil amant avec sa maitresse , bâillant l'un & l'autre d'une manière si naturelle & si franche , que leur vue excitoit la même convulsion dans ceux qui les regardoient. On lisoit au bas de chacune de ces figures : HO ! -- HGH ! -- HO !

Je fais que dans les villes de tout pays , en proportion de leur grandeur , l'intérêt , la vanité , le luxe , le désœuvrement , la satiété , le choc continu de mille petites passions , interdisent aux habitans cette gaieté franche & naïve que l'on trouve dans les campagnes , sous un gouvernement doux & modéré :

Extrema per illos

Lætitia excedens terris vestigia fixit.

Mais en Angleterre, le payfan bien vêtu, bien logé, aisé & heureux, a cet air sérieux, affligé, mélancolique qu'ont ailleurs de malheureux campagnards poursuivis & harcelés par mille gens, qui ont titre & serment pour les défendre & les protéger.

Fin du premier Volume.





T A B L E

Des Articles contenus dans ce Volume.

<i>PASSAGE en Angleterre.</i>	page 9
<i>Route de Douvres à Londres.</i>	18

L O N D R E S.

<i>Tamise.</i>	43
<i>Vieux Londres.</i>	55
<i>Nouveau Londres.</i>	67

P O L I C E.

<i>Spéctacles.</i>	84
<i>Filles.</i>	96
<i>Imprimerie.</i>	98
<i>Combats.</i>	102
<i>Pauvres.</i>	113

V I A N D E.

<i>Propreté.</i>	129
<i>Domestiques.</i>	133

SOMMAIRES.

Bâtisse des Maisons. 137

PROMENADES. 143

VINS. 145

PEUPLE DE LONDRES. 150

*Antipathie de ce Peuple pour les
François.* Ibid.

*Nature, causes & effets de cette an-
tipathie.* Ibid.

VIE DE LONDRES. 201

COMMERCE ET COMMERÇANS.
205

Annuités & rentes viagères. 217

Colonies. 250

Exportation. 271

Noblesse commerçante. 277

COTERIES. 289

COURSES DE CHEVAUX. 309

MÉLANCOLIE.

Ses causes, ses effets & ses remèdes.

331







